MÉMOIRES
DE LOUIS XIV.

1437659

MÉMOIRES
DE LOUIS XIV,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME,

COMPOSÉS POUR LE GRAND DAUPHIN, SON FILS, ET ADRESSÉS A CE PRINCE;

SUIVIS

De plusieurs Fragmens de Mémoires militaires, de l'Instruction donnée à Philippe V, de dix-sept Lettres adressées à ce Monarque sur le Gouvernement de ses Etats, et de diverses autres pièces inédites.

MIS EN ORDRE ET PUBLIÉS

PAR J. L. M. DE GAIN-MONTAGNAC.

SECONDE PARTIE.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

PARIS,

GARNERY, Libraire, rue de Seine.

ET à la Librairie Stéréotype, chez H. NICOLLE, rue des Petits-Augustins.

M. DCCC. VI.

MÉMOIRES
DE LOUIS XIV,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME,

ADRESSÉS A SON FILS.

CETTE année commença par les couches de la reine, lesquelles paroissant un peu trop avancées, me donnèrent une juste appréhension pour elle: car je puis dire ici en passant, qu'elle méritoit le soin que j'en avois, et que le ciel n'a peut-être jamais assemblé dans une seule femme, plus de vertu, plus de beauté, plus de naissance, plus de tendresse pour ses enfans, plus d'amour et de respect pour son mari; mais enfin ma crainte finit par la naissance d'une fille.

Ce fut dans le commencement de cette même année, que je fis mettre la dernière main au

traité qui se négocioit en Allemagne, pour empêcher le passage des troupes de l'Empereur.

J'en avois aussi projeté un avec le roi de Portugal, par lequel il me promettoit de ne traiter de quatre ans avec l'Espagne; mais avant que nous l'eussions signé, nous eûmes occasion d'en faire un autre dont je vous parlerai dans son temps.

Cependant la reine de Pologne continuoit à me demander du secours, mais sur-tout après la mort de *Lubomiski;* comme elle croyoit avoir plus de jour sur l'intérêt que j'avois au rétablissement de ses affaires, elle me pressa plus fortement, et me dépêcha *Morstin*, son grand référendaire, par lequel elle me fit entendre que si je voulois (sous prétexte de la secourir contre les Turcs) lui envoyer un corps de troupes françoises commandé par le prince de *Condé*, elle pourroit calmer son royaume, et faire réussir l'élection du duc d'*Enghien*.

La proposition étoit glorieuse et bien pensée; mais dans la conjoncture où je me trouvois, l'exécution en étoit difficile.

J'avois encore la guerre avec les Anglois, j'étois près de la commencer avec les Espagnols, je ne doutois point du parti que prendroit l'Empereur; je savois la répugnance que les Ho-

landois avoient à mon accroissement, et j'étois toujours en doute de la Suède ; si bien que devant mettre dans mes seules forces tout l'espoir du succès de mes desseins, il étoit fâcheux de les diminuer.

Et néanmoins, sollicité vivement par le désir d'augmenter la gloire de ma couronne je consentis à ce que l'on désiroit ; et les principales raisons qui m'y portèrent, furent qu'en effet la guerre du Turc étoit un prétexte très-favorable pour faire passer le prince de *Condé;* que le roi de Pologne déja incommodé, venant une fois à mourir, la reine, sa femme, seroit sans puissance ; que cette princesse même ayant été depuis peu menacée d'apoplexie, pouvoit nous manquer dans le besoin ; que les Suédois sembloient alors en disposition de l'assister de leur part. Mais au vrai, la considération qui me touchoit le plus, étoit qu'on trouvoit rarement occasion de faire présent d'une couronne et de l'assurer à la France.

Suivant cette résolution, j'avois aussitôt fait demander passage à l'électeur de Brandebourg, et me disposois à faire partir mes troupes par terre ou par mer, selon que j'aurois la guerre ou la paix avec l'Angleterre. Mais bientôt après j'appris d'Allemagne que l'on n'accordoit point

les passages de Suède, que l'on ne vouloit en rien contribuer à cette entreprise ; et de Pologne même, que la reine ne croyoit pas pouvoir faire proposer alors l'élection, sur quoi je pensai qu'il n'étoit pas à propos que j'entreprisse tout de ma part, tandis que d'ailleurs on ne vouloit rien faire.

Cependant je mêlois le soin des affaires du dedans à celles du dehors ; pour remédier aux désordres qui arrivoient ordinairement dans Paris, j'en voulus rétablir la police (1), et après m'être fait représenter les anciennes ordonnances qui ont été faites sur ce sujet, je les trouvai si sagement digérées, que je me contentai d'en rétablir plusieurs articles abolis par la négligence des magistrats ; mais j'y ajoutai quelques précautions pour les faire mieux observer à l'avenir, principalement sur le port des armes, sur le nettoiement des rues et sur quelques autres soins particuliers pour l'exacte observation desquels je formai même un conseil exprès.

Je crus aussi qu'il étoit de la police générale de mon royaume de diminuer ce grand nombre de religieux, dont la plupart étant inutiles à l'église, étoient d'ailleurs très-onéreux à l'état. Dans cette pensée, je me persuadai que comme

rien ne contribuoit tant à remplir les couvens, que la facilité que l'on apportoit à y recevoir les enfans de trop bonne heure, il seroit bon à l'avenir de différer le temps des vœux; qu'ainsi les esprits irrésolus ne trouvant pas sitôt la porte des cloîtres ouverte, s'engageroient, en attendant, en quelqu'autre profession où ils serviroient le public. Que même la plus grande partie se trouvant dans un établissement, y demeureroit pour toujours et formeroit de nouvelles familles dont l'état seroit fortifié; mais que l'église même y trouveroit aussi son avantage, en ce que les particuliers ne s'engageant plus dans les couvens sans avoir eu le loisir d'y bien penser, y vivroient avec plus d'exemple.

Mon conseil à qui j'avois communiqué ce dessein, m'y avoit plusieurs fois confirmé par ses suffrages; mais sur le point de l'exécution je fus arrêté par ces sentimens de respect que nous devons toujours avoir pour l'église, en ce qui est de sa véritable juridiction, et je résolus de ne déterminer ce point que de concert avec le pape, et néanmoins, en attendant que je l'en eusse informé, je voulus empêcher le mal de croître par tous les moyens qui dépendoient purement de moi.

Ainsi, je défendis tous les nouveaux établissemens de monastères, je pourvus à la suppression de ceux qui s'étoient faits contre les formes, et je fis agir mon procureur-général pour régler le nombre des religieux que chaque couvent pouvoit porter.

A l'égard du réglement général pour la justice, dont je vous ai parlé, voyant un bon nombre d'articles rédigés dans la forme que j'avois desirée, je ne voulus pas priver plus longtemps le public de ce soulagement (2); mais je ne crus ni les devoir simplement envoyer au parlement (de peur que l'on n'y fît quelque chicane qui me fachât) ni les porter aussi d'abord moi-même, de crainte que l'on ne pût alléguer un jour, qu'ils avoient été vérifiés sans aucune connoissance de cause : c'est pourquoi, prenant une voie de milieu qui remédioit à-la-fois à ces deux inconvéniens, je fis lire tous les articles chez mon chancelier, où se trouvoient des députés de toutes les chambres avec des commissaires de mon conseil, et quand, dans la conférence qu'ils y faisoient, il se formoit quelque difficulté raisonnable, elle m'étoit incontinent rapportée pour y pourvoir ainsi que j'avisois. Après laquelle dis-

cussion, j'allai enfin en personne en faire publier l'édit.

Je reformai aussi, dans le même temps, la manière dont j'avois moi-même accoutumé de rendre la justice à ceux qui me la demandoient immédiatement, car je ne trouvois pas que la forme en laquelle j'avois jusques-là reçu leurs placets, fût commode ni pour eux ni pour moi.

En effet, comme la plupart des gens qui ont des demandes ou des plaintes à me faire, ne sont pas de condition à obtenir des entrées particulières auprès de moi, ils avoient peine à trouver une heure propre pour me parler, et demeuroient souvent plusieurs jours à ma suite éloignés de leurs familles et de leurs fonctions.

C'est pourquoi je déterminai un jour de chaque semaine, auquel tous ceux qui avoient à me parler ou à me donner des mémoires, avoient la liberté de venir dans mon cabinet, et m'y trouvoient précisément appliqué à écouter ce qu'ils désiroient me dire.

Mais, outre ces soins qui regardoient le public, je ne manquois aucune occasion de gratifier les particuliers avec justice.

Ayant augmenté le nombre de mes gardes-

du-corps, je pris occasion d'y créer de nouvelles charges en faveur de plusieurs hommes qui m'avoient bien servi.

Me souvenant de ce que *Lafeuillade* avoit fait en Hongrie, je consentis à faire passer en sa personne la qualité de duc de Roannois, dont la terre lui avoit été cédée par mariage, et lui donnai même quelque argent pour faciliter l'exécution de ce contrat (3).

Je permis à mon procureur-général de résigner à son fils cette charge qui n'avoit pas coutume de passer ainsi de père en fils.

Je soulageai en ce que je pus, et de mon autorité, et de mes finances, plusieurs négocians dont la guerre de mer avoit mis les affaires en désordre.

Je secourus aussi par divers moyens ceux dont le receveur des consignations avoit emporté depuis peu les deniers, et j'accordai un long et fâcheux différend qui s'étoit formé entre les trois communautés des Carmelites de Paris.

La négligence qu'on avoit eue de tout temps pour la marine, m'avoit fait quelquefois appréhender de ne pas trouver tous les matelots nécessaires pour armer le nombre des vaisseaux que j'équipois. Mais, au moindre témoi-

gnage que je donnai de ma volonté, il s'en trouva plus que je n'en voulus ; des provinces entières, m'ayant offert d'abandonner leurs maisons pour mon service et de n'y laisser que les femmes et les enfans.

Au premier bruit de la guerre de Flandres, ma cour se grossit en un instant d'une infinité de gentilshommes qui me demandoient de l'emploi.

Les capitaines de tous les vieux corps, me supplièrent de leur permettre de faire des recrues à leurs frais.

D'autres ne demandoient que ma simple commission pour lever des compagnies nouvelles, et tous dans leurs divers emplois cherchoient à l'envi les moyens de me faire connoître leur zèle.

Il est agréable certainement, de recevoir de pareilles marques d'estime et d'affection de la part de ses sujets ; tous les princes demeurent d'accord que c'est le trésor le plus précieux qu'ils puissent jamais posséder. Tous l'estiment, tous le désirent ; mais tous ne recherchent pas assez les moyens de l'acquérir.

Car pour y parvenir, mon fils, il faut diriger à cette fin toutes nos actions et toutes nos pensées, il faut la préférer seule à tous les

autres biens, et fuir comme le plus grand mal du monde tout ce qui peut nous en éloigner.

C'est aux hommes du commun à borner leur application dans ce qui leur est utile ou agréable, mais les princes dans tous leurs conseils, doivent avoir pour première vue, d'examiner ce qui peut leur donner, ou leur ôter l'applaudissement public.

Les rois qui sont nés pour posséder tout et pour commander à tout, ne doivent jamais être honteux de s'assujétir à la renommée; c'est un bien qu'il faut désirer sans cesse avec plus d'avidité, et qui seul, en effet, est plus capable que tous les autres de servir au succès de nos desseins. La réputation fait souvent elle seule plus que les armées les plus puissantes. Tous les conquérans ont plus avancé par leur nom que par leur épée, et leur seule présence a mille fois abattu, sans effort, des remparts capables de résister à toutes leurs forces assemblées.

Mais ce qu'il y a d'important à remarquer, est que ce bien si noble, si précieux, est aussi le plus fragile du monde; que ce n'est pas assez de l'avoir une fois acquis si l'on ne veille continuellement à sa conservation, et que cette même estime qui ne se forme que par une

longue suite de bonnes actions, peut être en un moment détruite par une seule faute que l'on commet.

Encore n'attend-on pas toujours que nous ayons failli pour nous condamner. C'est souvent assez que notre bonne fortune s'affoiblisse pour diminuer l'opinion de notre vertu ; et comme il arrive à l'homme heureux que tous les avantages qu'il a reçus du hasard tournent chez les peuples à sa gloire, il arrive de même aux infortunés qu'on leur impute à manque de prudence tout ce qui se fait contre leurs désirs.

Le caprice du sort, ou plutôt cette sage providence qui dispose souverainement de nos intérêts par des motifs au-dessus de notre portée, se plaît quelquefois à rabattre ainsi le faste des hommes les plus élevés, pour les obliger, au milieu de leurs plus grands avantages, à reconnoître la main dont ils tiennent tout, et à mériter, par un continuel aveu de leur dépendance, le concours nécessaire au succès de leurs desseins.

En ce même temps, les Vénitiens menacés de perdre Candie, donnèrent ordre à leur ambassadeur de se faire assister par le nonce du Pape pour me demander quelques secours ;

mais je ne leur pus faire de réponse favorable; parce que les grands engagemens où je me trouvois, ne me permettoient pas de leur donner un corps de troupes considérable, et je crus que leur en donner un foible, c'étoit perdre inutilement les gens que j'y enverrois, étant certain que les petits corps ne reviennent jamais de ces longs voyages.

Ce n'est pas que dans le vrai je n'eusse bien désiré de les assister; car outre les intérêts communs du christianisme, j'avois en mon particulier été si mal satisfait de la Porte, touchant l'entreprise des Génois, que je m'étois résolu de n'y plus parler de cette affaire, me réservant à en tirer raison de Gênes même, lorsque j'aurois le loisir d'y penser.

La nouvelle qui arriva dans ce temps-là de l'extrémité du pape, me fit donner ordre aux cardinaux françois d'être toujours prêts à mettre à la voile en cas qu'il survînt quelque chose de plus fâcheux, comme en effet il arriva bientôt après, et les soins que je pris en cette occasion, contribuèrent assurément à bien remplir cette grande place.

Cependant les Hollandois me faisoient continuellement demander qu'on réglât l'article qui étoit indécis sur le salut de nos amiraux,

et coloroient leur empressement des plus belles raisons du monde. Quoique la seule véritable fût qu'ils étoient persuadés que la guerre de mer durant encore, me pourroit porter à quelque condescendance pour eux, au lieu qu'après la paix faite je conserverois avec plus de fermeté les avantages qui m'étoient dus. Mais comme leur pensée m'étoit connue, je les remettois de jour en jour, étant bien informé que chez eux-mêmes ils étoient fort pressés de faire la paix.

Déjà quatre de leurs provinces avoient déclaré qu'elles ne fourniroient plus aux frais de la guerre, et les autres étoient partagées sur ce sujet, parce que, comme les politiques (par l'appréhension qu'ils avoient de mon accroissement) s'opposoient à la conclusion du traité, le peuple, au contraire, qui désiroit surtout le rétablissement de son commerce, vouloit que l'affaire se terminât, et cela même passa si loin que je craignis de voir diviser cette république, et fus obligé d'employer mon entremise pour mettre la modération dans les esprits.

Au reste, il n'y avoit plus à régler qu'un seul article touchant l'isle de Poleron. Les Anglois prétendoient, de leur part, qu'elle

devoit leur être rendue par des termes exprès du traité de 1662, et les Hollandois soutenoient, au contraire, qu'ils y avoient pleinement satisfait, en livrant alors l'isle contestée, mais que les Anglois l'ayant abandonnée bientôt après, ils avoient pu de nouveau s'y établir comme dans une terre qui étoit sans seigneur.

Mais quoiqu'il en fût, en effet, comme cette isle étoit d'une valeur fort médiocre, il ne sembloit pas que ni l'une ni l'autre des parties s'y dût fortement attacher, si bien que la paix sembloit infaillible. Aussi la maison d'Autriche ne pouvant plus s'imaginer d'autre expédient pour la rompre, me fit proposer la médiation de l'Empereur, prétendant que dans le détail des articles qui restoient encore à rédiger, ses agens trouveroient peut-être quelque nouvelle contestation. Mais comme le motif de cette proposition n'étoit pas difficile à pénétrer, je ne manquai pas de prétexte pour m'en défendre, disant que les Suédois avoient été déja reçus pour médiateurs, tant par moi que par les autres parties qui avoient intérêt dans ce traité, et qu'après que les choses avoient été portées par leur entremise au point où elles étoient alors, il n'étoit pas juste de leur donner un associé qui partageât avec eux

la gloire du succès ; à quoi le résident de l'Empereur ne manqua pas de répartir; mais je sortis de cette conversation en rejettant toujours ses offres avec toutes les honnêtetés possibles.

Les Espagnols pour me détourner par une autre voie de porter mes armes contr'eux, me firent proposer un traité de commerce, et depuis encore dans le même dessein, le marquis de *la Fuente* prenant congé de moi, me dit de la part de la reine régente, tout ce qu'il put de plus engageant pour attirer de moi de pareilles civilités, desquelles aussitôt après il tâcha de prendre avantage, en faisant entendre dans le public que je lui avois promis de ne point rompre avec les Espagnols, comme s'il eût espéré par là m'engager à ne pas le dédire : mais parce que dans le vrai, je ne lui avois dit que des civilités fort générales, je fis fort peu de cas de tous ses discours, travaillant sans cesse à me tenir prêt et pour la guerre de mer, et pour celle de terre, selon ce qui pourrait arriver.

Car enfin je craignois toujours que comme j'avois beaucoup de passion pour faire réussir la paix d'Angleterre, je me pouvois tromper plus aisément qu'un autre dans les apparences

que j'y croyois voir, et je tenois pour maxime qu'en tout ce qui est douteux, le seul moyen d'agir avec assurance ; est de faire son compte sur le pis.

Il n'est que trop naturel aux hommes de se promettre avec facilité ce qu'ils désirent avec ardeur, et nous ne saurions nous garantir d'un défaut si commun, qu'en nous défiant de nos propres pensées dans toutes les choses où nous avons trop de penchant.

Il n'est rien de plus important, ni de plus difficile au prince, que de savoir combien et jusqu'où il doit estimer sa propre opinion. Je vous ai dit ailleurs, et il est vrai, qu'un souverain peut avoir cette persuasion en faveur de lui-même, que comme il est d'un rang au-dessus des autres hommes, il voit aussi les objets qui se présentent d'une manière plus parfaite qu'eux, et qu'il se doit plus fier à ses propres lumières qu'aux rapports qui lui sont faits du dehors; mais je vous avertis aussi que cette maxime ne se doit pas appliquer également à toutes nos différentes fonctions.

Il en est sans doute de certaines où tenant pour ainsi dire la place de Dieu, nous semblons être participans de sa connaissance aussi bien que de son autorité; comme par exemple en

en ce qui regarde le discernement des esprits, le partage des emplois et la distribution des grâces, dans lesquelles choses nous décidons avec plus de succès par notre propre suffrage que par celui de nos conseillers, parce qu'étant postés dans une sphère supérieure, nous sommes plus éloignés qu'eux des petits intérêts qui nous pourroient porter à l'injustice. Mais il faut convenir de bonne foi qu'il se trouve aussi d'autres rencontres, où quittant ce semble le personnage de souverains et d'indépendans, nous devenons aussi intéressés et peut-être même davantage que les moindres particuliers, parce que plus les objets où nous aspirons sont grands et relevés, plus ils sont propres à troubler la tranquillité nécessaire pour former un juste raisonnement.

Le feu des plus nobles passions comme celui des plus obscures; produit toujours un peu de fumée qui offusque notre raison; on admire souvent que de plusieurs qui entendent et voient la même chose, à peine en est-il deux, dont le rapport se trouve confirmé l'un par l'autre, et cependant cette variété ne vient que de la différence des intérêts et des passions qui se trouvent toujours entre des hommes, lesquels même sans s'en apercevoir, accommodent

tout ce qu'ils voient au dehors au mouvement qui domine dans leur ame.

C'est une des plus fortes raisons qui a obligé de tout temps les princes à tenir auprès d'eux des conseillers, et qui les doit même porter à entendre plus favorablement que les autres, ceux qu'ils ne rencontrent pas de leur sentiment.

Tandis que nous sommes dans la puissance, nous ne manquons jamais de gens qui s'étudient à suivre nos pensées, et à paroître en tout de notre avis; mais nous devons craindre de manquer au besoin de gens qui sachent nous contredire, parce notre inclination paroît quelquefois si à découvert, que les plus hardis craignent de la choquer, et cependant il est bon qu'il y en ait qui puissent prendre cette liberté. Les fausses complaisances que l'on a pour nous en ces occasions, nous peuvent nuire beaucoup plus que les contradictions les plus opiniâtres. Si nous nous trompons en notre avis, celui qui nous adhère achève de nous précipiter dans l'erreur, au lieu que lors même que nous avons raison, celui qui nous contredit ne laisse pas de nous être utile, quand ce ne seroit qu'à nous faire chercher des remèdes aux inconvéniens qu'il a proposés et à nous laisser

en agissant, la satisfaction d'avoir auparavant examiné toutes les raisons de part et d'autre.

Dans l'accommodement que je désirois faire avec l'Angleterre, le point qui m'arrêtoit le plus, étoit que les Anglais encore affligés d'avoir perdu les îles occidentales, prétendoient sur-tout y être rétablis; car outre l'intérêt général que la France y pouvoit avoir, j'étois particulièrement touché par la considération de la nouvelle compagnie que j'avois formée pour ce commerce.

Mais, d'autre part, considérant aussi la conjoncture où je me trouvois; la Flandre dépourvue d'argent et d'hommes; l'Espagne gouvernée par une princesse étrangère; l'Empereur incertain dans ses résolutions; la maison d'Autriche réduite à deux têtes, ses forces épuisées par diverses guerres, ses partisans presque tous refroidis, et mes sujets pleins de zèle pour mon service; je crus que je ne devois pas perdre une occasion si favorable à mes desseins, ni mettre en comparaison le gain de ces isles éloignées avec la conquête des Pays-Bas.

C'est pourquoi je pris en moi-même la résolution d'accorder la demande qui m'étoit faite, et néanmoins pour ne la pas déclarer

sans en tirer quelque fruit important, je fis demander au roi de la Grande-Bretagne si, moyennant la parole secrète que je lui donnois de passer cet article dans le traité, il voudroit aussi de sa part me promettre de ne prendre aucun engagement contre moi.

Mais, tandis que cela se négocioit entre nous, il me donna un sujet de défiance par la proposition qu'il fit, à mon insçu, aux Etats, d'aller traiter la paix à la Haye. Car, comme cette ville étoit pleine d'un fort grand peuple, et fort facile à émouvoir, je ne doutai point que ce ne fût un choix fait de concert avec l'Espagne, dans le dessein d'y faire tramer des brigues par leurs ministres, soit pour rétablir l'autorité du prince d'Orange, ou pour détacher cette république d'avec moi.

Mais j'éludai leur artifice en le faisant connoître aux états qui, par mon avis, répondirent au roi d'Angleterre, que s'il vouloit on iroit traiter en son royaume, ou que s'il aimoit mieux négocier chez eux, ils lui donnoient le choix de Breda, de Bois-le-Duc ou de Maëstricht, parce que, disoient-ils, la Haye n'étant pas fermée, ne pouvoit donner aux députés la sureté convenable à leur fonction.

Mais le roi de la Grande-Bretagne qui re-

connut incontinent le véritable sujet de cette réponse, fut si fâché de voir son dessein découvert, qu'il ne voulut d'abord accepter aucune des places proposées, et néanmoins bientôt après il choisit Breda, témoignant même que c'étoit en ma considération qu'il apportoit cette facilité aux affaires.

Ainsi, nos agens assemblés commencèrent à travailler ouvertement à la paix, et je repris aussi de ma part la négociation commencée en secret pour m'assurer au plutôt de ce qui pourroit regarder mon dessein; car, comme je ne doutois pas que dans les divers intérêts des différentes parties, il ne se formât de jour en jour des contestations qui tireroient les choses en longueur, je crus que j'avois intérêt de me détacher du gros des affaires, pour profiter d'un temps qui m'étoit précieux.

La principale condition à laquelle je m'obligeois en ce traité, étoit de rétablir les Anglois dans les îles occidentales, et, de leur côté, ils me promettoient que l'article de l'île de Poleron n'empêcheroit point la paix générale, et que quand même elle ne seroit pas concluë dans un an, ils ne traverseroient en rien mes projets.

Pour dérober aux états de Hollande, la con-

noissance de ces conventions, elles ne furent exprimées que dans des lettres missives écrites de ma main et de celle du roi d'Angleterre à la reine ma tante et sa mère, qui en demeuroit dépositaire entre nous, et cela fait, je commençai à me préparer ouvertement à la guerre de Flandres.

Mais, afin de ne rien oublier qui pût justifier mon procédé, je fis publier un écrit où mes droits étoient établis, et envoyai nouvel ordre en Espagne pour demander les états qui m'appartenoient, et pour déclarer que si on les refusoit, je m'en mettrois en possession moi-même, ou du moins de quelque chose d'équivalent. La reine régente répondit, que le testament du feu roi son mari, défendant expressément l'aliénation de toutes les terres qu'il avoit possédées, elle ne pouvoit passer par-dessus cette loi. Mais *Castel Rodrigue*, qui me voyoit de plus près qu'elle, ne témoigna pas tant de fermeté; car à peine étois-je parti de St-Germain, que je reçus de lui une lettre par laquelle, après quelques remontrances assez mal digérées, il me proposoit de donner des députés, s'assurant, disoit-il, que la reine sa maîtresse entreroit dans un raisonnable accommodement.

Mais, comme il étoit aisé de voir que la seule crainte de mes armes lui faisoit faire cette proposition, je ne fis autre réflexion sur cette lettre, que pour y remarquer la frayeur dont celui qui l'écrivoit étoit saisi.

Je me rendis, le 19 du mois, dans Amiens, d'où j'avois résolu de voir faire l'assemblée de mes troupes, et, parce que je savois que les Espagnols manquoient principalement de gens de guerre, je leur voulus donner une égale terreur de tous côtés, afin qu'étant obligés de partager dans un grand nombre de garnisons le peu de forces qu'ils avoient, ils demeurassent par-tout également foibles (4).

Dans ce dessein, je faisois marcher un corps d'armée vers la mer sous le maréchal d'*Aumont;* le marquis de *Créqui* en menoit un autre du côté du Luxembourg; il s'en formoit un troisième sous *Duras* aux environs de la Fère; et j'en assemblois moi-même un quatrième vers Amiens.

Ma première pensée fut toujours de commencer par Charleroi; car de l'importance dont étoit cette place, j'étois bien aise de m'en emparer, tandis que les fortifications, encore nouvelles, étoient plus faciles à ruiner, et quoique, dès Amiens, je fusse averti que

les Espagnols la ruinoient, je ne changeai pas pour cela de dessein, parce qu'en même temps j'appris que ceux à qui la démolition en avoit été commandée, avoient eu tant d'impatience d'en sortir, qu'ils avoient laissé les dehors entiers.

Ainsi j'envoyai devant moi le comte *de Saulx* avec quinze cents hommes d'infanterie, et *Bodevil* avec douze cents chevaux pour s'en saisir, lesquels je suivis aussitôt avec toute mon armée, en sorte que dès l'ouverture de cette campagne, je profitai sans coup férir de la dépense que *Castel Rodrigue* avoit employée depuis deux ans à bâtir cette nouvelle place.

Cependant le maréchal d'*Aumont* ayant ordre d'aller à Bergues, la prit l'épée à la main, d'où passant aussitôt à Furnes, il ne trouva guères plus de résistance. Armentières, et *la Bassée* ayant été abandonnées avant qu'on les attaquât, j'avois envoyé trois cents hommes pour se saisir de la première, à cause de son port sur la Lys; mais comme j'appris qu'elle étoit en tel état que j'y pourrois rentrer à toute heure, je ne voulus pas y laisser des hommes qui me pouvoient servir autre part.

De Charleroi j'avois eu d'abord en dessein d'aller à Bruxelles; mais voyant que mon in-

fanterie, composée la plupart de nouveaux soldats, pouvoit se rebuter ou se ruiner par un siége de longue durée, je résolus depuis d'attaquer Tournay qui se pouvoit prendre en bien moins de temps, et qui ne laissoit pas d'être une grande ville et très-avantageusement située.

Mais la difficulté étoit, qu'ayant fait premièrement état de m'avancer dans le Brabant, mon canon et mes vivres avoient marché de ce côté-là, ensorte que sur le changement de ma résolution, il fallut donner de nouveaux ordres, afin que ni dans la marche qu'il falloit faire au travers du pays ennemi, ni dans le siége que je formerois ensuite, mes gens ne pussent manquer de rien.

Car ce n'est pas assez, mon fils, de faire de vastes entreprises, sans penser comment on doit les exécuter. Les projets que forme notre valeur nous semblent d'abord les plus beaux du monde; mais ils ont peu de solidité, s'ils ne sont soutenus par une prévoyance qui sache disposer en même temps toutes les choses qui doivent y concourir.

C'est en ce point, sans doute, que se peut voir une des principales différences qui sont entre les bons et les mauvais capitaines, et

jamais un habile général n'entreprend une affaire de durée, sans avoir examiné par lui-même d'où il tirera toutes les choses nécessaires pour la subsistance des gens qu'il conduit. Dans les autres désastres qui peuvent ruiner une armée, on peut presque toujours accuser ou la lâcheté des soldats, ou la malignité de la fortune; mais dans le manquement de vivres, la prévoyance du général est la seule à qui l'on s'en prend: car, comme le soldat doit à celui qui commande l'obéissance et la soumission, le commandant doit à ses troupes la précaution et le soin de leur subsistance.

C'est même une espèce d'inhumanité, de mettre d'honnêtes gens dans un danger dont leur valeur ne les peut garantir, et où ils ne peuvent se consoler de leur mort par l'espérance d'aucune gloire.

Mais outre ces considérations qui sont communes à tous les généraux, le prince qui commande en personne en doit avoir de toutes particulières. Comme la vie de ses sujets est son propre bien, il doit avoir bien plus de soin de la conserver; et comme il sait qu'ils ne s'exposent que pour son service, il doit pourvoir avec bien plus de tendresse à tous leurs besoins.

Pendant que l'on exécutoit des ordres que

j'avois donnés sur ce sujet, ne voyant rien à faire dans mon camp, je pris le temps de revenir vers la frontière, où la reine se rendit de son côté.

Durant ce temps, le duc de *Lorraine* témoignoit une grande irrésolution touchant les troupes qu'il m'avoit promises ; car, dans le fond, il eût sans doute bien voulu se dispenser de me tenir parole, et n'osoit néanmoins ouvertement y manquer. D'une part, il se figuroit qu'étant si près de l'Empereur, et n'ayant plus de places fortes à lui opposer, il demeureroit sans armes, exposé au ressentiment de ce prince. Mais d'autre part, il voyoit aussi qu'après s'être engagé envers moi, il étoit dangereux de se dédire, puisque j'étois alors plus que personne en état de m'en ressentir ; tellement que sans se déterminer d'un côté ni d'autre, il répondoit toujours ambiguement. Mais enfin, comme je connoissois la trempe de son esprit, je me persuadai que si je le pouvois une fois mettre dans la nécessité de choisir sur-le-champ, il n'auroit pas assez de hardiesse pour se résoudre absolument à me fâcher. Ainsi, je lui fis dire un jour qu'il falloit précisément que ses troupes partissent d'auprès de lui le lendemain, parce que mes mesures

étoient prises là-dessus, à quoi il obéit comme je l'avois prévu.

Après avoir été quatre jours auprès de la reine, je retournai au camp de Charleroi et pris ma route par le milieu du pays ennemi, pour donner une égale terreur à toutes leurs places.

Cependant mes ordres étoient donnés pour investir Tournay de trois endroits différens. Du côté de la mer le maréchal d'*Aumont* y marchoit avec la cavalerie. Les Lorrains que j'avois envoyés en Artois s'y devoient rendre de ce côté-là, et j'y venois en personne du côté de Bruxelles, en quoi nos marches se trouvèrent si bien concertées, que nous nous y présentâmes tous à peu d'heures près les uns des autres.

En passant, je me saisis d'Ath, petite place à la vérité, mais d'une situation avantageuse pour faciliter à mes gens le passage dans le pays, et pour incommoder les villes espagnoles au milieu desquelles elle est située.

Je ne crus pas devoir faire de circonvallations devant Tournay, tant parce que j'étois persuadé que le siége seroit de peu de durée, que parce qu'il y avoit des (*a*) que

(*a*) Ce mot n'a pu être déchiffré.

je fis joindre avec peu de travail ; mais je fis faire deux ponts sur l'Escaut, pour donner communication aux différens quartiers qui étoient séparés par la rivière.

Ainsi, étant arrivé le 21 juin devant la place, je fis dès le 22 ouvrir la tranchée. La nuit du 23e., les habitans demandèrent à capituler ; la ville me fut livrée le 25, et la garnison retirée dans le château en sortit le 26e.

Je marchai dès le même jour vers Courtray, désirant que les ennemis vissent en même jour la perte de la première place et le siége de la seconde. Mais en chemin je fis réflexion que cette place dégarnie comme elle étoit, ne méritoit pas que j'y fusse en personne, et que d'ailleurs Tournay se trouvant fort avancé dans le pays, il étoit besoin, pour le conserver, d'avoir quelque autre ville qui le joignit aux plans de mon

Douay me parut incontinent la plus commode pour ce dessein ; je crus qu'il étoit important de l'attaquer avant que les Espagnols s'en doutassent, parce que s'ils eussent pu jetter dedans quelques troupes, et tenir le moindre corps du monde en campagne pour la rafraîchir, il eût été presque impossible de la prendre, vu l'étendue de la circonvallation

qu'il eût fallu garder pour enfermer la ville et le château qui sont fort éloignés l'un de l'autre. Ainsi jugeant la chose de conséquence, je cachai mon dessein aux ennemis en faisant semblant d'aller à Lille, avec tant de succès, qu'arrivant à Douay, je n'y trouvai pour toute garnison que six vingts chevaux et sept cents hommes d'infanterie.

Il est vrai que le nombre des habitans étoit infiniment plus grand, et qu'ils témoignoient d'abord avoir intention de bien se défendre, tirant un si grand nombre de canons que jamais place n'en a tiré en si peu de temps.

Mais, après trois jours de tranchée ouverte, les Suisses s'étant logés dans le fossé, les habitans capitulèrent, quoiqu'il y eût encore un second fossé à gagner, et depuis les ôtages donnés, les régimens de Lyonnais et de Louvigny qui se trouvèrent dans une autre attaque, ayant passé le premier fossé sans savoir la capitulation, le peuple de la ville fit mille cris, et m'envoya supplier de faire cesser ce travail.

Le fort où la garnison s'étoit retirée, se rendit huit heures après, ensorte que le siége n'ayant en tout duré que quatre jours, j'entrai, le 6 juillet, dans la place.

Mon dessein étoit d'aller dans ce moment

recommencer quelque nouveau siége. Mais, Monsieur de *Turenne* me remontra qu'il falloit donner du repos à mon armée pendant que je faisois prendre Courtray par celle du maréchal d'*Aumont*, et les conditions qu'il m'allégua pour cela étant effectivement très-fortes, je m'y rendis, persuadé que (quelqu'envie qu'on ait de se signaler) le plus sûr chemin de la gloire est toujours celui que montre la raison.

Cependant, pour éviter l'oisiveté, je vins faire un tour à Compiègne, où je reçus la visite que me fit l'abbé *Rospigliosi*, de la part du pape son oncle, sur le sujet de sa promotion, mais je refusai les harangues que voulut me faire le parlement pour me congratuler de mes conquêtes, qui ne me sembloient pas encore assez grandes pour en recevoir des applaudissemens publics.

Après quoi, ayant expédié les affaires qui regardoient le dedans de l'état, je voulus même que mon voyage pût servir au dehors à faciliter le succès de mes armes, et pour cela je menai à mon retour, la reine avec moi, à dessein de la faire voir aux peuples des villes que je venois d'assujétir, de quoi ils se ressentirent tellement obligés, qu'après avoir tout mis en

usage pour la bien recevoir, ils témoignèrent encore qu'ils étoient fâchés de n'avoir pas eu plus de temps pour s'y préparer.

Je la conduisis dans les meilleures villes; et ce fut une chose assez singulière de voir des dames faire ce trajet avec autant de tranquillité qu'elles eussent pu faire au centre de mon royaume.

Cependant, pour me porter toujours plus avant chez les ennemis, je résolus de tenter si je pourrois prendre Dendermonde, qui, par sa seule situation, les auroit fort incommodés, et m'auroit donné de grands avantages.

En chemin faisant, je pris Oudenarde, qui sembloit utile au succès de ce dessein, et ensuite Alost se rendit à moi. De là, je fis avancer *Duras*, lieutenant-général, avec deux mille chevaux sur les avenues de Bruxelles, d'où je prévoyois que le secours pouvoit venir, et je marchai par un autre chemin pour reconnoître la place en personne.

Mais, comme je vis alors les choses de mes propres yeux, plus exactement qu'elles ne m'avoient été représentées, je trouvai d'une part que la rivière de l'Escaut étoit si large, que n'ayant pas de bâtimens propres à fermer entièrement son canal, il étoit absolument impossible

possible (quelque garde que l'on fît sur les bords) d'empêcher que l'on ne passât par le milieu avec le vent ou la marée; et d'autre part, j'appris que *Duras* (*a*), n'ayant pas fait assez de diligence, avoit manqué de six heures les Espagnols, lesquels avoient jetté quinze cents hommes dans la place.

Ces deux considérations ensemble me persuadèrent de quitter mon dessein, et je ne crois pas, ni en l'entreprenant, ni en l'abandonnant, avoir rien fait que je ne vous puisse donner pour exemple en de pareilles occasions; car d'un côté, ayant des avis certains que cette place étoit dégarnie de monde, c'étoit peu sans doute de hasarder une marche de quelques journées contre l'un des meilleurs postes du pays.

Comme au contraire, apprenant ensuite qu'il y étoit entré du secours, voyant qu'il y en pouvoit entrer encore à toute heure, je ne pouvois m'obstiner à l'assiéger qu'en hasardant d'y consumer sans fruit tout le reste de la campagne.

(*a*) Jacques-Henri de *Durfort*, duc de Duras, neveu de M. de *Turenne*; il fut depuis gouverneur de la Franche-Comté, et maréchal de France en 1675.

Ce n'est pas que je ne sache bien que l'on a parlé diversement de ma retraite, et je vous dirai même pour votre instruction, que dès-lors que je m'y résolus, je vis tout ce qui s'en est dit depuis, et le méprisai comme je devois.

Car enfin, j'étois convaincu qu'aussitôt qu'on raisonneroit de bon sens sur cette affaire, l'on considéreroit que la prudence des hommes n'est pas toujours maîtresse des événemens, et qu'après avoir en si peu de jours exécuté heureusement tant de choses, il n'étoit pas merveilleux que je me fusse déporté d'une seule pour m'occuper plus utilement ailleurs. Qu'il n'étoit pas même possible de m'attribuer un autre motif en cette action, puisque la terre savoit que, ni dans ce temps-là, ni dans tout le reste de la campagne, les ennemis ne pouvoient être assez forts pour me faire retirer malgré moi; et qu'enfin, comme le commun des hommes censure avec plaisir ce qui est au-dessus d'eux, les mêmes gens qui me blâmeroient d'avoir quitté Dendermonde sans l'attaquer, me condamneroient avec bien plus de sujet si je l'attaquois sans la forcer, ou si même, en la prenant, je ruinois mon armée.

D'où vous pouvez conclure, mon fils, qu'il

ne faut pas toujours s'alarmer des mauvais discours du vulgaire. Ces bruits qui s'élèvent avec tumulte se détruisent bientôt par la raison, et font place aux sentimens des sages qui, reconnus enfin pour vrais du peuple même, fondent par un consentement universel la solide et durable réputation. En attendant que le monde se détrompe de ses erreurs, ce doit être assez pour nous du témoignage que nous nous rendons à nous-mêmes; et c'est ce qui a fait que, repassant quelquefois mon esprit sur la retraite dont nous parlons, loin d'en être mal satisfait, je l'ai regardée comme la seule action de cette campagne où j'eusse véritablement fait quelque épreuve de ma vertu. Car enfin, dans toutes les autres (quoique peut-être elles ayent eu plus d'éclat), si j'ai fait quelque chose qu'on ait approuvé, ce n'a été que suivre les mouvemens ordinaires à ceux de ma qualité; et si j'ai eu quelques succès avantageux, la fortune y pourra prétendre autant ou plus de part que moi.

Au lieu que je ne dois tout le fruit de celle-ci, qu'à la violence que je me fis à moi-même en méprisant tous les discours que je prévoyois.

Pour faire cesser la joie que les Espagnols faisoient éclater sur cette affaire, je résolus

d'attaquer aussitôt après une de leurs meilleures places, et je me déterminai par mon propre sentiment à choisir Lille.

Les ennemis qui connoissoient de quelle importance elle étoit, et combien, tombant entre mes mains, elle affermissoit mes autres conquêtes, assemblèrent tout ce qu'ils avoient de troupes pour y jetter du secours.

Il y avoit même des gens dans mon camp à qui la grandeur de la ville, le peuple dont elle étoit remplie, la force de la garnison et l'étendue des lignes qu'il falloit garder, faisoient concevoir quelques doutes du succès, et néanmoins mes ordres furent exécutés avec tant de zèle, que la ville fut réduite aux dernières extrémités avant que les Espagnols pussent apprendre qu'elle fût seulement en danger.

Mais cette ignorance où ils étoient, me fit naître la pensée de leur donner un nouvel échec, en les allant attaquer où ils étoient, aussitôt que la ville seroit à moi.

Pour cet effet, dès-lors que l'on capitula, je fis partir par divers chemins deux de mes lieutenans-généraux, *Créqui* et *Bellefonds*, lesquels je suivis de près moi-même, ne m'arrêtant dans la ville rendue qu'autant qu'il fallut

pour remercier Dieu de l'avoir mise en mon pouvoir.

Les ennemis qui avoient enfin su l'état des choses, marchoient déjà pour se retirer; mais comme notre route alloit à couper leur marche, ils furent trouvés en même jour par *Créqui* (*a*) et par *Bellefonds* (*b*) devant lesquels (quoique trois fois plus forts en nombre,) ils ne laissèrent pas de fuir, apprenant que je venois avec toute mon armée.

Ils y perdirent environ deux mille hommes, en comptant les morts, les prisonniers et ceux que la fuite dissipa; mais la joie que me devoit donner leur défaite, fut modérée par le chagrin que je sentis d'avoir eu si peu de part à l'exécution d'une entreprise dont j'avois seul formé le dessein.

Ce n'est pas que dans le vrai, je ne susse bien que j'avois fait toute la diligence possible pour y arriver à temps, jusqu'à faire dire même

---

(*a*) François de *Créqui* fut Maréchal de France en 1668, et se distingua beaucoup dans les campagnes de 1677 et de 1678.

(*b*) Bernardin Gigault de *Bellefonds*, fut Gouverneur de Vincennes, et Maréchal de France en 1668. Il commanda l'armée de Catalogne en 1684 et battit les Espagnols.

à ceux qui me vouloient adroitement taxer d'imprudence, qu'à la première nouvelle des ennemis j'y avois couru mal accompagné.

Ce bruit étoit fondé sur ce qu'en effet j'avois été des premiers à cheval et avois même marché fort vîte, et la raison que j'en avois, étoit parce qu'au sortir de mon quartier, il y avoit un grand défilé dans lequel, si mes troupes (qui sortoient du camp de toutes parts) fussent entrées avant moi, j'eusse perdu trop de temps à gagner la tête.

Mais dès-lors que le défilé fut passé, je mis tous mes gens en bataille, et les fis marcher avec tout l'ordre possible. Après cela, je ne crus pas devoir entreprendre de nouveau siége, et les raisons que j'en eus, furent que les ennemis qui n'avoient osé paroître devant moi toute la campagne, étant encore affoiblis par ce combat, jetteroient leurs troupes dans leurs villes; que m'engageant à camper dans une mauvaise saison, je perdrois un si grand nombre d'hommes, que la prise de la place ne m'en pourroit pas dédommager; qu'à mesure que l'hiver approcheroit, mon armée seroit plus abattue par les fatigues, et les Espagnols plus encouragés par l'espérance de nous rebuter; et qu'enfin, ayant à ménager les esprits de tous

mes voisins, et à pourvoir au recouvrement des deniers, des hommes et des munitions nécessaires pour l'achèvement de mon entreprise, dans la chaleur d'une expédition je n'aurois pas le loisir de penser à tant de choses.

Durant que je portois la guerre en Flandres, la paix qui se traitoit à Breda, reçut un nouveau retardement; car les Anglois voyant que par mon entremise, ils avoient presque obtenu tout ce qu'ils désiroient, s'avisèrent de redemander deux vaisseaux pris sur eux par les Hollandois, et qui avoient servi de prétexte à la déclaration de guerre, sur laquelle demande les esprits s'échauffant déjà, pouvoient en venir à une entière rupture. Mais comme je voyois l'importance de l'affaire et la modicité de la somme dont il s'agissoit (qui n'alloit qu'à cent mille francs), je résolus d'en fournir plutôt la moitié, que de laisser la chose indécise; et néanmoins, parce que je ne voulois pas faire connoître ouvertement l'intérêt que j'y prenois, je fis faire l'offre par *Le Tellier*, comme si de son chef il se fût porté à rendre ce service à ces deux Etats.

Mais il arriva dans le même temps, que la flotte des Hollandois entra dans la Tamise, et qu'ayant pris ou brûlé plusieurs vaisseaux,

elle jetta dans toute l'île une si furieuse consternation, que les Anglois se résolurent à conclure aussitôt le traité, sans qu'il fût besoin de la somme que j'avois offerte (6).

Cet accord sembloit d'une part me donner plus de jour à les attirer dans mon parti; mais d'ailleurs, comme ils n'avoient été portés à se relâcher de leurs demandes que par l'insulte qu'ils avoient soufferte, et que d'ailleurs ce malheur ne leur étoit arrivé que parce qu'ils n'avoient osé mettre leur flotte en mer, de peur que je ne joignisse la mienne aux Hollandois, il y avoit apparence qu'ils en garderoient du ressentiment contre moi.

Et je savois de plus que le roi de la Grande-Bretagne étoit sollicité par les Espagnols et par les Etats même de Hollande, lesquels, quoique je les eusse même secourus récemment, travailloient pourtant à former contre moi une ligue de toute l'Europe.

Ainsi je crus qu'il seroit bon de lui envoyer *Ruvigny* (*a*) pour faire, ou qu'il se déclarât en ma faveur, ou que du moins il demeurât

(*a*) Le même qui, à la révocation de l'édit de Nantes, passa en Angleterre, où il prit le titre de Comte de Galloway, qu'il porta toujours depuis.

neutre, comme il sembloit naturellement devoir faire, vu les fâcheuses nouveautés qui renaissoient sans cesse dans son Etat.

Car il venoit encore tout récemment d'être forcé à bannir son chancelier de son conseil, et bien qu'il fût vrai que le ministre, pour avoir voulu prendre trop d'élévation, se fût lui-même attiré beaucoup d'envie, il y a pourtant lieu de penser que la mauvaise volonté des Anglois ne se bornoi pas tout-à-fait à sa personne, puisque ni son entière dépossession, ni son exil volontaire ne furent pas suffisans pour les contenter, mais qu'ils voulurent lui faire son procès sur des crimes qui sembloient lui être communs avec son maître.

D'un si notable événement, les ministres des rois peuvent apprendre à modérer leur ambition, parce que plus ils s'élèvent au-dessus de leur sphère, plus ils sont en péril de tomber.

Mais les rois peuvent apprendre aussi à ne pas laisser trop agrandir leurs créatures, parce qu'il arrive presque toujours qu'après les avoir élevées avec emportement, ils sont obligés de les abandonner avec foiblesse ou de les soutenir avec danger; car pour l'ordinaire, ce ne sont pas des princes fort autorisés ou fort ha-

biles qui souffrent ces monstrueuses élévations.

Je ne dis pas que nous ne puissions par le propre intérêt de notre grandeur, permettre qu'il en paroisse quelqu'épanchement sur ceux qui ont part en nos bonnes grâces ; mais il faut prendre garde soigneusement que cela n'aille pas jusqu'à l'excès, et le conseil que je vous puis donner pour vous en garantir, consiste en trois observations principales.

La première est, que vous sachiez vos affaires à fonds, parce qu'un roi qui ne les sait pas, dépendant toujours de ceux qui le servent, ne peut bien souvent se défendre de consentir à ce qui leur plaît.

La seconde, que vous partagiez votre confiance entre plusieurs, d'autant que chacun de ceux auxquels vous en faites part, étant par une émulation naturelle, opposé à l'élévation de ses rivaux, la jalousie de l'un sert souvent de frein à l'ambition de l'autre.

Et la troisième, qu'encore que dans le secret de vos affaires ou dans vos entretiens de plaisir et de familiarité, vous ne puissiez admettre qu'un petit nombre de personnes, vous ne souffriez pourtant pas que l'on puisse imaginer que ceux qui auront cet avantage, soient en pou-

voir de vous donner, à leur gré, bonne ou mauvaise impression des autres; mais qu'au contraire vous entreteniez exprès une espèce de commerce avec tous ceux qui tiendront quelque poste important dans l'état; que vous leur donniez à tous la liberté de vous proposer ce qu'ils croient être de votre service; que pas un d'eux en ses besoins ne se croye obligé de s'adresser à d'autre qu'à vous; qu'ils ne puissent avoir que vos bonnes grâces à ménager; et qu'enfin, les plus éloignés comme les plus familiers, soient persuadés qu'ils ne dépendent en tout que de vous seul.

Car vous devez savoir que cette indépendance sur laquelle j'insiste si fort (étant bien établie entre les serviteurs), relève plus que toute autre chose l'autorité du maître, et que c'est elle seule qui fait voir qu'il les gouverne en effet, au lieu d'être gouverné par eux.

Comme au contraire, d'abord qu'elle cesse, on voit infailliblement les brigues, les liaisons et les engagemens particuliers, grossir la cour de ceux qui sont en crédit, et affoiblir la réputation du prince; mais principalement s'il en est quelqu'un qui, par notre inclination ou par son industrie, vienne à se distinguer de ses pareils, on ne manque jamais de penser qu'il est

maître absolu de notre esprit; on le regarde incontinent comme un favori déclaré, on lui attribue quelquefois des choses où il n'a pas eu la moindre participation, et le bruit de sa faveur est infiniment plus grand dans le monde, qu'elle ne l'est en effet dans notre cœur.

Et cependant ce n'est pas en cela, mon fils, qu'on doit mépriser les bruits populaires; au contraire, il faut y remédier sagement et promptement, parce que cette opinion, quoique de soi, vaine, peut en durant trop, nuire à notre réputation et augmenter effectivement le crédit de celui même qui l'a fait naître.

Car comme chacun s'empresse à devenir de ses amis, il trouve souvent moyen de faire par les autres, ce qu'il n'eût jamais entrepris de son chef; et par ce qu'on s'imagine qu'il peut tout, on veut lui plaire par toutes voies.

Ceux-mêmes à qui nous donnons le plus de familiarité auprès de nous, cherchent à se fortifier par son appui. On prend avec lui des engagemens secrets qu'on couvre en certaines occasions d'une indifférence affectée, pendant que dans les choses qu'il affectionne, on l'informe de tout ce qu'on voit, on nous parle toujours dans ses sentimens, on approuve, on blâme ce qu'il veut, on éloigne ce qui lui dé-

plaît, on facilite ce qu'il désire, en sorte que sans qu'il y paroisse contribuer, nous nous trouvons comme par merveille (mais merveille presqu'infaillible) portés dans tous ses sentimens.

Et cela, mon fils, est d'autant plus à remarquer, que c'est par où naît ou s'affoiblit d'ordinaire la puissance des favoris, et par où l'on parvient insensiblement à gouverner la plupart des princes.

Car enfin ce qu'on appelle être gouverné, n'est pas toujours d'avoir un premier ministre en titre, auquel on renvoie ouvertement la décision de toutes les choses. Chez les esprits éclairés, c'est assez pour cela d'avoir une ou plusieurs personnes, de quelque qualité qu'elles soient, qui, séparées ou jointes ensembles, puissent nous mettre dans l'esprit ce qu'elles veulent; qui sachent, selon leurs intérêts, avancer ou reculer les affaires, et qui puissent, sans que nous y fassions réflexion, approcher de nous les gens qu'elles favorisent, ou nous dégoûter de ceux qu'elles n'aiment pas.

Après avoir entretenu mon armée de mer jusqu'au mois d'octobre, je l'avois licenciée à la réserve d'une escadre à qui je fis passer le détroit pour incommoder les côtes d'Espagne.

A l'égard de celle de terre, j'en avois laissé le commandement à monsieur de *Turenne*, lequel, bientôt après mon départ, marcha vers Alost, où les ennemis avoient réuni des troupes, prit la place et la démantela. Après quoi, voyant qu'il n'y avoit plus lieu de faire autre chose, il prit, suivant mes ordres, ses quartiers d'hiver les plus étendus qu'il put, pour resserrer d'autant plus les ennemis; et revenant auprès de moi, laissa les troupes partagées entre quatre lieutenans-généraux, qui tous ayant leurs départemens séparés, avoient pourtant ordre de s'aider réciproquement, en ce qui seroit de mon service.

Dupassage commandoit à tout ce qui étoit depuis la mer jusqu'à la Lys. *Duras* avoit Tournay avec tous les postes avancés au-delà de l'Escaut. *D'Humières* (*a*) tenoit sous sa charge Lille et le plat pays qui étoit entre ces deux rivières; et *Bellefonds* détaché de tous les autres, veilloit sur les places qui étoient entre la Sambre et la Meuse, où il fit, à son arrivée, une action

(*a*) Louis de *Crevant* d'Humières, d'une ancienne famille originaire de Tours, nommé Maréchal de France à la recommandation de Turenne, fut Gouverneur de Flandres et de Lille. Il mourut en 1694.

assez remarquable, ayant avec huit cents chevaux défait quinze cents hommes des ennemis qui avoient infanterie et cavalerie, et qui étoient épaulés d'un bois.

Ce que j'avois le plus expressément ordonné, à tous les commandans de places et autres officiers-généraux, étoit de conserver les hommes que je leur laissois, et d'empêcher que l'on ne fît aucun tort aux habitans des villes. Mais pour y contribuer aussi de ma part, en ce que je pouvois, j'eus soin que les troupes reçussent exactement leur solde, et fis même augmenter d'un tiers celle des officiers subalternes, afin qu'ils pussent commodément subsister sans être à charge aux gens du pays.

Mais je crus devoir encore pour le bien de ces peuples, aussi bien que pour la sûreté de mes conquêtes, bâtir des citadelles dans les plus grandes places, comme Lille et Tournay, parce que cela me dispensoit de la nécessité d'y tenir de si fortes garnisons, et les délivroit de la crainte qu'elles avoient d'être prises et reprises toutes les campagnes.

Ce n'étoit pas que, d'ailleurs, je ne donnasse bon ordre à les exempter de cette frayeur ; car bien loin de laisser aux ennemis la pensée de reprendre ce que je tenois, je me mettois

en état de leur ôter une bonne partie de ce qui leur restoit.

Mon projet, en général, étoit de mettre le printemps suivant quatre armées en campagne, dont l'une, sous mon frère, devoit passer en Catalogne pour attaquer les Espagnols dans l'Espagne même. La seconde se devoit porter sur les bords du Rhin, afin d'arrêter ou de combattre ce qui viendroit d'Allemagne, et les deux autres devoient être dans la Flandres, sans autre général que moi et monsieur de *Turenne*; car je ne voulois demeurer aucun moment sans occupation, et je désirois trouver toujours une armée fraîche, quand l'autre auroit besoin de se reposer.

Suivant ces projets, je faisois faire de nouvelles levées, non-seulement dans mes états, mais en Allemagne, en Suisse et en Angleterre, d'où je tirai même plusieurs cavaliers licenciés de la compagnie des gendarmes du roi, parce qu'ils étoient catholiques.

Monsieur de *Lorraine* vouloit, après la campagne, faire reprendre les troupes qui étoient alors à lui; mais je lui en fis parler de telle sorte, qu'il fut obligé de s'en désister, et de me les laisser autant que je voulus.

Pour faire subsister tant de forces, je pris soin

soin de faire remplir mes magasins que l'été passé avoit dégarnis, et je fis un état exact de la recette et de la dépense que j'avois à faire l'année prochaine. Mais durant tous ces préparatifs de guerre, on ne laissoit pas de parler de paix. Les Hollandois sollicités par leur propre appréhension, me pressoient sans cesse d'y consentir.

Dès le temps que j'étois à Amiens, *Van Beuning* (*a*) s'y étoit rendu pour cela, et demandoit même à me suivre en mon camp; mais je n'estimai pas que je le dusse permettre, parce que dans un si grand assemblage de gens, il est mal-aisé que toujours quelqu'un n'ait ou ne croie avoir sujet de se plaindre, et je ne voulus pas que cela fût observé de si près par un homme dont les pensées n'étoient pas conformes aux miennes.

Ainsi je l'envoyai à Paris pour traiter avec *Lionne*, et à mon retour reprenant moi-même cette négociation, je résolus enfin de faire voir à toute l'Europe la modération de mon esprit,

(*a*) Il s'appeloit *Josué*. La fameuse médaille de Josué arrêtant le soleil, frappée en Hollande, étoit une allusion à *Van Beuning* arrêtant Louis XIV dans ses desseins.

en offrant de me contenter, pourvu qu'en échange des terres qui m'étoient échues, l'on me cédât seulement ce que j'avois pris, si l'on n'aimoit mieux me donner la Franche-Comté ou le Luxembourg avec Aire, St.-Omer, Douay, Cambray et Charleroy; consentant de plus que les Espagnols eussent trois mois pour en délibérer, durant lesquels je n'attaquerois aucune de leurs places où il fût besoin de canon.

Le pape travailloit aussi avec beaucoup de zèle à faire réussir cet accord; et sa médiation ayant été acceptée par moi, dès-lors que son neveu me vit à Compiègne, les Espagnols n'avoient pas osé la refuser: mais comme ils voyoient que l'affaire ne se termineroit pas sans qu'il leur en coutât quelque chose, ils avoient peine de venir à la conclusion, et affectoient diverses chicanes, tantôt sur le temps et tantôt sur le lieu de l'assemblée, pour voir si mes voisins, jaloux de mon agrandissement, ne se ligueroient point avec eux.

Cependant toute ma cour n'étoit pas aussi d'un même avis sur cette affaire, et plusieurs réglant leurs pensées sur leurs intérêts, trouvoient des raisons pour la paix ou la guerre, selon que l'une ou l'autre pouvoit augmenter ou leur fortune ou leur crédit.

Mais comme leurs motifs m'étoient connus, leurs raisonnemens ne faisoient d'impression sur mon esprit qu'autant qu'ils tendoient au bien de mes affaires, et ne me tiroient jamais de l'égalité que je m'étois proposé de garder en mon jugement, ou du moins si l'on me voyoit pencher quelquefois tant soit peu plus du côté des armes, ce n'étoit ni par la faveur, ni par l'adresse de ceux qui pouvoient y avoir intérêt, mais seulement par l'inclination que j'avois pour la gloire qui, sans doute, par cette voie, semble s'acquérir avec plus d'éclat.

A l'égard des princes d'Allemagne, je crois qu'il y en avoit qui désiroient la continuation de la guerre, comme il y en avoit qui demandoient la paix; mais à parler généralement, tous me traitoient sur ce sujet avec la plus grande honnêteté du monde.

J'envoyai vers ceux qui s'étoient nouvellement engagés à défendre le passage du Rhin contre les troupes impériales, pour leur persuader de joindre leurs forces à celles du prince de *Condé*, que j'envoyois à même dessein.

Pour l'Empereur, je lui avois fait donner avis du voyage que je faisois en Flandres, et il l'avoit reçu avec moins de chaleur que je ne m'étois figuré, me répondant seulement qu'il

me prioit de me contenter de choses raisonnables, et même, le comte de *Furstemberg* lui ayant fait quelque proposition touchant le traité éventuel, il témoigna ne s'en éloigner que par la peine qu'il avoit d'en faire l'ouverture aux ministres d'Espagne avant que le cas fût arrivé; mais cela ne m'empêchoit pas de prévoir que ma querelle continuant avec les Espagnols, ce prince les assisteroit sans doute, et faisant mon compte là-dessus, je recherchois tous les expédiens qui pourroient divertir ses forces ailleurs.

Le dessein que j'avois eu de donner à la Pologne un prince de ma maison, ayant été traversé par la mort de la reine sur laquelle principalement il étoit fondé, le duc de *Neubourg* me fit prier de favoriser sa prétention, et le prince de *Condé* auquel j'en fis parler, m'ayant répondu avec toute l'honnêteté et toute la soumission possibles, je promis au duc ce qu'il me demandoit : même pour le servir suivant ses intentions, je fis proposer le mariage de sa fille avec le roi nouvellement veuf, lequel je tâchai de dissuader de l'abdication qu'il avoit projetée.

Mais depuis, ayant entendu qu'il n'avoit nulle inclination pour ce mariage, et voyant que le duc de *Neubourg* ne viendroit pas aisé-

rent à bout de son projet, je m'avisai de tirer un autre fruit de cette conjoncture.

J'accommodai aussitôt ma conduite à ce nouveau dessein, et je résolus de favoriser moi-même l'abdication que j'avois auparavant retardée, afin que les contestations qu'elle produiroit attirassent les armes des Allemands pendant que je m'établirois en Flandres.

Quant aux Suédois (*a*), j'eusse bien desiré m'en assurer auparavant que la guerre fût déclarée; mais en voyant que plus on les pressoit, plus ils reculoient, je voulus tenter, si en leur témoignant plus de froideur, ils ne s'avanceroient point davantage; et depuis encore, voyant que ce remède n'opéroit pas, et ne voulant pas épargner des démarches de cérémonie pour venir à de plus solides fins, je leur fis parler de nouveau, mais ce fut toujours inutilement.

Je reçus du roi de Danemarck des offres fort civiles; mais parce qu'il ne me sembloit pas en état de rien faire d'important pour moi, je me contentai de lui répondre avec une honnêteté réciproque.

J'entretenois avec plus de soin les bonnes intentions du duc de Savoye auquel j'avois d'abord donné part de mon dessein; et parce

(*a*) Voyez la variante page 63.

qu'il pouvoit m'être utile en Italie, je tâchois de l'attacher à mes intérêts, en lui faisant toutes les propositions que je croyois capables de lui plaire.

Les Hollandois qui ne croyoient peut-être pas que je connusse les brigues qu'ils faisoient contre moi, me parloient toujours avec la même liberté de ce qui regardoit leurs avantages, et s'efforcèrent de m'engager à ne rien conquérir près de leurs frontières; mais je leur refusai précisément ce point, et même les trois mois de surséance que par leur entremise j'avois donnés aux Espagnols, étant expirés vers la fin de décembre, je déclarai que je ne prétendois plus la continuer; et en effet, m'ennuyant déjà de demeurer en repos, je fis observer de divers côtés s'il n'y auroit rien que l'on pût exécuter brusquement, et entr'autres, lorsque le prince de *Condé* alla tenir les états en Bourgogne, je le chargeai de reconnoître ce qui se pourroit faire dans la Franche-Comté.

J'avois depuis peu conclu un nouveau traité avec le roi de Portugal, par lequel il s'obligeoit à ne faire ni paix, ni trève sans mon exprès consentement, et je lui promettois aussi de ne me point accommoder avec l'Espagne, sans lui faire accorder le titre de roi qu'on lui avoit

jusques-là refusé ; mais vers la fin de cette année, il arriva une révolution dans cet é ta qui rompit absolument mes mesures (7).

Car le roi qui, de sa personne, étoit déjà fort incommodé, s'étant encore rendu plus insupportable par ses mœurs, fut dépossédé et fait prisonnier dans son propre palais, sans que, de tout ce qu'il y avoit de sujets ou de domestiques, aucun se mît en devoir d'empêcher un si détestable attentat, aventure tellement singulière, que l'histoire des siècles passés ne nous peut fournir rien de pareil.

Mais, tandis que tout le reste des hommes se contente d'admirer cet événement, il est bon que vous tâchiez d'en profiter, en observant qu'elles en ont été les causes.

Il faut assurément demeurer d'accord, que pour mauvais que soit un prince, la révolte de ses sujets est toujours infiniment criminelle.

Celui qui a donné des rois aux hommes a voulu qu'on les respectât comme ses lieutenans, se réservant à lui seul le droit d'examiner leur conduite. Sa volonté est que quiconque est né sujet, obéisse sans discernement ; et cette loi si expresse et si universelle, n'est pas faite en faveur des princes seuls, mais est salutaire aux peuples mêmes auxquels elle est imposée, et

qui ne la peuvent jamais violer sans s'exposer à des maux beaucoup plus terribles que ceux dont ils prétendent se garantir.

Il n'est point de maxime plus établie par le christianisme, que cette humble soumission des sujets envers ceux qui leur sont préposés. Et en effet, ceux qui jetteront la vue sur les temps passés, reconnoîtront aisément combien ont été rares, depuis la venue du Christ, ces funestes révolutions d'état qui arrivoient si souvent dans le paganisme.

Mais il n'est pas juste que les souverains qui font profession de cette sainte doctrine, se fondent sur l'innocence qu'elle inspire à leurs peuples, pour vivre de leur part avec plus de déréglement.

Il faut qu'ils soutiennent par leurs propres exemples la religion dont ils veulent être appuyés, et qu'ils considèrent que leurs sujets les voyant plongés dans le vice et dans le sang, ne peuvent presque rendre à leur personne le respect dû à leur dignité, ni les reconnoître pour les vivantes images de celui qui est tout saint aussi bien que tout puissant.

Je sais bien que ceux qui sont nés comme nous avec des inclinations vertueuses, ne s'emportent jamais à ces scandaleuses extrémités

qui blessent ouvertement la vue des peuples ; mais il est bon pourtant que vous sachiez que dans le haut rang que nous tenons, les moindres fautes ont toujours de fâcheuses suites. Celui qui les fait, a ce malheur qu'il n'en connoît presque jamais la conséquence que quand il n'est plus temps d'y remédier. L'habitude qu'il prend au mal, le lui fait croire de jour en jour plus excusable, moins connu, tandis qu'il paroît aux yeux du public plus honteux et plus manifeste. Car c'est une des plus grandes erreurs où puisse tomber un prince, de penser que ses défauts demeurent cachés, ni qu'on se porte à les excuser.

Les rois qui sont les arbitres souverains de la fortune et de la conduite des hommes, sont toujours eux-mêmes les plus sévèrement jugés et les plus curieusement observés. Dans le grand nombre des gens qui les environnent ce qui échappe aux yeux de l'un, est presque toujours découvert par un autre. Le moindre soupçon que l'on conçoit d'eux, passe aussitôt d'oreille en oreille comme une nouvelle agréable à débiter : celui qui parle, faisant toujours vanité de savoir plus que les autres, augmente les choses au lieu de les affoiblir ; et celui qui entend, prenant un plaisir malin de voir abaisser

ce qu'il croit trop au-dessus de lui, apporte toute la facilité possible à se persuader de ce qu'on lui dit.

Plus le prince dont on s'entretient a d'ailleurs de mérite et de vertu, plus l'envie prend à tâche d'en obscurcir l'éclat; en sorte que bien loin de dissimuler ses fautes, on lui en suppose même quelquefois dont il est absolument innocent: d'où vous devez conclure, mon fils, qu'un souverain ne sauroit mener une vie trop sage et trop innocente; que pour régner heureusement et glorieusement, ce n'est pas assez de donner nos soins aux affaires générales, si nous ne réglons nos propres mœurs, et que le seul moyen d'être vraiment indépendant et au-dessus du reste des hommes, est de ne rien faire ni en public, ni en secret, qu'ils puissent légitimement censurer.

VARIANTES.

(8) AVANT que de partir, j'envoyai un édit au parlement, par lequel j'érigeois en duché la terre de Veaujours en faveur de M... L., et reconnoissois une fille que j'avois eue d'elle; car n'étant pas résolu d'aller à l'armée pour y demeurer éloigné de tous les périls, je crus qu'il étoit juste d'assurer à cet enfant l'honneur de sa naissance, et de donner à la mère un établissement convenable à l'affection que j'avois eue pour elle depuis six ans.

J'aurois pu, sans doute, me passer de vous entretenir de cet attachement dont l'exemple n'est pas bon à suivre; mais après vous avoir tiré plusieurs instructions des manquemens que j'ai remarqués dans les autres, je n'ai pas voulu vous priver de celles que vous pouvez tirer des miens propres.

Je vous dirai donc, premièrement, que

comme le prince devroit toujours être un parfait modèle de vertu, il seroit bon qu'il se garantît absolument des foiblesses communes au reste des hommes, d'autant plus qu'il est assuré qu'elles ne sauroient demeurer cachées, du moins fort peu de temps.

Et néanmoins s'il arrive que nous tombions malgré nous dans quelques-uns de ces égaremens, il faut du moins, pour en diminuer la conséquence, deux précautions que j'ai toujours pratiquées, et dont je me suis fort bien trouvé.

La première, est que le temps que nous donnons à notre amour ne soit jamais pris au préjudice de nos affaires, parce que notre premier objet doit toujours être la conservation de notre gloire et de notre autorité, lesquelles ne se peuvent absolument maintenir que par un travail assidu.

Car, dans quelques transports que nous puissions être, nous devons (pour le propre intérêt de notre passion) considérer qu'en diminuant de crédit dans le public, nous diminuerions aussi d'estime dans l'esprit de la personne pour qui nous nous serions relâchés.

Mais la seconde considération, qui est la plus délicate et la plus difficile à pratiquer,

c'est qu'en abandonnant notre cœur, nous demeurions maîtres de notre esprit ; que nous séparions les tendresses d'amant d'avec les résolutions du souverain, et que la beauté qui fait nos plaisirs n'ait jamais la liberté de nous parler de nos affaires ni des gens qui nous y servent.

On attaque le cœur d'un prince comme une place. Le premier soin est de s'emparer de tous les postes par où on y peut approcher. Une femme adroite s'attache d'abord à éloigner tout ce qui n'est pas dans ses intérêts ; elle donne du soupçon des uns et du dégoût des autres, afin qu'elle seule et ses amis soient favorablement écoutés ; et si nous ne sommes en garde contre cet usage, il faut, pour la contenter elle seule, mécontenter tout le reste du monde.

Dès-lors que vous donnez à une femme la liberté de vous parler de choses importantes, il est impossible qu'elle ne vous fasse faillir.

La tendresse que nous avons pour elle, nous faisant goûter ses plus mauvaises raisons, nous fait tomber insensiblement du côté où elle penche, et la foiblesse qu'elle a naturellement, lui faisant souvent préférer des intérêts de bagatelles aux plus solides considérations, lui font presque toujours prendre le mauvais parti.

Elles sont éloquentes dans leurs expressions, pressantes dans leurs prières, opiniâtres dans leurs sentimens; et tout cela n'est souvent fondé que sur une aversion qu'elles auront pour quelqu'un, sur le dessein d'en avancer un autre, ou sur une promesse qu'elles auront faite légèrement.

Le secret ne peut être chez elles dans aucune sûreté; car si elles manquent de lumières, elles peuvent, par simplicité, découvrir ce qu'il faut le plus cacher; et si elles ont de l'esprit, elles ne manquent jamais d'intrigues et de liaisons secrètes; elles ont toujours quelque conseil particulier pour leur élévation ou pour leur conservation; elles ne manquent point d'y étaler tout ce qu'elles savent autant de fois qu'elles en croient tirer quelque raisonnement pour leurs intérêts.

C'est dans ces conseils qu'elles concertent, dans chaque affaire, quel parti elles doivent prendre, de quels moyens elles doivent se servir pour faire réussir ce qu'elles ont entrepris, comment elles se déferont de ceux qui leur nuisent, comment elles établiront leurs amis, par quelle adresse elles nous pourront engager davantage et nous retenir plus long-temps, sans que nous nous puissions garantir que par un seul moyen, qui est de ne leur donner la liberté

de parler dans aucune chose, que de celles qui sont de plaisir, et nous préparer avec étude à ne les croire en rien de ce qui peut concerner nos affaires ou les personnes de ceux qui nous servent.

Je vous avouerai bien qu'un prince dont le cœur est fortement touché par l'amour, étant aussi toujours prévenu d'une forte estime pour ce qu'il aime, a peine de goûter toutes ces précautions; mais c'est dans les choses difficiles que nous faisons paroître notre vertu; et d'ailleurs il est certain qu'elles sont d'une nécessité absolue, et c'est faute de les avoir observées, que nous voyons dans l'histoire tant de funestes exemples de maisons éteintes, de trônes renversés, de provinces ruinées, d'empires détruits.

Vous savez ce que je vous ai dit en diverses occasions contre le crédit des favoris; celui d'une maîtresse est bien plus dangereux.

. . . . . .

(*a*) D'être assuré des Suédois. Mais de l'autre, voyant que plus on les pressoit plus ils affectoient de lenteur et de remise, je crus que le meilleur moyen de les obliger à conclure,

---

(*a*) Lacune existante à l'original.

étoit de n'en point témoigner d'empressement, étant certain que comme de leur part ils pouvoient être utiles à mes desseins, mon alliance leur apportoit aussi des avantages qui ne devoient pas être négligés. C'est pourquoi j'envoyai de nouveaux ordres à mon ambassadeur touchant cette négociation, lui commandant de s'y porter en apparence avec toute la froideur qu'il pourroit affecter, sans nuire absolument au succès de l'affaire.

Car ce n'est pas en matière de traités, qu'il faut se piquer de diligence. Celui qui veut y aller trop vîte est sujet à faire bien des faux pas; il n'importe point en quel tems, mais à quelles conditions une négociation se termine. Il vaut bien mieux achever plus tard ses affaires, que de les ruiner par trop de précipitation. Nous retardons par notre impatience ce que nous avions voulu trop avancer.

La trop grande passion que nous témoignons de conclure donne toujours à ceux avec qui nous traitons, ou la crainte d'être surpris, ou le désir de se prévaloir de notre envie. Comme il est certain que dans les négociations chacune des parties est attentive à ménager ses propres intérêts et à profiter aux dépens des autres, nous n'y saurions faire paroître le moindre

moindre empressement qui ne nous porte un notable préjudice.

C'est assez que nous semblions affecter une chose pour nous la faire acheter au-delà de son prix. On ne regarde plus combien elle vaut, mais combien nous l'estimons, et après nous l'avoir long-temps fait souhaiter, on nous la cède à des conditions si rudes qu'elles nous ôtent le plaisir d'en jouir.

Ainsi, quelque juste que soit notre impatience, le plus sûr moyen de la contenter est de la tenir soigneusement cachée, et dans les choses que nous désirons avec le plus de raison, le seul secret de les obtenir, est de les poursuivre de telle manière que nous paroissions résolus à nous en passer dès-lors qu'on nous les voudra faire trop valoir.

J'ai cru, mon fils, vous devoir donner cet avertissement, parce que c'est un défaut attaché à la jeunesse, et principalement à ceux qui, comme vous, sont d'un tempérament plein de feu, de désirer trop âprement, et même de laisser trop ouvertement paroître leurs désirs.

C'est un vice du tempérament que la seule raison peut corriger, mais cette raison qui ne vient aux autres que par un long temps, ou

après des expériences fâcheuses, je serois bien aise, mon fils, que vous la trouviez dans les enseignemens que je vous aurai donnés.

Après le siége de Douay, mon sentiment étoit d'aller en personne assiéger Courtray pour ne laisser échapper aucune des occasions où il y avoit quelque travail à prendre, ou quelque honneur à s'acquérir. Mais monsieur *de Turenne* m'allégua tant de raisons contre ce dessein, que je résolus, suivant son avis, de donner du repos à mon armée. Persuadé que, quelque passion qu'on ait de se signaler, le plus sûr chemin de la gloire est de suivre toujours la raison.

II. L'application que j'ai eue durant cette campagne à m'acquitter d'un emploi qui m'étoit nouveau, et le grand nombre d'affaires différentes que j'ai trouvées à mon retour, m'ont ôté le loisir de rapporter ici les circonstances particulières que j'avois coutume de vous expliquer.

III. Qu'après avoir en si peu de temps exé-

cuté heureusement tant de choses, il n'y avoit pas de merveilleux qu'une seule réussît contre mon intention ; qu'au fond, on ne pouvoit envisager celle-ci que comme une résolution de sage capitaine qui n'avoit pas voulu perdre des hommes et du temps qu'il pouvoit mieux employer ailleurs ; et si, me trouvant à la tête d'une puissante armée, avec liberté de choisir entre les meilleures villes du pays, je passois l'été dans un siége dont l'événement étoit si peu certain. D'où vous pouvez conclure, mon fils, qu'il ne se faut pas toujours mettre en peine de ce que le public dira.

Et, à vous dire vrai, il est bien plus difficile aux ames nobles de résister à ces sortes d'assauts qui semblent attaquer leur gloire, et de surmonter en cela les propres mouvemens de leur générosité, que de s'engager dans les occasions les plus périlleuses, desquelles il leur reste toujours une forte espèrance de sortir avec accroissement de leur réputation.

IV. Vous avez toujours vu comme depuis la mort de *Philippe IV*, roi d'Espagne, mon principal dessein avoit toujours été de me mettre en possession des états qui, suivant leurs propres coutumes appartenoient légitimement à la reine, et que le seul obstacle qui, jusqu'ici,

m'avoit empêché d'y travailler, étoit la guerre qui m'étoit survenue contre le roi d'Angleterre. Pour faire cesser cet empêchement, j'avois fait commencer la négociation de Breda. Mais, voyant combien elle tiroit en longueur, par les contestations nouvelles qui la traversoient de jour en jour, et combien pourtant m'étoit précieux le temps qu'elle me faisoit perdre; je crus que ce me seroit un grand avantage, si en attendant la fin du traité général, je pouvois du moins convenir avec l'Angleterre de certaines conditions par lesquelles je pusse être pleinement assuré qu'ils ne traverseroient point mon entreprise. Mais comme ce projet extraordinaire n'étoit pas facile à exécuter, sans donner ensemble beaucoup d'ombrage aux états de Hollande et beaucoup d'avantage aux Anglois, je fus obligé d'y travailler avec une circonspection particulière.

Pour ce qui concernoit les Anglois, ayant remarqué le désir extrême qu'ils avoient d'être rétablis dans les îles occidentales dont mes sujets les avoient chassés, je me servis de cette occasion pour les engager au traité que je voulois faire avec eux, et l'affaire me réussit en sorte que, leur donnant seulement assurance de leur accorder par le traité général la restitu-

tion qu'ils demandèrent, ils me promirent dès-lors que, quoiqu'il pût arriver, ils ne prendroient d'un an aucun parti contre moi.

V. Et même, afin que chacun d'eux pût retourner plutôt à son emploi, je résolus que peu de jours après leurs placets présentés, ils leur seroient rendus avec ma réponse, laquelle je faisois toujours le plus favorable que je pouvois, estimant qu'il n'y avoit rien de plus satisfaisant que de pouvoir faire du bien avec justice.

Ce fut dans ce même esprit que prenant sujet des diverses augmentations que j'avois faites dans les compagnies de mes gardes-du-corps, j'y créai de nouvelles charges de lieutenans, d'enseignes, d'exempts en faveur de plusieurs gentilshommes de mérite, lesquels je crus ne pouvoir mieux gratifier qu'en les approchant plus près de moi.

Tous ceux que je pris pour lieutenans avoient été long-temps capitaines de chevaux-légers, avoient même commandé divers corps dans lesquels ils s'étoient fait remarquer par des actions fort singulières : comme *Chaseron*, à la défense d'Ypres et au siége d'Arras

(*a*) où il avoit perdu un œil; *Brissac* à Dunkerque et dans la révolte de la garnison de Menin, et ensuite près de Paris où il passa la Seine à la nage à la vue d'une armée ennemie.

Ceux que je choisis pour enseignes étoient *Neuchelle*, *du Pas*, d'*Amblis* et *Bresai*, dont quelques-uns n'étoient guère moins dignes de recommandation que les lieutenans, et ne furent par moi mis en cette place, que parce que je n'en avois point alors de plus importantes à leur donner. *Saint-Germain* fut le seul que je pris sans avoir encore servi, et la raison qui m'y porta fut qu'il étoit homme de qualité, et qu'il m'avoit fait paroître une extrême passion de servir auprès de ma personne.

Pour la place de major, je l'avois donnée, dès l'année précédente, au chevalier *de Fourbin*, homme dont la sagesse et la valeur étoient également singulières, comme il l'avoit fait voir principalement et dans les deux voyages de Naples et dans le siége d'Alexandrie.

Quant aux places d'exempts, elles furent par moi distribuées, partie à d'anciens et braves

(*a*) Cette lacune existe à l'original.

officiers, et partie à de jeunes gentilshommes que je prétendois par cette grâce exciter plus fortement à la vertu.

Je gratifiai aussi presqu'en même temps *Artagnan* de la charge de capitaine-lieutenant d'une de mes deux compagnies de mousquetaires qu'il avoit méritée par beaucoup de services importans, et je lui donnai pour sous-lieutenant *Jouel*, homme d'une valeur extraordinaire, et qui, l'ayant autrefois employée contre mon service, m'en avoit depuis fait paroître un très-sensible repentir.

Environ le mois de mars, s'étant présenté pour *Lafeuillade* un mariage par lequel on lui cédoit une terre érigée en duché, je lui voulus bien donner des lettres pour faire passer cette dignité dans sa personne, et lui fis même présent de quelque somme de deniers dont il avoit besoin pour accomplir son traité, étant bien aise de trouver une pareille occasion de récompenser ce qu'il avoit fait en Hongrie pour la gloire du nom françois.

Mais ce n'étoit pas seulement les gens de guerre que je tâchai de gratifier. Ayant appris que par la diminution qui étoit arrivée dans le commerce depuis la guerre commencée par mer, il étoit arrivé quelques banqueroutes

dans Paris, je fis tout ce qui étoit en ma puissance pour en détourner le mal; ne me contentant pas d'employer à cela mon application et mon autorité, je voulus encore aider de mes finances ceux qui me parurent dans la bonne foi. Je permis à mon procureur-général du parlement, de résigner à son fils cette charge qui n'avoit pas coutume de passer de père en fils.

J'étendis mes soins bienfaisans jusques dans les communautés religieuses, et se trouvant plusieurs couvens de Carmélites dans Paris qui avoient entre elles des contestations fort opiniâtres, je voulus travailler à les mettre d'accord; d'autant plus que j'avois appris qu'outre les procédures ordinaires qu'elles avoient faites réciproquement tantôt à Rome et tantôt ailleurs, il y avoit eu quelques invectives publiques qui ne convenoient pas à la sainteté de leur profession.

C'est pourquoi, ayant nommé des commissaires pour prendre connoissance de leurs différends, je m'en fis faire le rapport et réglai les choses de telle manière que toutes les parties y trouvèrent leur satisfaction. Mais il faut avouer en cet endroit, comme j'ai déjà fait ailleurs, que si de ma part je travaillois avec

ardeur, soit pour le bien général de mon royaume, soit pour l'avantage des particuliers, la plupart de mes sujets témoignoient aussi une passion toute extraordinaire dans l'exécution des choses que je désirois. Et depuis le premier bruit de la guerre de Flandres, je vis en un instant grossir ma cour d'une infinité de gentilshommes qui me demandoient de l'emploi. Les capitaines de tous les corps d'infanterie eurent tant de passion de les mettre en bon état, qu'ils me demandèrent la liberté de faire des recrues à leurs propres frais; plusieurs autres se présentèrent pour lever des compagnies entières sans me rien demander, et elles se trouvèrent monter pour quelques régimens à trois et quatre cents hommes, sans que je leur fournisse rien qu'une route pour se rendre à leurs garnisons. Tous, d'une commune ardeur, ne désiroient que l'occasion de servir, et se confioient de telle sorte en ma conduite, qu'ils ne doutèrent pas seulement de l'heureux succès de mes armes.

Une des choses que j'avois estimée le plus difficile pour mon armement de mer, avoit été de lever tous les matelots nécessaires pour équiper la quantité de vaisseaux dont je voulois grossir ma flotte. Car la négligence qu'on avoit eue jus-

qu'ici pour la marine, avoit fait que fort peu de gens s'étoient adonnés à ce métier, ou que ceux même qui s'y étoient appliqués, étoient passés dans les provinces étrangères. Et néanmoins, au moindre témoignage que je donnai de ma volonté, il s'en trouva une si grande abondance, qu'au lieu de soixante vaisseaux que j'équipois, j'en aurois pu armer plus de cent. Des provinces presqu'entières s'étoient aussitôt offertes à me servir, avec protestations que si je voulois (pour se rendre en plus grand nombre sur ma flotte) ils ne laisseroient dans leurs maisons que les femmes et les enfans.

Il est agréable, sans doute, de recevoir des marques de l'affection et de l'estime de ses sujets; mais en considérant le plaisir sensible qu'un prince vertueux peut avoir dans la possession d'un bien si doux, il se faut de bonne heure exciter à faire effort pour l'acquérir, parce que, comme il n'est rien de plus précieux, il n'est rien qui demande une plus grande application.

Il faut diriger à cette seule fin toutes nos actions et toutes nos pensées. Quoique vous vous proposiez de faire ou de commander, vous ne devez pas considérer seulement si la chose vous est agréable, ou si elle doit être utile, mais vous

devez examiner quel effet elle pourra produire dans le monde pour ou contre votre réputation, et vous souvenir qu'en quelqu'établissement que vous puissiez être, vous ne trouverez jamais rien qui contribue efficacement ni au progrès de vos affaires, ni à votre propre satisfaction, que la bienveillance publique et l'estime générale des honnêtes gens.

Elles seules faciliteront le succès de tous vos desseins, et détourneront tous les inconvéniens qui vous pourroient nuire. Il n'est point de base sur laquelle votre autorité puisse être, ni plus sûrement, ni plus agréablement appuyée. Quelque puissant que fût un prince, il seroit sans doute fort embarrassé s'il étoit obligé d'user à toute heure de tout son pouvoir pour maintenir ses peuples dans l'obéissance, et ses voisins dans la considération qu'ils doivent avoir pour lui.

ANNÉE 1668.

FRAGMENS.

LES médiateurs voyant finir au commencement de cette année les trois mois que je leur avois accordés pour faire déterminer la reine d'Espagne à l'une des deux propositions de paix auxquelles je m'étois fixé, me demandèrent encore les trois mois suivans, et malgré toute ma répugnance, je ne pus m'empêcher de les donner, principalement aux instances du pape.

L'on me pressoit fort aussi d'accorder une suspension d'armes pour le même temps; mais dans la résistance que j'y faisois, je fus heureusement secondé par la fausse bravoure de *Castel Rodrigue* qui recevant avec froideur cette proposition, me donna prétexte à faire observer de tous côtés ce qui se pouvoit exécuter avec diligence. Je faisois mon compte que ce que je prendrois serviroit toujours ou

à me rendre ma condition meilleure si la guerre duroit, ou à faire éclater davantage ma bonne foi si je le rendois par la paix.

L'on me proposa quelques entreprises sur Ypres, sur Namur et sur quelques autres places; mais je ne trouvai rien de si faisable et de si avantageux que ce que j'avois moi-même pensé touchant le comté de Bourgogne, principalement depuis que le prince de *Condé* l'ayant observé de plus près, m'eut rendu compte de l'état où il étoit.

Car je considérois que c'étoit une province grande, fertile et importante; qui par sa situation, par sa langue et par des droits aussi justes qu'anciens, devoit faire partie de ce royaume, et par qui, m'ouvrant un nouveau passage en Allemagne, je le fermois en même temps à mes ennemis.

Je voyois de plus, que moi-même l'attaquant en cette saison, elle pourroit être mal aisément secourue; que le gouvernement général des Pays-Bas avoit peu de forces et en étoit fort éloigné; que le marquis *de Jene* qui en avoit le gouvernement particulier, étoit homme de médiocre crédit; que toutes les forces du pays consistoient en certaines milices dont il ne falloit pas craindre grand effet, et que toute

l'autorité se trouvoit alors entre les mains du seul parlement, qui comme une assemblée de simples bourgeois, seroit facile à tromper et à intimider.

La plus grande difficulté de l'entreprise étoit d'en conserver le secret parmi tous les préparatifs qu'il falloit faire; car M. le prince ne demandoit pas moins de quatorze mille hommes pour l'exécuter avec de l'artillerie et toutes les autres choses nécessaires pour les campemens et pour l'attaque des places.

Mais après y avoir pensé, je trouvai moyen de faire assembler dix-huit mille hommes sans qu'eux-mêmes se pussent apercevoir de mon dessein. Car les uns étoient commandés pour aller en Catalogne avec mon frère, les autres pour se rendre à la Marche, où s'étoit fait une mutinerie de peu d'importance, les autres pour m'attendre à Metz, où je feignis d'aller moi-même; et leurs routes étoient tellement assujetties, qu'à considérer le lieu dont ils partoient et celui où ils avoient ordre d'aller, la Bourgogne se trouvoit naturellement dans leur passage; je sentois même qu'ils étoient arrêtés par M. le prince sous prétexte d'un défaut de formalité; car comme il étoit gouverneur de la province, il leur refusoit son attache pour pas-

ser outre, feignant qu'il n'avoit point eu avis de leur route.

Il n'y eut que les troupes de ma maison avec lesquelles il fallut en user autrement ; car je leur donnai d'abord une première route jusqu'à Troyes ; je leur fis partir un second ordre pour se joindre aux autres ; mais cela ne se fit que dans le temps où il n'y avoit plus rien à ménager.

Cependant le canon et les munitions, tant de bouche que d'artillerie, se portoient ou se préparoient dans la même province sous des noms supposés, et des raisons apparentes, tandis que j'amusois ceux qui pouvoient y avoir le plus d'intérêt, par des propositions fort éloignées de mon dessein.

Il se rencontra par bonheur que les Francs-Comtois allarmés de la campagne passée avoient depuis fait demander qu'on renouvellât la neutralité qu'ils avoient souvent obtenue, et je crus que cette négociation seroit bonne à occuper leurs esprits pendant que je fesois mes préparatifs.

Mais pour en tirer à-la-fois tout le fruit qui s'en pouvoit raisonnablement espérer, je la fis passer des mains de *Mouillé*, mon résident en Suisse (par qui elle avoit été commencée) dans

celles du prince de *Condé*, qui par ce moyen pouvoit sans soupçon envoyer et renvoyer dans le pays autant de fois qu'il en seroit besoin pour prendre toutes nos mesures.

Ce qui fut si bien ménagé par lui que les Francs-Comtois venant le trouver, il apprit à régler tout ce qui étoit nécessaire, les entretenant toujours, en tel état qu'il sembloit ne tenir plus qu'à eux que la neutralité ne se conclût ; d'où il arriva que non-seulement ils ne prirent aucune sorte d'allarmes, mais qu'entendant même la vérité par ces bruits incertains qu'on ne peut empêcher de courir devant les choses les plus secrètes, ils les prirent pour un artifice étudié à dessein de leur faire augmenter leurs offres.

Leur assurance fut si grande que les Suisses qui avoient déjà conçu quelques soupçons des démarches qui se faisoient, se rassurèrent par la tranquillité de ceux qui avoient le premier intérêt dans l'affaire.

Castel-Rodrigue même, auxquels ils donnoient part de ce qu'ils négocioient, en fut long-temps abusé comme eux, et avec lui tous mes autres voisins, quoique par les ministres qu'ils avoient à ma cour, ils observassent de plus près ma conduite ; car encore qu'il ne fût pas

pas possible d'empêcher que quelqu'un ne s'imaginât ce qui étoit, je faisois voir, d'ailleurs, tant d'apparences du contraire, que ceux mêmes qui l'avoient cru les premiers cessoient quelquefois de le penser, et ceux auxquels on l'avoit dit n'y pouvoient ajouter aucune foi.

Mais enfin, étant près de partir, je voulus donner moi-même avis à tous les états de l'Europe d'une chose que je ne pouvois plus leur cacher, et de peur que les plus mal-intentionnés ne tirassent avantage de cette entreprise pour amener les autres dans leurs sentimens, je déclarai que quelque en pût être le succès, il ne m'empêcheroit point de garder les paroles que j'avois données.

Je partis accompagné de tout ce qui étoit de noblesse à ma cour, excepté mon frère à qui j'en refusai la permission, parce qu'alors j'avois le dessein qu'il se préparât pour aller commander en Catalogne; et enfin les Francs-Comtois furent tirés de leur assoupissement, soit par le bruit de mon voyage, soit par les avis de *Castel-Rodrigue*, ou même par la déclaration du prince *de Condé*, qui prenant occasion de quelques difficultés qu'ils faisoient, rompit brusquement avec eux.

Aussitôt ils demandèrent des secours en

Flandres, envoyant offrir de grandes sommes aux Suisses pour en tirer des troupes, et convoquant leurs propres voisins pour le 8 de février; mais tout cela se faisoit trop tard; car j'avois donné mes ordres au prince de *Condé* pour entrer dès le quatrième du même mois dans le pays, et pour se saisir de certains postes qui empêchoient à-la-fois et la jonction des milices et la communication des principales villes.

J'avois même résolu que l'on attaqueroit en même-temps Besançon et Salins, afin que l'une et l'autre fût prise avant qu'il leur pût venir aucun secours, et ne me souciai pas que l'on attendît pour cela mon arrivée, préférant le solide avantage que cette diligence me donnoit, à la vaine satisfaction qu'un autre eût peut-être trouvé à faire dire qu'il se fût lui-même rencontré à ces deux attaques. Ce n'est pas que ce ne fût en effet deux places de réputation; car Besançon se prétendant ville impériale, ne reconnoissoit le roi d'Espagne que pour protecteur, et passoit pour la plus peuplée du pays; comme aussi Salins étoit sans difficulté la plus riche pour les fontaines qui lui fournissent le sel. Mais après tout, en l'état qu'étoient alors l'une et l'autre de ces places,

il étoit mal-aisé qu'elle se défendît long-temps.

Le prince de Condé marcha lui-même vers Besançon, n'ayant plus que deux mille hommes, et la somma néanmoins si fièrement de se rendre, que les habitans persuadés qu'il étoit suivi de toute mon armée, capitulèrent dès le même jour, tandis qu'il envoyoit le duc de Luxembourg à Salins, où la consternation se trouvant pareille, on lui rendit sans combat la ville et les deux forts.

Ces deux nouvelles m'arrivèrent dans le même jour à Auxerre, d'où je partis lendemain pour attaquer Dole, quoiqu'à dire le vrai la chose ne fût pas sans difficulté; car le plan de la place m'apprenoit qu'elle étoit garnie de sept grands bastions, la plupart bâtis sur le roc. L'histoire me faisoit voir qu'elle avoit deux fois résisté à de puissantes armées, et la saison où nous étions m'avertissoit qu'il n'étoit pas possible de camper long-temps.

Mais, d'autre part, je voyois aussi le peu de monde qui étoit dans la place, la consternation générale dont tout le pays étoit saisi, l'ardeur que mes gens témoignoient pour cette entreprise, et le bonheur qui m'avoit suivi dans toutes les autres. Ainsi, j'envoyai mes ordres à M. le prince pour la venir investir du côté

de Besançon ; j'y fis marcher (*a*)
et je marchai moi-même du lieu où j'étois.

J'employai presque un jour et demi à reconnoître la place en personne, persuadé que ce temps n'étoit pas perdu, parce que du bon ou du mauvais choix des attaque, dépendoit presque toujours le succès du siége.

Enfin, je résolus que l'on en feroit trois, et que pour ménager le temps on marcheroit droit à la contrescarpe. Les deux attaques des gardes et de Picardie firent ce qui leur étoit commandé ; mais celle de Lionnois passant au-delà de mes ordres, après avoir gagné le chemin couvert, entreprit de monter à la demi-lune, la força et s'y logea.

Ce fut une terreur inconcevable aux habitans de nous voir ainsi, dès le premier jour, postés au pied de leurs murailles, et cela fit que le comte *de Grammont* s'étant offert à leur aller proposer de se rendre, je crus qu'il pourroit réussir dans son dessein.

Il eut quelque peine à parvenir jusqu'à la ville, mais il en eut peu à persuader les bourgeois, de la part desquels il m'amena des ôtages, ensuite de quoi l'on capitula.

(*a*) Cette lacune existe à l'original.

Cependant pour ne rien laisser dans la province qui pût redonner entrée aux Espagnols, je voulus m'assurer de plusieurs villes et châteaux qui tenoient encore pour eux. J'envoyai pour cela mes ordres à *Noisi*, gouverneur de Salins, lequel sut si bien se prévaloir de l'autorité de mon nom et de la frayeur des ennemis, qu'avec six vingts hommes ou peu plus il réduisit en deux jours six places dont quelques-unes avoient souffert des siéges réguliers; surtout les châteaux de Sainte-Anne et de Joux passoient pour imprenables dans le pays, et le marquis *de Jene*, retiré dans ce dernier, sembloit le fortifier encore par sa présence; mais, soit par le mécontentement qu'il avoit d'Espagne, soit pour le peu d'espoir d'en être secouru, ou même pour la crainte d'y être quelque jour châtié d'avoir si mal gardé cette province; il se laissa persuader de se rendre à moi et de me venir trouver devant Gray où j'avois marché dès-lors que j'eus pris Dole.

Je reçus avec joie ce présent de ma bonne fortune, et pour m'en servir sur l'heure même aussi utilement qu'il se pouvoit, je désirai que le marquis *de Jene* s'employât lui-même à moyenner la reddition de Gray.

Les députés du parlement de Dole, que

j'avois déjà fait agir pour cela y avoient été fort mal reçus, et la ville paroissant résolue à se défendre, j'avois aussi de ma part pris mes quartiers, reconnu la place en personne, et disposé toutes choses à faire les attaques le lendemain; mais pour n'épargner aucune chose qui pût ménager la vie de mes gens, je m'avisai de faire encore entrer le marquis *de Jene* dans la place, et crus que ses habitans seroient peut-être bien aises d'être autorisés par les ordres du gouverneur de la province à faire une chose qui étoit de leurs intérêts; et en effet dès le jour même l'on me fit prier de surseoir les attaques, et la capitulation s'étant faite dès le lendemain, j'entrai dans Gray, le 19 février, achevant ainsi dans quinze jours d'hiver une conquête qui, étant entreprise avec moins de précaution, pouvoit m'arrêter plus d'une campagne.

Sans m'amuser à visiter les villes qui s'étoient rendues en mon absence, je revins le plus vîte que je pus à Saint-Germain où j'avois des affaires importantes à régler, mais je laissai la liberté à ceux qui étoient avec moi de me suivre ou de revenir à leur commodité.

Dans le temps de cette expédition comme la saison étoit très-fâcheuse, j'avois tâché d'en adoucir la rigueur aux gens de qualité par la

bonne chère que je leur faisois, parce qu'étant à la campagne, on ne peut pas ménager tant de temps pour les affaires du cabinet. Je m'entretenois plus librement avec tout le monde, tant en conversation générale qu'en particulier; mais je cherchois néanmoins, autant qu'il se pouvoit, à tirer profit de ces entretiens, ou pour avancer l'ouvrage auquel j'étois appliqué, ou pour connoître plus à fond les gens même à qui je parlois, ou pour tirer quelques éclaircissemens sur diverses autres choses.

Les uns disent qu'un roi qui doit savoir tout, doit se communiquer à tout le monde; d'autres prétendent qu'en partageant l'exécution de ses affaires entre un petit nombre de conseillers, il en reçoit plus de soulagement dans son travail et moins d'incertitude dans ses conseils. Et il s'en est même trouvé qui ont osé soutenir qu'un monarque, soit pour la tranquillité de son esprit, soit pour la solidité de ses résolutions ne se devoit ouvrir qu'à un seul ministre.

Mais pour moi, mon fils, je vois qu'on peut accorder tous ces avis en distinguant le temps et les personnes auxquelles ils seroient donnés. Car, pour commencer par celui qui paroît le plus dangereux, je croirois que s'agissant d'un prince qui, par la foiblesse de son âge, ne

seroit point capable de gouverner ; on pourroit avec plus de raison lui conseiller de se confier entièrement à un seul ministre, que d'en tenir plusieurs à-la-fois, parce qu'en ayant plusieurs et ne pouvant ni limiter leurs fonctions, ni régler leurs contestations, il les verroit bien plus appliqués à s'élever l'un au-dessus de l'autre qu'à maintenir la grandeur de son état, au lieu que remettant tout en la main d'un seul, il n'auroit de difficulté qu'à le choisir tel qu'il fût en effet capable d'un si grand emploi, et par sa naissance hors d'état d'aspirer à rien davantage.

Il en seroit autrement d'un roi qui, pourvu naturellement de lumières et de vigueur, manqueroit seulement d'expérience ; car, en ce cas, il feroit sans doute et plus honnêtement et plus sûrement de partager sa créance entre un certain nombre de gens habiles, mais il faudroit que ce nombre fût petit, car n'étant pas encore accoutumé aux malicieux artifices des hommes il ne pourroit (entre un grand nombre de rapports différens) distinguer toujours le vrai du vraisemblable ; d'où il naîtroit continuellement de la perplexité dans ses pensées, de l'inconstance dans ses résolutions, et de l'inquiétude dans l'esprit de ceux même qui le

serviroient avec plus de fidélité, lesquels craindroient toujours que la malignité de la cour ne ruinât le mérite de leurs services.

Mais enfin quand il se pourra trouver un prince qui par la beauté naturelle de son esprit, par la solide fermeté de son ame, et par l'habitude prise aux grandes affaires, saura se défendre de la surprise aussi bien que les plus habiles conseillers ; qui entendra aussi bien et mieux qu'eux les plus délicats intérêts, et qui prenant leur avis parce qu'il lui plaît, pourroit néanmoins, quand il sera besoin, se déterminer sagement par lui-même ; qui auroit assez de retenue pour ne résoudre rien sur-le-champ de ce qui mériteroit réflexion, et qui seroit assez maître de son visage et de ses paroles pour apprendre les sentimens de tous sans découvrir les siens qu'à ceux qu'il voudroit, ou peut-être même à personne entièrement, je lui donnerois volontiers un conseil différent des autres ; car je désirerois qu'il n'évitât pas (hors du temps de son travail accoutumé) les occasions qui se pourroient naturellement offrir d'entendre parler diverses personnes sur toutes sortes de sujets, sous prétexte de jeu, de promenade, de chasse, de

conversation ou même d'audience particulière.

L'un des plus grands hommes de l'antiquité, Cicéron, prévenu de cette pensée, disoit que celui qui gouverne un état doit se résoudre même fort souvent à écouter des sottises, et sa raison, à mon avis, étoit que ce même homme qui nous dit une chose inutile aujourd'hui, peut en dire demain une très-importante, et que ceux même qui ne disent rien de sérieux, ne laissent pas de faire que les autres qui traitent les plus importantes affaires auront plus de retenue à mentir, sachant par combien de voies différentes nous pouvons apprendre la vérité.

Mais un autre profit que le prince tirera sans doute de ces différens entretiens, c'est qu'insensiblement il y connoîtra par lui-même les plus honnêtes gens de son Etat, avantage d'autant plus grand que la principale fonction de monarque est de mettre chacun des particuliers dans le poste où il peut être utile au public. On sait bien que nous ne pouvons pas faire tout, mais nous devons donner ordre que tout soit bien fait, et ce choix dépend principalement du choix de ceux que nous employons. Dans un grand état, il y a toujours des gens

propres à toutes choses, et la seule question est de les connoître et de les mettre en leur place. Cette maxime qui dit que pour être sage, il suffit de se bien connoître soi-même, est bonne pour les particuliers; mais le souverain, pour être habile et bien servi, est obligé de connoître tous ceux qui peuvent être à la portée de sa vue.

Car enfin ceux de qui nous prenons conseil en toute autre chose, nous peuvent raisonnablement être suspects en celle-ci, parce que plus les places qu'il faut remplir sont importantes, plus l'envie qu'ils ont d'y porter des hommes dépendans d'eux, peut, ou les abuser eux-mêmes, ou les tenter de nous abuser.

Je sais bien, mon fils, que ces observations sont un peu scrupuleuses, et qu'il y a peu de souverains qui se donnent la peine d'y prendre garde; mais aussi s'en trouve-t-il bien peu qui s'acquittent pleinement de leur devoir.

Si vous ne voulez vivre qu'en prince du commun, content de vous conduire ou de vous laisser conduire comme les autres, vous n'avez pas besoin de ces leçons; mais si vous avez un jour, comme je l'espère, la noble ambition de vous signaler, si vous voulez éviter la honte, non-seulement d'être gouverné, mais

même d'en être soupçonné, vous ne sauriez observer avec trop d'exactitude les préceptes que je vous donne ici et que vous trouverez continuellement dans la suite de cet ouvrage.

Durant ce voyage, j'avois appris que les Hollandois, après de longues poursuites, avoient enfin fait résoudre les Anglois à s'unir avec eux, par un traité fait à Bruxelles, le janvier, dont le principal article étoit, qu'eux et les autres états qui entreroient dans cette ligue travailleroient jusqu'au mois de mai, par toutes sortes d'offices et de persuasions, à faire conclure la paix entre la France et l'Espagne, et que ce terme étant passé, ils y emploieroient des remèdes plus efficaces, et je compris bien que cette convention, quoiqu'elle semblât regarder également les deux couronnes, étoit néanmoins faite contre moi seul, tant parce qu'elle s'étoit résolue chez mes ennemis, que parce qu'en l'état où étoient les affaires, la paix ne devoit apparemment dépendre que de moi. Les Suédois n'avoient pas encore signé le traité, mais on les y croyoit résolus, et moyennant sept cent mille livres de pension, que leur payoit la république de Hollande, ils s'engageoient à lui fournir dix mille hommes de pied.

De la part des princes d'Allemagne, je n'a-

vois pas nouvelle qu'aucun fût encore entré dans ce complot; mais ceux qui avoient traité avec moi pour défendre le passage du Rhin, sommés de se joindre à M. le Prince, ne m'avoient pas encore fait de réponse positive. Le duc de *Luneboûrg* donnoit ses troupes aux états de Hollande; l'évêque de Munster, sollicité par moi de faire quelqu'entreprise sur les Etats-Généraux, m'avoit témoigné qu'il manquoit de forces; et en effet, je savois qu'alors même il craignoit le ressentiment de l'électeur de Cologne, lequel ayant prétendu être nommé coadjuteur à cet évêché, s'en trouvoit exclus par l'évêque de

Le roi de Danemarck me faisoit parler fort honnêtement, mais il avoit une étroite liaison avec les Hollandois, et il armoit alors un bon nombre de vaisseaux.

La Pologne, toujours agitée de ses troubles intestins, ne me pouvoit assurément par elle-même donner sujet de rien appréhender, mais j'apprenois aussi que je n'en devois pas attendre le sujet de diversion que j'avois prétendu faire naître de ce côté-là, parce que ce roi témoignoit encore de l'incertitude sur le sujet de son abdication, et la république n'étoit pas résolue d'y consentir. L'Empereur paroissoit

assez tranquille; mais il avoit toujours sur pied d'anciennes troupes; et de la part de l'Espagne, on le pressoit de se déclarer avec toute l'impatience possible.

Les électeurs avoient député vers moi, comme simples médiateurs; mais tous n'étoient pas en effet dans les mêmes sentimens, et l'électeur de Brandebourg avoit un corps considérable de troupes qu'il pouvoit donner à mes ennemis.

Du côté de l'Italie, je n'entendois que des exhortations à la paix, soit de la part du pape, comme père commun de tous les princes catholiques, soit de la part des Vénitiens qui se promettoient quelque secours pour Candie; et le duc de Savoie, que j'avois excité, par diverses propositions, à tenter de son chef quelque chose, n'avoit pu se résoudre à rien. Pour les Suisses qu'ils avoient appris, avec tout le chagrin possible, mon entreprise sur la Franche-Comté, laquelle se vantoit d'être sous leur protection. Jusque-là ils avoient confisqué les biens des officiers de leur pays dont je m'étois servi dans cette conquête.

D'Espagne, l'on disoit depuis long-temps que don *Juan* devoit passer, avec six ou sept mille hommes, pour prendre le gouvernement des Pays-Bas; mais j'avois nouvelle qu'il n'é-

toit pas encore parti, et le duc de *Beaufort*, par qui je le faisois observer, étoit en état de lui disputer le passage.

Touchant les propositions de paix, le roi catholique avoit envoyé pouvoir à *Castel Rodrigue*, pour choisir l'un des deux partis que j'avois proposés ; mais après les divers artifices que l'on avoit déjà pratiqués pour m'amuser, j'étois en droit de douter de tout, et je me préparois en effet pour aller au plutôt en Flandres ; car enfin c'étoit-là que je prétendois porter mon principal effort ; j'avois même changé la résolution d'envoyer mon frère en Catalogne, me contentant d'y laisser seulement (*a*)

avec un corps d'environ

hommes, et afin de mener trois grosses armées vers les Pays-Bas, l'une devoit aller sur les bords du Rhin commandée par le prince de *Condé*, l'autre vers la mer conduite par mon frère, et la troisième, où j'allois en personne, dans le milieu du pays, pour me trouver plus aisément par-tout où ma présence pouvoit être utile. Mais, sitôt que la fin de mars approcha, les Hollandois vinrent, appuyés d'une députation célèbre du collége électoral, du suffrage

(*a*) Cette lacune existe à l'original.

du pape et du roi d'Angleterre, pour me demander une nouvelle suspension jusqu'à la fin du mois de mai.

Ils disoient pour raison, que le roi d'Espagne avoit fait dès-lors de sa part tout ce que l'on devoit attendre de lui. Que les choses que j'avois prescrites étoient accordées, et que ne restant plus qu'à les revêtir des formes ordinaires, je ne devois pas refuser le temps qui seroit absolument nécessaire pour cela. J'avois sans doute de ma part de quoi répondre à ces remontrances; mais dans le fond, il s'agissoit de voir lequel m'étoit le plus avantageux et le plus honnête, ou de consentir à la paix aux conditions que j'avois moi-même réglées, ou de continuer la guerre contre les Espagnols et contre ceux qui prendroient leur parti.

La délibération étoit difficile assurément d'elle-même par le nombre et par le poids des raisons qui se rencontroient des deux côtés, mais l'embarras particulier que j'y trouvois encore, étoit que je me voyois obligé de prendre ma résolution purement de moi, n'ayant personne que je pusse consulter avec une pleine confiance.

Car d'une part, je ne doutois point que ceux qui avoient emploi dans la guerre ne s'attachassent

s'attachassent insensiblement aux raisons qui me portoient à la continuer ; et d'ailleurs il étoit aisé de connoître que les gens dont je me servois en mes autres conseils (ne pouvant ni me suivre à l'armée sans incommodité, ni s'éloigner de moi sans jalousie pour ceux qui me suivroient) se trouveroient naturellement d'accord entr'eux à faire valoir dans leurs avis tout ce qui pouvoit tendre à la paix.

Je ne laissai pas néanmoins d'entendre les uns et les autres pour pouvoir du moins comparer leurs raisons et en juger décisivement moi seul.

D'un côté l'on me représenta le nombre et la vigueur des troupes dont j'avois résolu de me servir, la foiblesse où étoient les Espagnols et l'indifférence où toute l'Allemagne sembloit demeurer. L'on me représenta que toutes mes mesures étoient déjà prises pour la campagne prochaine, mes recrues levées ou ordonnées, mes magasins remplis, et une bonne partie de la dépense faite ; que les Hollandois qui faisoient tant de bruit avoient plus de mauvaise volonté que de puissance ; que les Anglois qui s'unissoient à eux n'avoient ni troupes ni finances prêtes pour faire un

effort important ; que les Suédois n'étant pas encore absolument déclarés, balanceroient auparavant plus d'une fois avant de quitter l'ancienne alliance de la France pour se joindre aux états naguère leurs ennemis, outre que leur pays étant fort éloigné de nous, leurs forces ne pourroient arriver que fort tard ; mais qu'enfin toutes ces puissances jointes ensemble n'iroient pas encore à la moitié de mes forces, sans compter, disoit-on, ma présence, ma vigueur et mon application que l'on ne manquoit pas de faire valoir beaucoup ; en sorte, qu'avant la fin de la campagne, on me promettoit infailliblement la conquête des Pays-Bas.

Mais, quoique ces raisons fussent en effet spécieuses, et capables de toucher un cœur ambitieux, j'en voyois à regret de l'autre côté de plus pressantes et de plus solides ; car ceux qui étoient d'avis de la paix ne contestoient pas que je ne fusse plus fort que les Espagnols, mais ils disoient qu'il falloit bien moins de force pour se défendre que pour attaquer ; que plus je ferois de progrès, plus mes armées seroient affoiblies par les grosses garnisons qu'il faudroit laisser chez des peuples nouvellement domptés ; qu'au contraire mes ennemis s'augmenteroient

tous les jours en nombre par la jalousie qu'on avoit de moi.

Que quand bien d'abord je ferois quelque conquête importante, il faudroit se résoudre enfin, ou à rendre par la paix une bonne partie de ce que j'aurois pris, ou bien à soutenir moi seul une guerre éternelle contre mes voisins.

Qu'ayant publiquement déclaré, dès le premier jour de cette querelle, que je ne demandois que la valeur de ce qui m'étoit justement échu, il n'étoit pas possible que je refusasse de me contenter de ce à quoi je l'avois moi-même estimée, sans attirer contre moi tous les Etats qui avoient été dépositaires de mes paroles.

Que l'Empereur, qui paroissoit encore indifférent, ne laisseroit pas perdre un si beau prétexte d'empêcher l'affoiblissement de sa maison, et d'engager, s'il pouvoit, dans son parti, tous les Etats et princes d'Allemagne.

Que les Suisses, même déjà fort irrités par la conquête de la Bourgogne, me voyant tenter de nouveaux projets, pourroient, ou faire quelque chose de leur chef, ou favoriser les desseins de mes ennemis.

Que le Pape et toute la chrétienté me reprocheroient d'avoir, pour mon intérêt particu-

lier, suspendu les forces de tous les princes chrétiens, pendant que Candie tomberoit, sans secours, entre les mains des infidèles, et qu'enfin mes peuples frustrés par les dépenses d'une si grande guerre, des soulagemens qu'ils attendoient de moi, me pourroient soupçonner d'avoir préféré les intérêts de ma gloire particulière, à ceux de leur avantage et de leur repos.

Mais outre ces raisons qui pouvoient être alléguées par tout le monde, il y en avoit d'autres qui dépendoient purement des vues secrettes que j'avois alors ; car à dire vrai, je ne regardois pas seulement à profiter de la conjoncture présente, mais encore à me mettre en état de me bien servir de celles qui raisonnablement pouvoient arriver.

Dans les grands accroissemens que ma fortune pouvoit recevoir, rien ne me paroissoit plus nécessaire que de m'établir chez mes plus petits voisins dans une estime de modération et de probité qui pût adoucir en eux ces mouvemens de frayeur que chacun conçoit naturellement à l'aspect d'une trop grande puissance.

Et je considérois que je ne pouvois faire paroître ces vertus avec plus d'éclat, qu'en me

faisant voir ici les armes à la main, céder pourtant à l'intercession de mes alliés, et me contenter d'un dédommagement médiocre.

Je remarquai de plus que ce dédommagement, pour médiocre qu'il parût, à l'égard de ce que je pouvois acquérir par les armes, étoit néanmoins plus important qu'il ne sembloit, parce que m'étant cédé par un traité volontaire, il portoit un secret abandonnement des renonciations, par lesquelles seules les Espanols prétendoient exclure la Reine de toutes les successions de sa maison.

Que si je m'opiniâtrois maintenant à la guerre, la ligue qui s'alloit former pour la soutenir, demeureroit ensuite pour toujours comme une barrière opposée à mes plus légitimes prétentions, au lieu qu'en m'accommodant promptement, je la dissipois dès sa naissance et me donnois le temps de faire naître des affaires aux ligués, qui les empêcheroient de se mêler de celles que le temps me pouvoit fournir.

Que quand même il n'arriveroit rien de nouveau, je ne manquerois pas d'occasions de rompre quand je voudrois avec l'Espagne; que la Franche-Comté que je rendois, se pouvoit réduire en tel état que j'en serois le maître

à toute heure, et que mes nouvelles conquêtes bien affermies m'ouvriroient une entrée plus sûre dans le reste des Pays-Bas.

Que la paix me donneroit le loisir de me fortifier chaque jour, de finances, de vaisseaux et d'intelligences, et en tout ce que peut ménager les soins d'un prince appliqué dans un Etat puissant et riche.

Et qu'enfin dans toute l'Europe je serois plus considéré et plus en pouvoir d'obtenir de chaque Etat en particulier, ce qui pourroit aller à mes fins; tandis que l'on me verroit sans adversaires que quand il y auroit un parti contre moi.

Et en effet, peu de temps après que j'eus déclaré la résolution que j'avois prise de faire la paix, l'Empereur convaincu de ma bonne foi, entra en négociation de ce traité éventuel qu'il avoit jusque-là rejeté; et l'affaire ayant été discutée par le *comte de Furstemberg* de ma part, par (*a*)
pour l'Empereur, fut enfin terminée le
à condition que le cas présupposé arrivant, l'Empereur auroit pour lui (*b*)

(*a*) Cette lacune existe à l'original.

(*b*) Lacune existante à l'original.

et moi le (a)
Espagne à partager.

Ce qui fut encore une merveilleuse confirmation des droits de la Reine, et un aveu fort exprès de la nullité des renonciations, acte d'autant plus important qu'il étoit fait par la partie même qui seule alors avoit intérêt de les soutenir.

(a) Cette lacune existe à l'original.

Fin des Mémoires adressés au Dauphin.

MÉMOIRES MILITAIRES

ANNÉE 1673.

LES troupes que j'avois laissées en Hollande désiroient ardemment de faire quelque action remarquable; les officiers généraux qui les commandoient en avoient encore plus d'envie; mais il falloit que le temps leur fût favorable, et pendant cet hiver il ne gela que peu de jours et le froid commença fort tard.

Le prince d'Orange voyant qu'on ne pouvoit aller à lui, assembla quelques gens et attaqua Vorden. *Le duc de Luxembourg* en fut averti aussitôt et marcha avec tant de promptitude qu'il trouva que les ennemis n'étoient pas encore bien établis; il les attaqua en arrivant avec tant de vigueur, qu'il força les postes les plus avancés et obligea les ennemis à se retirer en confusion, il les suivit dans leur désordre et emporta un grand avantage sur eux. Après avoir secouru la place

et poussé les ennemis, il ramena les troupes à Utrecht. La gelée commença quelque temps après; les glaces portèrent en peu de jours, mais le froid dura si peu qu'il ne donna que le loisir au duc de *Luxembourg* d'aller aux ennemis pour les attaquer dans les postes qu'ils gardoient. Le dégel commençoit quand il partit, et il ne laissa pas cependant de continuer sa marche sur la glace et dans la neige, et quoiqu'il fût périlleux d'avancer, il suivit le dessein qu'il avoit avec une grande diligence.

Il trouva les ennemis postés derrière des canaux dont ils avoient rompu les glaces; ils croyoient qu'il fût impraticable de les passer après cette précaution; mais les François ne se rebutèrent ni ne retournèrent pour tant de difficultés, il les traversèrent malgré les ennemis qu'ils mirent en désordre et leur firent prendre la fuite avec une perte assez considérable. Cette action fut heureuse et hardie.

Le vicomte de Turenne avoit hiverné en Allemagne, il s'étoit rendu maître de quelques villes pour la commodité des troupes; il n'y eut que Wua qui se défendit, mais elle dura peu et fut brûlée par des bombes.

Les partis qui alloient dehors se rencontroient quelquefois, et quoiqu'en apparence

on parut en repos, il ne laissoit pas d'y avoir de grands mouvemens en Allemagne.

Je pris un très-grand soin pendant l'hiver que mes troupes réparassent les pertes qu'elles avoient faites par les fatigues qu'elles avoient endurées dans le cours et par la longueur de la campagne; je désirois qu'elles fussent complettes en y rentrant, voulant dès le commencement faire quelques progrès et soutenir et augmenter la puissance et la réputation de la France.

En travaillant pour elle je travaillois pour moi, et il m'étoit bien doux de trouver ma gloire dans celle d'un état aussi puissant et aussi abondant qu'est ce royaume; mais pour jouir parfaitement de mon bonheur, il falloit former de grands desseins et qu'ils pussent réussir de tous côtés.

J'avois affaire aux Allemands et aux Hollandois. Les Espagnols étoient bien nos ennemis, mais ils étoient cachés; je dissimulai donc avec eux; car je voulois qu'ils commençassent les premiers à me faire la guerre.

J'avois porté mes conquêtes si loin l'année 1672, que j'appréhendois de n'en pouvoir faire en 1673 qui pussent y répondre; de plus elles étoient éloignées de mon royaume et je

n'avois pas de chemin assuré pour les soutenir.

Il n'y avoit que Maëstricht qui pût servir à mon dessein ; mais comme les ennemis le voyoient aussi bien que moi, ils avoient le même intérêt de le garder que j'avois de le prendre.

La place étoit pourvue de tout ce qu'il falloit pour soutenir un siége ; une entreprise de cette conséquence ne se pouvoit faire sans avoir une grosse armée et de grands préparatifs.

Mes bonnes troupes étoient en Allemagne et en Hollande, je n'en avois que très-peu en Flandres et sur mes frontières : la guerre durant et s'allumant de plus en plus, je fus obligé d'en mettre sur pied.

Je ne manquois point de monde, mais il n'étoit pas de la qualité qu'il faut pour prendre des places qui sont en état de se bien défendre ; je résolus néanmoins d'attaquer Maëstricht malgré les difficultés que j'y voyois.

La guerre étoit échauffée de tous côtés, plusieurs princes paroissoient avoir envie de me la déclarer, je devois prendre de grandes précautions pour réussir dans les projets ou plutôt dans le seul auquel je pouvois penser au commencement de cette campagne.

Il falloit diviser mes forces dans les lieux où je les croyois nécessaires; je composois trois corps d'armée, l'un que je commandois, l'autre sous le *prince de Condé* et le troisième étoit conduit par le *vicomte de Turenne.* Il étoit du côté d'Allemagne pour observer ce qui pouvoit venir des troupes de l'Empereur et de ses alliés. J'envoyai le *prince de Condé* en Hollande afin qu'il n'arrivât rien qui pût donner courage à mes ennemis, et je résolus d'agir avec mon armée quoiqu'elle ne fût composée en partie que de nouvelles troupes. J'en envoyai le reste en Roussillon, Lorraine, Flandres et dans les places du royaume.

L'armée que je commandois n'étoit que de vingt mille hommes de pied, et de douze mille chevaux; quoiqu'elle fût si foible, je résolus d'attaquer Maëstricht et de tromper les Hollandois pour les empêcher, par la crainte de perdre quelques-unes de leurs places de jetter un secours considérable dans celle que je voulois assiéger.

Connoissant l'importance de mon entreprise, j'avois fait des magasins de vivres et de munitions de guerre à Liége, qui faisoient juger que mes desseins pouvoient tourner de ce côté-

là, quoique par des contr'ordres rendus publics et donnés de manière à ne pouvoir être exécutés, je détournai pour quelque temps les soupçons que l'on pouvoit avoir.

On prépara un équipage d'artillerie en Flandres. Son rendez-vous étoit à Tournay, je le fis marcher à Oudenarde, lieu duquel les Espagnols pouvoient croire que je le tirerois pour aller à quelqu'une de leurs grandes places.

J'assemblois en même-temps l'armée sous Courtray pour leur ôter l'idée que je pusse songer à Maestricht, n'y ayant de bon chemin pour y aller que la grande chaussée qui passe auprès de Charleroy, dont je ne pouvois partir sans qu'on ne connût le dessein que j'avois.

Toutes choses étant prêtes, il ne me restoit plus pour commencer mon entreprise que d'obliger les Espagnols à jetter dans leurs villes toutes leurs troupes. L'assemblée de mon armée les forçoit de mettre du monde dans Ypres, Aire, St.-Omer, Nieuport, Ostende, Bruges et Gand.

Voyant que ma première feinte avoit réussi de ce côté-là, je marchai avec mon armée, et j'allai camper à la porte de Gand. Je m'avançai aussitôt sur le canal de Bruges, où j'avois fait marcher devant moi un corps de 1500 che-

vaux commandés par *la Feuillade*, afin qu'il parût que c'étoit la tête de l'armée. Je lui avois même ordonné de passer le canal à la nage, d'entrer dans l'isle de Cassente par des endroits qu'on m'avoit assuré qui étoient guéables quand la mer étoit retirée pour tailler en pièces quelques troupes qui y étoient logées, et pour donner l'alarme à toute cette contrée.

Il ne fut pas possible de faire passer ce parti à la nage comme je l'avois commandé, ceux qui se mirent dans l'eau pensèrent pèrir. *La Feuillade* s'y jetta lui-même, et passa avec les principaux officiers qui étoient avec lui; mais il crut, par la peine qu'il y trouva, qu'il valoit mieux se hasarder pour repasser et rejoindre les troupes qu'il commandoit, que de les faire avancer suivant mes ordres, croyant bien que je serois fâché de perdre la quantité de gens qui y seroient demeurés.

Je le trouvai sur le bord du canal; et pour persuader à tout le monde, même à ceux de mon armée, que mon dessein étoit de le passer et d'entreprendre quelque chose de considérable de ce côté-là, je résolus de faire construire deux ponts sur ledit canal; je fis avancer le lendemain des bateaux de cuivre, mais lentement afin que les ponts ne fussent achevés que

sur le soir, pour gagner le temps qui étoit nécessaire aux troupes que j'avois mandé au vicomte *de Turenne* d'envoyer en Allemagne pour investir Maëstricht du côté de Vic.

Je laissai *la Feuillade* sur le bord du canal, et je lui ordonnai de faire achever les ponts de manière qu'on ne pût s'en servir que vers le soir. Je lui dis que mon intention n'étoit que de passer le jour d'après; mais je ne voulois pas qu'on le connût, et que je désirois qu'il parût que j'avois impatience d'avancer.

Après que je lui eus donné tous les ordres que je crus nécessaires, je retournai à mon camp qui étoit fort près de Gand, je posai mes gardes à la vue de cette place, et j'obligeai par-là le comte *de Monterey* qui étoit à Dendermonde avec un corps, d'y jetter plus de troupes, et par conséquent d'éloigner ses forces du lieu où j'avois résolu de marcher.

Je voyois tous ces mouvemens avec plaisir, et les Espagnols donnèrent aussitôt dans le panneau que je leur préparois. On travailla en même temps à des ponts sur la Lys; j'envoyai ordre à mon artillerie de me venir joindre; elle passa sur les ponts, et arriva près de Gand deux tours après moi.

Pendant que je fus en ces quartiers, je visi-

tois tous les postes, et m'approchois si près de Gand, qu'on avoit lieu de croire que j'avois quelques desseins sur cette ville, la reconnoissant avec tant d'application; après que les ponts du canal furent achevés, *la Feuillade* passa, et comme le temps s'avançoit je lui commandai de ne s'éloigner que de quatre lieues dudit canal, je lui dis que je ne pensois plus à l'isle de Cassente, et qu'après qu'il seroit au poste que je lui avois marqué, il détachât deux partis, l'un du côté du Sas-de-Gand, et l'autre vers Ardembourg, qu'ils poussassent et prissent tout ce qu'ils trouveroient pour donner l'épouvante. Celui qui alla vers le Sas trouva les ennemis, mais ils étoient en si petit nombre qu'ils se retirèrent d'abord, et on ne prit que ceux qui n'étoient pas assez bien montés pour se sauver.

En faisant marcher *la Feuillade* j'avois fait mon compte du temps qu'il pouvoit demeurer, et je lui avois donné ordre de se retirer à un tel jour (et même l'heure lui fut marquée) avec le butin que j'avois permis aux troupes de faire où elles iroient, et qu'après qu'il fût passé, il fît retirer ses ponts et les ramenât avec lui.

Je voulois faire encore davantage, pour empêcher qu'on ne connût ma pensée. La marche de l'artillerie avoit déjà persuadé que je voulois agir

agir en ces quartiers. Mes ponts étoient à la vue de Gand, et comme je n'avois pas de rupture ouverte avec l'Espagne, ils envoyoient tous les jours voir de plus près l'état des choses.

Je fis marcher une brigade d'infanterie et deux de cavalerie avec leurs bagages, afin qu'on ne doutât pas que ce ne fût l'armée. J'envoyai même mon frère pour commander ce corps, et comme j'étois entre les ponts du canal et ceux de la Lys, j'allois à tout moment où je croyois ma présence plus nécessaire pour fortifier les soupçons.

Quelques jours se passèrent de cette sorte, qui firent croire avec beaucoup d'apparence que j'en voulois à Gand ou à quelques places des Hollandois, ou bien à celles que j'avois derrière moi; j'avois observé de ne détacher pas un homme des brigades que je destinois à ce que je dirai dans la suite.

Le temps étant arrivé de quitter les lieux où j'étois, je commandai à *Rochefort* de marcher avec cinq mille chevaux, mes mousquetaires et des dragons pour passer encore le canal de Bruges, et je menai ce corps jusqu'à une croisée des chemins, dont l'un alloit au canal, et l'autre à la Lys. Quand je fus arrivé avec la tête, je lui commandai d'exécuter ce que je lui avois

ordonné en particulier, de passer les ponts que j'avois sur la Lys, sous prétexte d'y faire passer mes vivres, d'aller à Oudenarde, d'y passer l'Escaut, de marcher à Allost, d'y traverser la Dendre, et de s'aller poster devant Dendermonde, où le comte *de Monterey* étoit avec un corps pour observer ce que je ferois.

J'avois donné ordre à *Rochefort* de ne laisser sortir personne de ladite place, et que si quelqu'un vouloit passer par force, de l'en empêcher. Je fis partir aussitôt après un parti de 200 chevaux que j'envoyai se poster à la porte de Gand, entre la Lys et l'Escaut, pour empêcher qu'il n'y entrât personne ce jour-là, et que l'on n'eût pas avis du détachement qu'il conduisoit. Il réussit à merveille, et fit tant de diligence que le comte de *Monterey* n'apprit sa marche qu'en le voyant paroître. Il lui donna une si grande allarme qu'il l'obligea de se retirer précipitamment à Anvers.

En même temps je fis repasser mon frère avec l'infanterie, cavalerie et bagages qui étoient avec lui; je lui ordonnai de traverser le même jour le canal et la Lys; je fis partir aussi l'artillerie, et je l'envoyai droit à Oudenarde.

La Feuillade me vint rejoindre le soir,

et me ramena les pontons qui étoient sur le canal : tout fut exécuté jusque-là avec la plus grande justesse du monde.

Ce n'étoit pas assez d'avoir fait croire que je voulois aller du côté de la mer ; il falloit empêcher qu'on ne pensât à Maëstricht, et faire craindre que mon dessein ne se portât sur quelque place du Brabant.

Je fus bien aise que l'on crût que j'en voulois à Bruxelles ; la marche *de Rochefort* donnoit lieu de le penser.

Je marchai avec l'armée, je passai la Lys et l'Escaut ; le même jour je rejoignis mon frère et je campai auprès d'Oudenarde ; je fis avancer une brigade de cavalerie, commandée par *la Trousse*, auprès de Gand, avec le même ordre que j'avois donné à *Rochefort* de ne laisser passer personne, et je m'avançai après avec l'armée dans le droit chemin de Bruxelles : comme le pays est fort incommode pour mener des armées, de l'artillerie, des vivres et du bagage, je fus obligé de séjourner sur la Dendre ; mais afin de tenir toujours le monde en inquiétude, je fis passer *Rochefort* avec le corps qu'il commandoit le canal de Villevorde, et j'envoyai *la Trousse* pour occuper son poste devant Dendremonde.

Toutes ces démarches faisoient croire que j'allois attaquer Bruxelles, et ôtoient *au comte de Monterey* le moyen de le secourir, ayant la plus grande partie de ses troupes sur le grand Escaut. *Rochefort* s'avança entre Malines et Villevorde, et vint camper sur le canal à la porte de Bruxelles le jour que je lui avois marqué.

J'arrivai aussi avec l'armée sur la rivière de Seine; je fis marcher *Fourilles* avec quelques troupes, *la Trousse* le joignit et il campa entre le canal de Villevorde et moi du côté de Dendremonde.

Les Espagnols avoient des troupes dans Mons, dans Louvain et quelques autres lieux qui étoient à portée de Maëstricht. Je n'envoyois personne de ce côté-là, je voulus leur laisser le moyen de venir à Bruxelles pour les éloigner de Maëstricht, étant bien aise qu'il n'y entrât rien de plus.

Je comptois que la garnison étoit de six à sept mille hommes cavalerie ou infanterie, et je désirois qu'il n'y en eût pas davantage; j'envoyai passer mon artillerie et un gros bagage par Halle pour traverser les bois de Joigny avec plus de facilité.

J'arrivai devant Bruxelles à sept heures du

matin. *Le chevalier de Lorraine*, qui étoit de jour, avoit posé mes gardes, ainsi que je lui avois marqué; comme il étoit arrivé devant moi avec les maréchaux-des-logis et fouriers de l'armée, il voulut passer un pont qui est fort près de Bruxelles pour poser une garde dans le village d'Endrelée, il en trouva une d'Espagnols qui étoit sur le pont; il envoya dire à l'officier qu'il avoit ordre de passer, qu'il lui conseilloit de se retirer et de lui céder le poste qu'il avoit, parce que je lui avois commandé d'avancer cette garde, et que rien ne l'en pouvoit empêcher.

Après quelques discours les troupes d'Espagne se retirèrent et laissèrent tous les chemins libres aux miennes, qui se mirent aussitôt aux lieux qu'on leur avoit marqués.

Voyant mes gardes postées, les Espagnols en mirent hors de la ville de ce côté-là; il vint un officier demander à parler à celui qui commandoit. *Le chevalier de Lorraine* envoya savoir ce qu'il vouloit; il dit, de la part du gouverneur de la ville, que s'ils s'avançoient jusqu'à la portée du canon il prendroit cela pour une rupture: mes gardes étoient pour lors à la demi-portée et ils y demeurèrent; après avoir vu toutes choses, je trouvai que

la carte m'avait trompé et que le camp n'étoit pas marqué comme je me l'étois proposé, je résolus de le changer et cela fit peu d'embarras, car j'avois mis les troupes en bataille, pendant que j'allois voir la situation de mon camp.

J'avois résolu de demeurer à la vue de Bruxelles pour augmenter les soupçons des Espagnols et pour faire reposer ma cavalerie, afin qu'elle eût assez de force pour arriver devant Maëstricht dans le peu de temps que je croyois nécessaire qu'elle y fût pour investir la place.

Après avoir bien vu tous les postes que je pouvois prendre, je me campai sur une hauteur qui est fort près de Bruxelles, l'armée étoit sur deux lignes faisant front à la ville; ma droite alloit jusqu'à la Seine, et ma gauche sur un ruisseau qui tombe dans cette rivière; j'étois vu des remparts, et de mes tentes on voyoit toute la ville comme un amphithéâtre.

On travailla le même jour à des ponts qui étoient nécessaires pour passer la Seine; on pouvoit croire aussi qu'ils se faisoient pour la communication de mes quartiers. *Rochefort* étoit campé de son côté, et *Fourilles* avoit pris le poste que je lui avois marqué,

de manière que *la comtesse de Monterey*, qui étoit demeurée dans la ville, fut assez surprise de se voir investie de tous côtés par les troupes de France.

Elle m'envoya faire un compliment assez galant sur ce qui la regardoit et les dames de Bruxelles. Celui qu'elle avoit envoyé me dit en même-temps que le gouverneur avoit été bien aise de savoir si je ne faisois que passer ou si je me voulois arrêter. Je répondis à la comtesse et aux dames avec beaucoup de civilité, et pour le gouverneur je le laissai très-incertain du parti que je voulois prendre, je fis un présent à l'envoyé et je le renvoyai : le reste du jour se passa dans les occupations ordinaires d'un camp.

Je séjournai un jour, et j'en employai une bonne partie à reconnoître les chemins que je devois tenir le lendemain.

Après avoir vu avec beaucoup d'exactitude, et de jour, les lieux où l'on pouvoit passer, les ponts étant achevés sur la rivière, j'envoyai ordre à *Rochefort* de marcher à la pointe du jour et de me venir joindre auprès de Treveuze où je devois aller camper ; je lui mandai de faire passer une brigade de cavalerie, mes mousquetaires et les dragons jusqu'au ruisseau de

Devossent, avec ordre de faire ce que *de Lorge*, qui se trouveroit au même rendez-vous, leur diroit.

Je mandai à *Fourilles*, qui étoit le plus reculé, de marcher toute la nuit, de me venir joindre, de faire mon arrière-garde et de rester après avoir passé les ponts qui étoient sur la rivière.

Je fis partir *de Lorges* avec un corps de cavalerie une heure devant le jour pour aller investir Maëstricht; il prit les troupes que *Rochefort* avoit détachées et celles qui étoient à Tongres et il arriva devant la place en deux jours et demi.

J'avois envoyé en même-tems ordre à l'artillerie et aux bagages, qui étoient campés à Halle, de passer la Seine et de suivre un chemin que je leur marquois, qu'on m'avoit assuré qui étoit bon et le plus droit, pour me rejoindre dans la marche.

J'allai camper avec toute l'armée auprès de Treveuze, j'y séjournai deux jours, ce qui parut assez extraordinaire; et on n'avoit guère eu coutume de pratiquer ce que je fis en cette rencontre: car après qu'on a détaché des troupes pour investir une place, l'armée suit à grandes journées pour y arriver.

Après avoir séjourné deux jours avec toute l'armée, je marchai vers Maëstricht; j'avois quelque inquiétude, n'ayant point eu de nouvelles de *de Lorges*, et ne sachant ce qui s'étoit passé à son approche, ni même ce qu'il y avoit de gens dans la place.

Je ne pouvois aller si vîte que j'aurois voulu; car je marchois avec mon infanterie, et je côtoyois mon canon, l'équipage des vivres et tout mon bagage, que je ne voulois pas quitter dans un pays comme celui où nous étions.

Dans toute la marche que je fis, qui fut assez grande et très-difficile, je portois avec moi mes vivres en pain et en farine, et des fours faits d'une manière qu'en un jour de séjour je faisois cuire ce qui m'étoit nécessaire pour plusieurs. Ils étoient montés en six heures, et si on s'étoit avisé plutôt de cette invention, j'aurois fait des choses l'année précédente en Hollande, que le manque de pain (qui ne pouvoit aller si vîte que moi) m'empêcha d'entreprendre.

J'arrivai, après quelques jours de marche, auprès de Saint-Tron, où je reçus des nouvelles de *de Lorges*, par lesquelles il me parut qu'il avoit peu de monde pour bien investir la place, et que les ennemis se montroient libre-

ment devant mes troupes. Ils avoient fait une sortie assez vigoureuse ; ils étoient venus jusques au camp, et il paroissoit qu'ils avoient envie d'entreprendre quelque action hardie : mes mousquetaires les repoussèrent fort rudement à une autre qu'ils voulurent faire ; mais cela ne les empêcha pas de tenir des gardes assez éloignées de leur place.

Je résolus, sur ces nouvelles, de m'avancer avec trois mille chevaux et deux mille mousquetaires commandés, de faire une grande marche pour arriver en un jour devant la place, en laissant ordre au reste de l'armée d'y venir en deux, dans les camps que je leur aurois destinés.

Je marchai donc à minuit, et j'arrivai sur le midi devant Maëstricht avec la gendarmerie qui composoit les 3000 chevaux. Je la laissai assez loin de la place, et je m'avançai pour voir le véritable état des choses. Comme le siége de Maëstricht étoit la principale action que je voulois entreprendre, et celle qui m'avoit obligé à me conduire comme j'avois fait, je le veux rapporter en détail pour faire connoître l'importance de cette place, et ce qui s'y passa de considérable : sa situation fait assez voir son utilité.

Je trouvai la cavalerie très-bien postée pour empêcher de petits secours, mais trop foible pour résister aux grands. Nos gardes contre la ville étoient fortes, mais éloignées, et celles des ennemis un peu trop hors de leur place : leurs vedettes étoient sur la hauteur.

Il est bon ici de faire voir la situation de cette place, qui a fait tant de bruit par les différens siéges qu'elle a soutenus.

Maëstricht est situé sur la Meuse, et est environné de prairies, de côteaux, de plaines et de bois. On ne sauroit en faire le siége sans en entreprendre deux ; car la rivière sépare Maëstricht de Vic, qui est en son particulier une place revêtue avec des bastions, demi-lunes et contrescarpes ; il n'y a qu'une courtine qui n'est pas revêtue, mais qui est très-escarpée avec une haie vive sur sa berme, un fossé plein d'eau, une palissade au pied du talus, et une fraise en haut, de manière que le défaut de revêtement de cette courtine ne rend pas la place plus foible ; elle est couverte d'une demi-lune, et d'une contre-escarpe en bon état, et très-bien palissadée ; du reste la place est petite, et quoi qu'elle soit vis-à-vis Maëstricht, elle tient un bien moindre front Il y a une isle entre deux au-dessous de la

ville, où il y avoit un assez méchant travail pour essayer de voir à revers une attaque qu'on pouvoit conduire le long de la rivière.

Maëstricht est beaucoup plus grand et plus considérable ; il paroît dans un fond, quoiqu'il soit dans une plaine, petite à la vérité. Il y a des hauteurs qui en approchent assez, et qui voient même quelques dehors à revers. La ville n'est fermée que d'une vieille muraille, avec peu de terre en certains endroits, mal flanquée par des tours d'espace en espace, quelques petits bastions ; le fossé en est fort profond, et en quelques endroits plein d'eau ; mais les dehors réparent bien les défauts du corps de la place.

La possession de ce poste qui est au milieu du pays de Liége et du Brabant, donne un passage assuré pour aller dans la Gueldre, le pays de Clèves, Limbourg, Juliers, l'électorat de Cologne ; il mène sans difficulté jusqu'au Rhin ; tous ceux qui ont été dedans connoissant son importance, y ont travaillé avec application à mettre les dehors dans le meilleur état qu'il leur a été possible, et l'on peut dire qu'outre les ouvrages à creneaux, les demi-lunes qui sont toutes contreminées dans les contrescarpes et travaux avancés, on y a

fait toutes les chicanes dont on s'est pu aviser. Tous les dehors sont en très-bon état, et ils avoient dans la place plus que ce qui leur étoit nécessaire pour la bien défendre. Ils se préparoient à soutenir un siége même devant que la guerre fût déclarée ; de sorte qu'ils avoient toutes choses à souhait. Tous les dehors étoient pleins de fourneaux, et ils avoient des galeries à tous les angles saillans des contrescarpes, qui les mettoient en état, avec très-peu de travail, de faire sauter tous les logemens qu'on y pouvoit établir.

Il y avoit cinq mille hommes de pied effectifs, et onze cents chevaux, des mineurs plus qu'il n'en falloit, une compagnie nombreuse de 120 grenadiers, beaucoup d'officiers : le gouverneur souhaitoit d'être assiégé.

Les environs sont très-beaux depuis la Meuse, qui passe sous un château nommé Frekemberk jusqu'à la rivière de Saers ; il y a une assez belle plaine sur la hauteur, qui tombe dans une prairie où la Saers serpente. Cette plaine étoit environnée de rochers, tant le long de la Meuse que du côté de la ville, qui nous servirent comme on verra dans la suite. Cette montagne est pleine de carrières qui ont des issues de tous côtés : de celui de la Meuse on

n'y sauroit passer plus de deux de front, de sorte que par là les secours sont peu à craindre. Celui de la prairie tombe avec assez de rapidité, mais toutefois on peut descendre quasi partout. La prairie est fort humide, et si je n'avois eu soin d'y faire accommoder des chemins, il y a eu des temps où l'on n'y auroit quasi pu passer, quelque soin que l'on prît. L'on y a été obligé de faire passer le canon pour les battre du côté de la hauteur par les ponts qui sont à des villages qui étoient hors du camp. La Saers coule jusqu'à Maëstricht, toujours dans la prairie ; il en entre une partie dans la ville, et l'autre forme une espèce de marais, quand on la retient par une digue qui rend la place inattaquable par cet endroit, parce que les eaux et la boue occupent tout le terrain qui est entre la Saers, la Meuse, la montagne et la ville ; on ne sauroit avancer que par des digues enfilées et fort étroites. Après qu'on a passé la Saers, il y a un reste de prairie d'où l'on monte une côte assez grande qui mène à un fort que le prince d'Orange avoit fait quand il attaqua Maëstricht. Cette hauteur a peu de largeur, et va en finissant et devenant à rien du côté de la ville.

Le terrain depuis cette hauteur est assez

égal jusqu'à une autre éminence qui faisoit comme l'angle de la circonvallation ; elle servoit aussi de cavalier, d'où l'on voyoit des deux côtés les plaines qui étoient devant nos lignes. J'avois mis mon artillerie sur cette hauteur, et je l'avois fait pour trois raisons ; la première, que j'aurois pu y mettre toutes les pièces qui n'auroient point été aux batteries, si un ennemi se fût approché de moi ; elles auroient vu quasi tous les endroits par où ils pouvoient marcher ; la seconde, que le terrain étoit très-beau pour y établir le parc, qu'il étoit sûr, et qu'il n'y avoit rien à craindre pour les poudres qui y étoient en quantité ; et la troisième, qu'il étoit à une égale distance de toutes les attaques qu'on pourroit faire. Depuis cette hauteur jusqu'à la Meuse, il n'y a qu'une plaine fort unie qui va jusqu'au rideau, d'où l'on voit la Meuse ; mais néanmoins il y a une très-petite prairie jusqu'au bord de la rivière, où l'on ne peut venir du côté du dehors que par un village qui est dans le lieu le plus étroit, entre la montagne et la Meuse. J'avois mes dragons dans ce poste-là, qui étoient assez forts pour le garder depuis la rivière jusqu'à la hauteur du côté de mon

quartier. Il y a beaucoup de ravins et de chemins creux qui sont très-incommodes à passer. Je parlerai ensuite des environs de Maëstricht.

J'arrivai, comme j'ai déjà dit, sur le midi, et après avoir vu la situation d'une partie des environs, et m'être promené à nos gardes et aux lieux que je crus nécessaire de voir aux environs de la place, j'allai voir le terrain que je croyois devoir occuper avec mes troupes. Je fis le tour avec assez de diligence, et je remarquai si juste le camp que je voulois faire, que je ne changeai rien depuis à la première destination que j'avois faite de la ligne et des camps, depuis le quartier des dragons, qui est au-dessous de la Meuse, jusqu'à Liktemberg qui est au-dessus.

Après avoir marqué en gros tout ce qu'il y avoit à faire, je fis resserrer la cavalerie du côté des dragons, et je fis avancer la gendarmerie que j'avois amenée avec moi pour remplir les postes que j'avois fait dégarnir en faisant serrer les troupes. Je mis une brigade du côté de la ville, derrière mon quartier, pour opposer aux forces des ennemis du dedans de la place. Je postai tout le monde de manière qu'il

qu'il fût impossible aux assiégés de rien faire que de nous observer de leurs gardes et de leurs dehors qui étoient d'infanterie.

Ils tirèrent peu de canon dans le commencement, et cela faisoit dire qu'ils manquoient de poudre. Après que j'eus posé toutes mes gardes, et posté mes escadrons, je pris mon quartier à un lieu qui s'appelle Villere. Deux mille mousquetaires arrivèrent; je les mis aux deux têtes de mon quartier, du côté du dehors et du côté de la ville. Toutes choses demeurèrent en cet état de mon côté, jusqu'à l'entrée de la nuit. Je ne pus passer ce jour-là la Meuse; je me contentai (attendu qu'il n'y avoit pas à craindre qu'il y vînt un grand secours) de me fairerendre compte par *de Lorges* de l'état où il l'avoit laissé, et je lui ordonnai d'y passer la nuit.

J'envoyai au-devant de l'armée que *Fourille* conduisoit, les ordres de ce que chacun devoit faire, la distribution des troupes et les lieux par où ils devoient marcher pour arriver juste à leurs camps, sans se mêler ni s'embarrasser les uns avec les autres.

Le soleil étant couché, je fis monter le bivouac et travailler l'infanterie au-dehors à un simple fossé, pour arrêter la cavalerie qui

voudroit entrer par mon quartier, et à la contrevallation du côté de la ville. La nuit se passa sans nulle allarme ; les ennemis retirèrent leurs gardes dans leurs contrescarpes, et j'avançai les miennes à la faveur de deux petites redoutes où j'avois fait travailler de l'infanterie que je mis dans les bleds.

Je partageai mes officiers-généraux ; je retins à mon quartier *la Feuillade* et *Rochefort*, lieutenans-généraux, et *Fourille*, maréchal de camp et mestre de camp général de la cavalerie qui la commandoit. Je donnai un corps à commander au *duc de Monmouth*, qui étoit lieutenant-général, et j'envoyois *Fourilles* passer les nuits auprès de lui. Je laissai *Montal*, maréchal de camp, au quartier où je l'avois trouvé, du côté de Licktemberg, et je fis passer le lendemain avec mon frère, du côté de Vic, *de Lorges*, lieutenant-général, *Vaubrun* et le *chevalier de Lorraine*, tous deux maréchaux de camp ; mon frère ne garda à son quartier que le chevalier, et mit *Vaubrun* vers le haut de la Meuse et *de Lorges* vers Maëstricht. Les assiégés voulant mettre leurs gardes, à la pointe du jour, où ils les avoient la veille, en furent empêchés par le feu qu'on leur fit à coups de mousquets, et

ils prirent le parti de répandre quelque infanterie dans des chemins creux et des ravins qui étoient hors de leurs dehors, pour escarmoucher avec les postes que j'avois avancés. Cela dura toute la journée, et les vedettes, de part et d'autre, furent assez inquiétées; l'armée arriva sur les dix heures dans l'ordre que j'avois marqué. Mon frère étoit passé dès le matin de l'autre côté de la rivière; je le chargeai de prendre bien soin qu'il n'entrât personne dans la place de son côté. Je fis passer les troupes que je lui destinois aussitôt qu'elles furent arrivées, et que les ponts furent achevés sur la Meuse; l'un étoit au bout d'une isle qui est sous le château de Licktemberg, qui fut fait en arrivant, et l'autre au quartier des dragons, vis-à-vis du château de Hamen. J'en fis faire encore un après, entre celui-là et la ville. Je m'appliquai une partie de cette journée à voir si les troupes se campoient comme je l'avois ordonné; je fis tracer la ligne de circonvallation, et je fis commencer dès le soir à y travailler; je ne lui donnai d'abord que six pieds de large, pour empêcher que quelque secours n'entrât à toute bride; elle fut fermée le lendemain. Je l'avois placée de manière qu'elle voyoit tous les fonds qui pouvoient conduire

vers nous ; elle étoit assez éloignée de nos camps, et il y avoit un grand espace à pouvoir faire agir les troupes, si les ennemis avoient voulu, ou pu tenter de nous attaquer ; je pris de grandes précautions en arrivant, pour qu'il n'approchât aucunes troupes sans en être averti.

Je mis des gardes de cavalerie sur les passages qui couvroient une partie du camp. J'avois laissé des troupes à Tongres, pour en mettre une à une justice qui est sur une hauteur, d'où l'on voit tous les lieux par où l'on peut passer facilement. J'envoyois la nuit des partis fort loin pour avoir des nouvelles ; mes gardes détachoient des batteurs d'estrade qui marchoient et se croisoient à tout moment : outre cela, je faisois extraire de tous les escadrons une troupe de huit ou dix hommes qui se postoient à mille pas du camp ; ils détachoient des cavaliers sans cesse d'une troupe à l'autre. Tout ce que je croyois nécessaire et utile pour les secours, je le faisois : voilà pourquoi je faisois travailler à la contrevallation, en même-temps qu'on achevoit la circonvallation, et je ne la fis que de six pieds de large, craignant pour les sorties que les assiégés pourroient faire ; mais je ne voulois pas qu'ils

pussent venir dans le derrière de nos camps: ils n'étoient pas fort près, car j'avois observé de les mettre dans des lieux où le canon ne les pût incommoder, et d'où ils fussent à une bonne distance des lignes de circonvallation et de contrevallation. J'avois mis cette dernière sur le commencement de la pente qui va vers la ville, hormis du côté de la tranchée qu'elle étoit plus éloignée; elle m'étoit aussi utile pour empêcher les secours: car quand même il en seroit entré dans la circonvallation, il eût été impossible qu'ils n'eussent pas été battus, sans pouvoir entrer dans la ville, prenant un lieu qui les auroit arrêtés, et qu'on ne pouvoit passer promptement que par les barrières; et dehors des lignes on faisoit le bivouac avec la dernière régularité; tous les dedans étoient garnis d'infanterie et toutes les barrières. L'on mettoit des sentinelles sur la ligne qui se voyoit, et dans les lieux où elles n'étoient pas assez près les unes des autres, il y avoit

J'avois campé mes troupes de manière que j'avois de la cavalerie et de l'infanterie partout; entre deux escadrons il y avoit un bataillon, hormis quelques endroits où cela ne pouvoit pas être si juste, j'avois pris mon

quartier sur l'avenue, où l'on pouvoit venir plus facilement, afin de me trouver mieux posté pour remédier aux accidens qui pouvoient arriver. Pendant les deux premiers jours que je fus devant la place, je reconnus, le mieux qu'il me fut possible, les lieux par où on pourroit l'attaquer, les commodités qu'on trouveroit par les rideaux et chemins creux pour avancer plus promptement. J'envoyois des ingénieurs à toute heure du jour et de la nuit pour bien voir ce que je ne pouvois reconnoître moi-même, qui me rendoient compte de ce qu'ils avoient remarqué : cela dura jusqu'à temps que j'eusse résolu par où l'on attaqueroit. Comme les ennemis n'étoient pas encore resserrés, ils empêchoient qu'on ne vît, le jour, d'aussi près, ce que j'aurois bien voulu savoir avant que de me déterminer.

Les avis des officiers-généraux et des ingénieurs furent d'abord fort partagés ; mais après qu'on eut resserré les ennemis, et qu'on eut vu commodément toutes choses, *Vauban* me proposa ce que j'avois cru le meilleur.

Il faut parler présentement du quartier de l'autre côté de la Meuse, que j'allai visiter le deuxième jour, et que je trouvai dans un état qui m'auroit donné de l'inquiétude, si

je n'avois su qu'il n'y pourroit rien venir de considérable que je n'en fusse averti. Il étoit d'une grande étendue, et il y avoit peu de troupes, quoique j'y eusse laissé la cavalerie et l'infanterie qui étoit venue de l'armée de M de *Turenne*, que j'y eusse fait passer une brigade de cavalerie et une d'infanterie de celles que j'avois amenées moi-même. Le terrain aux environs de Vic est assez plat, plein de prés, de villages, de ruisseaux et de bois; les terres labourées s'éloignent de la ville, et après qu'on a trouvé une plaine d'assez peu d'étendue, on monte des côteaux qui sont fort près du lieu où l'on peut faire la circonvallation et où étoit la mienne. Après avoir passé partout où je pouvois voir ce qu'il y avoit à faire, je montrai à mon frère comment je désirois qu'on fît les camps, les lieux où je croyois qu'il devoit y avoir plus de monde; ceux par où on pouvoit se soutenir les uns les autres, qui étoient assez commodes; quand on auroit vu un quartier attaqué, les autres pourroient marcher derrière les camps par la prairie pour couper ceux qui auroient passé. La circonvallation fut tracée, mais elle se fit avec assez de lenteur, y voyant peu de troupes pour travailler

dans un si grand espace. La contrevallation avoit été commencée le matin, je n'eus pas le temps de m'arrêter davantage de ce côté-là, le gros des affaires étant à celui de mon quartier.

L'artillerie que j'avois menée avec moi étoit arrivée en même temps que les troupes et les vivres aussi. Plus je reconnoissois la place et plus j'avois envie de l'attaquer par où je l'ai prise, mais je voulois voir tous les endroits où je pouvois mener des attaques devant que de me résoudre.

Dans le temps de ces incertitudes, je faisois venir dans mon camp tout ce que j'avois fait préparer à Liége et autres lieux, tant de munitions de guerre que de vivres; j'envoyai quérir du canon à Wesel et à Charleroy, ne voulant pas commencer un siége de cette conséquence que je n'eusse toutes les choses nécessaires en abondance de bonne heure; ne sachant pas si les ennemis ne se mettroient point en lieu de pouvoir incommoder mes convois, j'avois mené avec moi vingt pièces de batteries et six de campagne; j'en fis venir de Marsech six de seize qui battoient en une nécessité; il en vint encore vingt de vingt-quatre de Wesel et six de Charleroy, de sorte

que j'en eus dans les batteries ou dans le parc jusqu'à cinquante-huit. Je n'attendois pas qu'elles fussent toutes arrivées pour commencer l'attaque ; je faisois venir des munitions à proportion, de manière qu'il y a eu 500 milliers de poudre, plus 40,000 boulets, autant de grenades, de mêches de plomb, et des outils en abondance, et de tout ce qui pouvoit être utile. Je fis conduire dans mes magasins des vivres pour deux mois ; m'étant si bien précautionné sur tout ce qui m'étoit nécessaire et ne voyant rien à craindre du dehors, je m'appliquai à ce qui regardoit l'attaque de la place, et pour avancer toujours et resserrer les ennemis, je fis pendant quelques nuits établir des postes qui les empêchoient de paroître comme ils avoient fait jusqu'alors. Ils témoignoient quelquefois avoir envie de venir, mais ils n'osoient avancer. Ils reconnurent un jour qu'une vingtaine de soldats que j'avois dans un chemin creux, manquoient de poudre, ne les voyant plus tirer ; nos gens ayant été assez négligens pour n'en pas envoyer quérir, où ils savoient que j'avois fait avancer des munitions de toutes sortes, les ennemis sortirent sur eux et les obligèrent de se retirer. J'entendis plus de bruit qu'à l'ordinaire, j'envoyai

savoir ce que c'étoit, on m'en rendit compte; je commandai à *Rochefort* qui étoit de jour, de prendre quelques soldats de mes gardes et de mon régiment et de chasser avec eux les ennemis du poste que nos gens avoient quitté.

Je montai à cheval pour voir se qui se passoit, mais aussitôt qu'on eut mis l'épée à la main, ils plièrent sans attendre qu'on fût jusques à eux; on tira quelques coups de part et d'autre, et il y eut quelques gens blessés: plusieurs personnes de qualité avoient poussé au bruit quand j'avois fait avancer mes gardes, de sorte que les ennemis voyant aller de la cavalerie tirèrent du canon et tuèrent et blessèrent peu d'hommes et quelques chevaux; car le poste étant regagné, et même ayant du monde logé plus avant que n'étoient ceux qui s'étoient retirés, je ne voulois pas faire retirer mes gardes de cavalerie, afin qu'ils les pussent soutenir plus aisément, si les ennemis y revenoient; ils y demeurèrent jusqu'à la nuit, et il y eut quelques cavaliers à portée du canon, car ils étoient tout à découvert; j'avois demandé 40000 fascines au pays de Liége, et j'en voulus faire tous les jours 4000 qu'on portoit au parc de l'artillerie. J'avois mandé 20000 paysans dans le pays de Liége et aux

environs, pour venir perfectionner les lignes; mais ils aimèrent mieux se racheter de cette cette corvée et payer les soldats qui y travailleroient; je les fis donc achever par des soldats, et en peu de jours elles furent achevées de tous côtés comme je les avois ordonnées; toutes choses étant prêtes pour commencer l'attaque, je me résolus enfin d'ouvrir la tranchée le long du fossé, en le laissant à main droite, parce que les lieux étoient commodes pour établir des batteries. Celles que je pouvois placer de l'autre côté de la rivière, et les chemins que je trouvois qui pouvoient faciliter les approches, et tout ce que j'avois pu voir et savoir des fortifications de ce côté-là par des ingénieurs qui y avoient été, et des rendez-vous qui disoient des nouvelles, me firent résoudre à choisir cette attaque; et pour commencer par quelque chose qui étonnât les ennemis, je voulus faire tirer mon canon la première nuit que la tranchée fut ouverte. Je fis pendant deux jours travailler à des batteries et à des épaulemens; je fis accommoder des chemins et faire des traverses, pour qu'ils ne fussent pas enfilés; je fis voiturer une grande quantité de fascines et

avancer le canon dans les lieux proches où il ne pouvoit être vu de la place ; j'avois, pendant les nuits qu'on ne faisoit que préparer, fait mettre en état deux batteries de tirer à la pointe du jour du côté de l'attaque, l'une de douze pièces et l'autre de six, et une du côté de St.-Pierre de huit ; je n'en pus mettre davantage pour la première nuit, les autres que j'avois envoyé chercher n'étant pas encore arrivées ; la garde de tranchée parut assez sûrement et monta d'une manière qu'il est bon qu'on sache.

Elle étoit composée de six bataillons et de huit escadrons ; j'observois de prendre toujours des troupes de différens quartiers, afin que la ligne ne fût jamais dégarnie, et on envoyoit tous les soirs des bataillons, qui n'étoient pas de garde, deux cents hommes qui formoient le bivouac à la place de ceux qui étoient à la tranchée ; cela se prenoit des plus voisins pour les escadrons ; il y en avoit assez pour qu'il n'y parût quasi pas le long des lignes. Toute la garde s'assembloit auprès de mon quartier, qui étoit derrière la tranchée ; et après que les détachemens étoient faits et la prière, on marchait tambour battant, avec

les drapeaux et les bataillons formés, jusques sur une hauteur qui étoit à la queue de la tranchée (*a*).

ANNÉE 1678.

Les efforts que mes ennemis ligués ensemble, et les ennemis de ma prospérité vouloient faire contre moi, m'obligèrent de prendre de grandes précautions, et pour commencer je résolus, en finissant la campagne de 1677, de n'employer mes forces que dans les lieux où elles seroient absolument nécessaires.

Le maréchal *de Vivonne* m'avoit demandé son congé pour revenir de Messine; j'envoyai le maréchal de *la Feuillade* en sa place, avec ordre de ramener les troupes que j'y avois envoyées pour appuyer la révolte, et je lui ordonnai de s'y préparer avec tant de secret et de diligence, que l'union de l'Angleterre avec mes ennemis ne rendît pas leur retour impossible.

J'avois impatience de commencer la campagne de 1678, et une grande envie de faire quel-

(*a*) L'éditeur n'a pas eu la fin de cette année.

que chose d'aussi glorieux et de plus utile que ce qui avoit déjà été fait; mais il n'étoit pas aisé d'y parvenir, et de passer l'éclat que donne la prise de grandes places et le gain d'une bataille.

J'examinai ce qui étoit sortable, et je travaillai à surmonter les difficultés qui se rencontrent d'ordinaire dans les grandes choses: si elles donnent de la peine, on en est bien récompensé dans la suite. Un cœur bien élevé est difficile à contenter, et ne peut être pleinement satisfait que par la gloire; mais aussi cette sorte de plaisir est le comble du bonheur, en lui faisant croire qu'il n'y avoit que lui capable d'entreprendre et digne de réussir.

J'avois pris, les années précédentes, les villes qui étoient le plus à ma bienséance, et je m'étois mis par-là en état de ne rien craindre pour ma fortune; mais je voyois peu d'endroits où je pusse porter un grand coup à mes ennemis; moins j'avois à attaquer, moins ils avoient à défendre, et les feintes ordinaires ne suffisoient pas pour les tromper.

J'avoue que je sentois quelque plaisir de me voir nécessité, pour avoir déjà fait ce qui paroissoit possible, d'assiéger des places que les plus grands capitaines de notre siècle n'avoient

osé regarder, ou devant lesquelles ils avoient été malheureux.

Le premier mouvement qui m'a fait croire que je pourrois réussir dans la guerre, a été la jalousie que je sentis, dès que j'eus quelque connoissance, pour ceux qui étoient les plus estimés, et sans doute les plus capables; je m'appliquai à les imiter, j'aspirai à les surpasser, et j'ai du moins été assez heureux pour réussir à des entreprises qui leur avoient paru impossibles.

J'avois toujours présent Luxembourg, Namur, Mons, Gand et Bruxelles; mais comme je voyois l'utilité et la grandeur de ces desseins, je voyois aussi les difficultés et même les impossibilités apparentes d'y réussir.

Luxembourg me donnoit non-seulement une grande place, mais une province, et m'assuroit mes frontières de Champagne, de Lorraine et des Evéchés. Namur, entre mes mains, séparoit entièrement Luxembourg de la Flandres; ayant Dinant sur la Meuse, et Charlemont que j'avois fait prendre, je donnois autant d'inquiétude à mes ennemis que de repos à mes sujets.

Mons se lioit à merveille avec mes autres places, et achevoit de chasser les Espagnols de ce

canton de pays qui les rapprochoit de mon royaume. Gand étoit le plus important de tout ce que je pouvois attaquer, c'est pourquoi je me fixai d'en faire le siége. Pour Bruxelles, on ne peut guère y penser que pour achever la conquête du pays; car les Espagnols, sur les moindres mouvemens, y assemblent le plus de troupes qu'ils peuvent, et en composent le corps de leur armée; il en faudroit une aussi pour le garder.

Les Hollandois aussi bien que les Espagnols craignoient pour Gand: il est situé de manière qu'il doit leur donner de l'inquiétude, et l'importance de cette ville ne se peut quasi exprimer. Je ne puis la faire mieux comprendre, qu'en disant que sa prise a forcé mes ennemis à la paix, les mettant hors d'état de soutenir la guerre. La différence qu'il y a entre nous, est que leur foiblesse les a fait consentir malgré eux à la conclure, et que je l'ai signée dans un état si avantageux, que j'avois tout à espérer et rien à craindre. Ils ont agi bassement, et voulant me tromper; j'ai dit ce que je voulois, avec netteté et hauteur; ma volonté seule a conclu, depuis, cette paix tant désirée de ceux de qui elle ne dépendoit pas; car pour mes ennemis, ils la craignoient autant que le bien public me

la

la faisoit désirer, qui l'emporta en cette occasion sur la gloire personnelle que je trouvois dans la continuation de la guerre.

Gand étoit trop voisin des Hollandois, trop à portée de Bruxelles, et trop important à mes ennemis, pour que je pusse croire que des marches ordinaires et des mouvemens de troupes les empêchassent d'en jeter un nombre considérable dans cette place; je résolus, pour l'éviter, de partir au mois de février avec la Reine et toute la cour, et d'aller à Nancy pour mieux persuader que mes desseins tournoient de ce côté-là.

Je donnai ordre à toutes mes troupes de se tenir prêtes, et en même temps que je partis de Saint-Germain, j'ordonnai au maréchal *de Créqui*, qui étoit en Lorraine, d'aller en Alsace assembler toutes celles qui y étoient en quartier d'hiver, de passer le Rhin, et de faire tout ce qu'il faudroit pour donner quelque jalousie en Allemagne.

Je fis assembler, en même temps que j'allois à Metz, des troupes qui marchèrent vers Luxembourg, pour obliger les ennemis à jeter de ce côté-là celles qu'ils avoient sur la Meuse et dans tout le pays.

Après que j'eus fait partir ce corps-là, je re-

tournai à Verdun et à Stenay. J'avois ordonné au marquis *de Louvois* de s'y rendre pour être plus à portée d'envoyer tous les ordres dont il étoit chargé pour faire marcher les troupes qui étoient vers la Meuse à Namur et à Charlemont.

On avoit préparé du canon et des munitions de guerre à Mézières et à Charleville, et même chargé sur des bateaux ceux auxquels manda de descendre.

Tout cela, joint à mon retour de Metz, ne laissa pas douter que je n'en voulusse à quelque place de ce côté-là, et il n'y eut personne, même sur ma frontière, qui n'y fût trompé. Le maréchal d'*Humières*, qui commandoit en Flandres, savoit mon dessein; je l'avois averti de se tenir prêt à marcher avec des troupes que je destinois pour investir Gand, mais de ne rien faire qu'il n'eût reçu mes ordres par le marquis de *Louvois* qui étoit bien instruit, et avec lequel j'avois pris des mesures justes pour que toutes choses fussent exécutées ponctuellement.

Namur étant investi, les troupes qui étoient entre Sambre et Meuse en Hainault investirent Mons; le lendemain le marquis de Louvois alla en Flandres, Ypres fut investi; de manière qu'en trois jours consécutifs le gou-

verneur de Flandres apprit que Luxembourg, Namur, Charlemont, Mons et Ypres étoient investis.

Pour Gand on n'en parla point; car ce fut précisément dans le temps que le maréchal *d'Humières* y marcha avec les troupes qui étoient en Flandres qu'une partie de celles qui étoient devant Namur, Mons et Charlemont s'y joignirent; il n'y eut que celles d'Ypres qui demeurèrent devant cette place, pour empêcher qu'une partie de la garnison qui étoit considérable, n'allât se jeter dans Gand. Le maréchal *d'Humières* avoit ordre de ne s'y pas arrêter s'il y avoit plus de quatre mille hommes et d'aller sur Ypres. Le marquis *de Louvois* arriva auprès de lui, que j'avois chargé de m'apprendre des nouvelles à tout moment; il étoit informé du chemin que je tiendrois pour aller de la Meuse au lieu où seroit mon armée.

Je partis de Stenay et je m'avançai à grandes journées vers la Flandres, incertain et inquiet du parti que prendroit le maréchal *d'Humières*; car, à dire la vérité, j'aurois eu de la peine si, pour la seule prise d'Ypres, j'avois fait tant de mouvement de troupes, préparé tant de munitions et fait un voyage

moi-même; mais j'appris peu de jours après que Gand étoit investi, qu'il y avoit peu de monde dedans et que les ennemis avoient donné dans toutes les feintes que j'avois faites.

Pendant que j'y marchois, le maréchal *d'Humières* se fortifioit tous les jours de troupes : il prit tous les quartiers; les munitions de toute nature, et les fourrages qui étoient préparés à Tournay et à Courtray y arrivèrent.

La marche que je suivois donnoit quelque inquiétude aux Espagnols, car ils surent que j'étois sur la Meuse deux jours après que l'on m'avoit vu à Valenciennes, et ils n'apprirent que fort tard que j'étois arrivé devant Gand.

Je n'y perdis point de temps; je visitai d'abord les quartiers et mis à chacun le nombre des troupes que j'y crus nécessaire; je fis assembler un corps considérable à Oudenarde, que j'aurois fait venir dans le camp si j'avois jugé à propos.

On travailla avec application à une digue qui fut fort utile, les ennemis ayant retenu les eaux par des écluses; je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit avancer le siége en très-peu de jours, je mis mes quartiers en état de

ne rien craindre, en rompant les chemins au sortir des lignes et en faisant des abattis de bois.

Dans ce temps-là je retirois les troupes que j'avois devant Ypres et je les fis venir dans mon camp. J'avois une application continuelle pour tout ce qui pouvoit assurer et avancer la prise de la place, ayant sujet de croire par l'importance dont elle étoit, que mes ennemis feroient les derniers efforts pour la secourir; je fis ce qui dépendoit de moi pour les incommoder en cas qu'ils y vinssent. J'envoyai de gros partis brûler les fourrages sur la Dendre vers Alost; j'en fis passer plus avant, et toute ma cavalerie alloit tous les jours fourrager dans les villages à quatre ou cinq lieues de mon camp; on y en faisoit porter le plus qu'on pouvoit, et il y en avoit tant qu'il en restoit beaucoup quand je décampai après la prise de la place; par ce moyen mes troupes vivoient aisément, j'ôtois aux ennemis la commodité d'approcher, et je conservois tous les fourrages que j'avois fait amasser pendant l'hiver pour m'en servir dans la suite si j'en avois besoin.

On ne sauroit prendre trop de précautions pour réussir dans les desseins où il y a de la gloire et de la réputation; quand on a ces deux

objets devant les yeux, on ne sent ni fatigues ni peines, et l'on travaille avec plaisir à tout ce qui est nécessaire : il faut aller plus loin pour se mettre à couvert des accidens imprévus.

Quelques jours se passèrent à préparer les canons, les outils et tout ce qu'il falloit pour les attaques ; toutes choses étant disposées, je fis ouvrir la tranchée du côté d'un fort que les ennemis avoient fait entre la Lys et l'Escaut ; on travailla beaucoup, et comme la garnison étoit foible et que le grand feu ne venoit que des bourgeois, on s'avança plus qu'on ne devoit faire la première nuit.

Les ennemis crurent qu'on vouloit attaquer le fort ; ils l'abandonnèrent, quelques soldats y entrèrent et n'y trouvèrent que des drapeaux qu'on y avoit laissés ; on s'en rendit maître, on y porta du monde et dès le lendemain je fis travailler à une batterie ; la journée se passa sans qu'il arrivât rien de considérable, les ennemis ne firent point de sortie et ne donnèrent aucune marque de vigueur.

Le lendemain à la pointe du jour le canon tira et fit beaucoup de bruit et de fracas aux murailles et aux remparts, mais il n'étoit

pas assez près pour faire quelqu'apparence de brèche qui pût étonner les bourgeois.

On continua les attaques avec grand soin, le travail s'avança, de manière qu'en deux jours l'on fut à portée d'attaquer la contrescarpe et de se rendre maître de quelque demi-lune. Les habitans me voyant maître d'une partie de leurs dehors, résolurent de se rendre; la capitulation fut bientôt faite, ils ne parloient que pour eux ; car le gouverneur et la garnison se retirèrent dans la citadelle. Aussitôt que mes troupes furent dans la ville, je fis ouvrir le même jour deux tranchées.

Je n'apprenois rien des ennemis : leur armée s'assembloit derrière Bruxelles, mais ils ne faisoient aucun mouvement; cependant, quoiqu'il n'y eût guère d'apparence que la ville étant prise ils songeassent à secourir la citadelle, je ne laissai pas de me résoudre, s'ils s'approchoient de moi, de passer avec toutes mes troupes dans le seul quartier qu'ils pouvoient attaquer, qui étoit entre le grand Escaut et le canal du Sas. Je reconnus encore mieux le terrain, et je remarquai où je les porterois en cas qu'il fût nécessaire; mais cette précaution fut inutile, car le deuxième jour la citadelle se rendit, la garnison en sortit le lendemain, et je fus le maître

absolu de Gand et de quelques forts que je fis prendre, qui le défendirent très-peu.

Dans ce moment je sentis de la joie d'avoir pris une place qu'on avoit crue inattaquable par la difficulté des quartiers, des communications, par sa grandeur, et par tout ce qui rend les siéges difficiles. L'heureux succès de celui-là, l'abattement de mes ennemis, le peu de consommation de toutes les munitions qu'on avoit préparées, joint à l'ambition qui m'est assez naturelle, me porta à marcher à Ypres, que je crus pouvoir prendre en peu de temps.

J'en voulus diminuer la garnison de quelques hommes, et pour cela deux jours avant de marcher, j'envoyai le maréchal *de Lorges* avec un corps considérable de cavalerie et de dragons vers Bruges, je lui ordonnai de faire ce qu'il pourroit pour que l'on crût qu'il alloit l'investir.

Je lui dis d'avancer des troupes pour faire tirer du canon sur elles, de parler aux pasteurs des environs pour s'informer de ce qu'il y avoit de gens de guerre dans la ville, et de tous les passages sur les canaux par où mes troupes pourroient passer pour prendre les quartiers autour de la place, je lui recommandai surtout de n'en point mettre sur le chemin d'Ypres.

Il exécuta si bien ce que je lui avois ordonné, que le bruit du canon et l'épouvante du pays, obligèrent le gouverneur d'Ypres d'essayer de jetter un régiment dans Bruges : il lui fut aisé d'y réussir, car on en avoit plus d'envie que lui. J'envoyai ordre aussitôt au maréchal *de Lorges* de me venir rejoindre, et je marchai le long de la Lys avec les troupes qui étoient à mon quartier, la laissant à droite, et les maréchaux *de Schomberg* et *de Luxembourg*, de l'autre côté de la rivière avec celles qui étoient aux leurs.

Le maréchal *d'humières*, avec un corps considérable, demeura campé sous la ville. Je mis dedans une grosse garnison, et je lui donnai ordre, au cas que les ennemis marchassent pour le secours d'Ypres, de me venir joindre ; je lui dis que je l'informerois du chemin qu'il devroit tenir, que je ne pouvois régler que sur la marche des ennemis.

J'arrivai en trois jours devant Ypres, et les maréchaux *de Schomberg* et *de Luxembourg* y furent en même temps. Je trouvai la place investie par *la Trousse*, que j'y avois envoyé pour cela, et je pris tous mes quartiers : comme le temps étoit fort mauvais, on eut quelque peine pour les communications, et pour faire

marcher le canon et voiturer les munitions ; on fit beaucoup de fascines tant pour accommoder les chemins que pour servir aux attaques ou travailler aux lignes, et on amassa du fourrage dans le camp.

Quelques jours se passèrent à ces préparatifs, pendant lesquels on reconnut la place. La garde étoit exacte toutes les nuits pour empêcher les petits secours, car pour les grands ils n'étoient pas à craindre ; il falloit seulement éviter que le régiment qui étoit allé à Bruges ne rentrât dans Ypres.

Toutes choses étant bien disposées, on ouvrit la tranchée à la citadelle ; j'aurois bien voulu faire une autre attaque à la ville, mais la difficulté que je voyois à faire venir ce qui est nécessaire, me fit craindre qu'on ne pût en servir deux comme je voulois qu'elles le fussent ; et pour cette raison, je retardai quelques jours celle de la ville. Je n'apprenois rien des ennemis qui m'obligeât à me presser, et ils ne paroissoient pas avoir envie de rien entreprendre.

La première nuit de l'ouverture de la tranchée, on fit un très-grand travail ; je commandai beaucoup de monde, et la cavalerie porta des fascines toute la nuit ; on raccommoda le jour ce qui avoit été entrepris, et on commen-

ça une batterie pour essayer de ruiner celle des assiégés, qui tiroit beaucoup, et incommodoit assez nos travaux. Je souffrois avec peine la supériorité qu'ils eurent ce jour-là, elle ne dura pas long-temps. Le lendemain nous eûmes notre revanche, mes batteries tirèrent et mirent celles des ennemis en désordre. En avançant la tranchée, on plaça des mortiers qui firent des merveilles, car les bombes renversèrent plusieurs de leurs pièces, et firent des trous épouvantables sur les parapets et dans les remparts.

Quand on fut à portée d'aller aux contrescarpes, et que le canon et les munitions ne manquèrent plus, je fis ouvrir deux tranchées à la ville, qui furent fort avancées dès la première nuit.

Les choses étant en si bon état, on attaqua cette place d'après les dehors tant à la ville qu'à la citadelle. On ne put emporter que la contrescarpe des deux côtés, et il y eut un assez grand feu, et beaucoup de gens blessés. Les assiégés capitulèrent à la pointe du jour pour la ville et pour la citadelle : ils sortirent le lendemain ; et après que j'eus donné tous les ordres nécessaires pour la place et pour le logement de mes troupes jusqu'à la campagne,

qui ne pouvoit commencer que deux mois après je revins à St.-Germain, assez content de ce que j'avois fait, et disposé à mieux faire à l'avenir, si la parole que j'avois donnée de ne rien entreprendre pendant deux mois, n'étoit suivie de la conclusion de la paix.

Il étoit arrivé à Bruges et à Ostende quelques troupes angloises, quoiqu'il n'y eût point de déclarations; mais on les envoya avec tant de précipitation, que j'eus lieu de croire qu'on avoit envie de prendre parti contre moi. Cependant, comme il ne paroissoit rien de positif, je me contentai de faire connoître au roi d'Angleterre que cette démarche m'étonnoit, après les paroles qu'il m'avoit données.

Je n'oubliai rien dans ce temps-là pour me mettre en état de réduire mes ennemis à la paix, ou de faire une guerre qui me fût avantageuse.

J'appris que le maréchal de *la Feuillade* étoit arrivé heureusement, et que malgré la saison, les vents et les tempêtes, il avoit ramené mes armées de terre et de mer. Je reçus cette nouvelle peu de jours après avoir fait ma première campagne; je fis aussitôt la distribution des troupes qui étoient débarquées, et après les avoir laissées reposer quelque temps,

elles marchèrent les unes en Roussillon, les autres vers la Flandres, et j'en mis une partie dans quelques provinces, pour voir si la déclaration des Anglois ne m'obligeroit point à les envoyer sur les côtes de mon royaume. Je sentis un plaisir intérieur de la résolution que j'avois prise d'abandonner Messine, quoiqu'elle m'eût coûté beaucoup de peines, voyant l'étonnement qu'en eurent mes ennemis, qui avoient espéré de m'embarrasser, par l'impossibilité que j'aurois eue à soutenir une aussi grande diversion. Un roi ne doit point avoir de joie dans de pareilles rencontres, par animosité; mais il faut qu'il fasse son seul plaisir d'avoir contribué au bonheur de son royaume, en prévenant, par ses soins, les maux qui pouvoient arriver par sa négligence.

Les négociations redoublèrent, et mes soins aussi, pour remettre mes troupes. L'armée d'Allemagne n'avoit point fatigué comme celle de Flandres, et elle étoit très-belle. Je n'étois pas pressé de me mettre en campagne; car les Allemands sortent toujours tard de leurs quartiers. Je disposai mes troupes comme je crus qu'elles seroient le mieux. Quoique je retournasse en Flandres, je ne laissai pas d'envoyer mes gardes et mes compagnies de gendarmes

et de chevaux légers en Allemagne, et je ne gardai que peu de ces troupes auprès de moi, avec mes mousquetaires.

J'avois vu les années précédentes ce que leur arrivée avoit fait de ce côté-là, et comment leur réputation et leur bonté avoient rétabli les choses dans un état aussi heureux qu'il étoit douteux auparavant.

On parloit toujours de paix, mais on ne voyoit nulle apparence qu'elle se dût conclure, et chacun se préparoit à faire une bonne campagne.

J'avois écrit aux états-généraux, pour leur faire voir que je voulois la paix, et leur rendre mes bonnes grâces, qui leur avoient été aussi utiles de mon temps que de celui de mes pères; ils ne m'avoient pas encore fait de réponse. Dans ce temps-là je savois que le gouverneur de Maëstricht avoit une entreprise en tête; je lui ordonnai de la tenter, et j'appris peu de jours après qu'il avoit emporté la place.

Le printemps étant avancé, je donnai ordre à mes troupes de s'assembler, et je partis de Saint-Germain pour me rendre à Courtray, où étoit le rendez-vous de l'armée.

Le jour que j'arrivai, je reçus des nouvelles de Londres, par lesquelles j'appris que le roi

d'Angleterre s'obligeoit de se joindre à moi pour forcer mes ennemis à la paix, si je voulois ajouter quelque chose aux conditions qu'il avoit déjà proposées.

Je fus combattu sur cette proposition ; mais le bien public se joignant à la gloire de me vaincre moi-même, l'emporta sur l'avantage que je pouvois espérer par la guerre. Je répondis au roi d'Angleterre que je voulois bien faire le traité qu'il me proposoit, et en attendant de ses nouvelles, je marchai avec l'armée pour aller passer le canal de Bruges.

Je reçus une réponse des Hollandois, par laquelle je vis qu'ils étoient portés à la paix. Je leur écrivis une lettre plus forte que la première, étant persuadé que puisqu'ils étoient ébranlés, il ne falloit pas leur donner le temps de consulter leurs alliés, qui ne la vouloient pas. Je leur mandai tout ce qui les pouvoit le plus toucher, et j'envoyai ma lettre par un trompette, avec ordre de faire une grande diligence. Dans ce temps-là, les armées s'assemblèrent de tous côtés, et la guerre parut plus échauffée que jamais.

Je séjournai quelques jours dans le poste où j'étois, pour donner le temps à ma lettre de faire son effet, et je mandai à mon ambassa-

deur en Angleterre, et à mes plénipotentiaires à Nimègue, d'agir en conformité de mes bonnes intentions pour le repos commun. Après avoir attendu quelque temps, mais inutilement, n'ayant nulle réponse d'Angleterre, ni de Hollande, je décampai de dessus le canal, et vins passer celui du Sas, auprès de Gand, et camper le lendemain à Wetter, après avoir passé l'Escaut, résolu d'y attendre des nouvelles, ce lieu étant propre pour faire croire que je voulois marcher plus avant, et entreprendre quelque chose de considérable; je pris grand soin de faire vivre mes troupes avec ordre, et je m'appliquai à ce qui est le plus utile aux armées, quand elles sont dans l'oisiveté d'un camp. J'envoyai des partis; j'évitois qu'on ne me prît personne au fourrage, et j'attendois avec impatience des nouvelles de tous côtés.

J'en reçus enfin par où je vis que le prince *d'Orange* faisoit ce qu'il pouvoit pour retenir les Etats qui vouloient la paix, et que du côté d'Angleterre, on chicanoit pour tirer de moi quelques conditions plus avantageuses. Il y eut beaucoup de courriers dépêchés, et enfin les Hollandois me firent savoir qu'ils m'enverroient des ambassadeurs pour recevoir mes ordres et s'y conformer.

Il se passa quelque temps dans ces entrefaites, qui me dura beaucoup, ne pouvant agir; enfin le traité d'Angleterre fut fait, et on me l'envoya signé. Un ambassadeur de Hollande arriva, à qui j'expliquai mes intentions; et comme ils avoient peine à se détacher de leurs alliés, qui ne vouloient point la paix, je consentis à une suspension d'armes pour quelque temps, afin qu'ils travaillassent à faire consentir les Allemands et les Espagnols aux conditions que je leur avois expliquées, et cependant je dis à l'ambassadeur que j'enverrois le duc *de Luxembourg*, à qui je laissois le commandement de mon armée, attendre la réponse aux portes de Bruxelles.

Je ne jugeai pas à propos de rester plus long-temps en Flandres, ne pouvant rien entreprendre. Le maréchal *de Créqui* avoit assemblé l'armée d'Allemagne, et il me paroissoit que tout étoit bien disposé de ce côté-là. Les négociations durèrent long-temps, et toujours sur le plus ou le moins des conditions que j'avois proposées. J'étois résolu de faire la paix, mais je la voulois conclure glorieuse pour moi et avantageuse pour mon royaume : je voulois me payer par des endroits essentiels des conquêtes apparentes que je perdois, et me conso-

ler de la fin d'une guerre que je faisois avec plaisir et avec succès.

Pendant tout l'hiver j'avois mis des troupes dans mes places les plus voisines de Mons, pour l'incommoder, et pour empêcher que la garnison ne fît des courses sur mes frontières, je n'avois rien changé aux dispositions que j'avois faites au commencement de la campagne, et quand le printemps donna lieu de la commencer, je formai un corps pour bloquer tout-à-fait cette place. Bientôt après les choses vinrent à une telle extrémité dans la ville, qu'elle auroit succombé si la paix ne se fût faite avec les Espagnols comme avec la Hollande.

L'armée de l'Empereur s'étoit assemblée vers Offembourg, et celle que j'avois eue en Allemagne avoit son rendez-vous général dans l'Alsace, aux environs de Schelestadt. Je crus qu'il étoit meilleur de lui faire passer le Rhin que de la voir inutile, et de laisser aux Allemands le moyen de marcher en-deçà de ce fleuve; je tournai alors toute mon application de ce côté-là. Il y avoit trève en Flandres, et j'avois fait un détachement considérable qui étoit entré dans le pays de Juliers, mais il n'y demeura pas long-temps, car j'eus lieu de douter de la paix par les obstacles qu'on y mettoit de tous côtés.

Il n'y avoit que les vrais Hollandois qui la vouloient; leurs chefs même faisoient ce qu'ils pouvoient pour empêcher qu'elle ne fût conclue. L'Espagne la craignoit, parce qu'elle lui étoit très-désavantageuse; l'Empereur la trouvoit honteuse pour sa maison, et n'appréhendoit pas tant les suites que les autres alliés; l'Angleterre venoit à la traverse pour troubler les affaires; les princes qui avoient eu des avantages sur la Suède, auroient été bien aises d'en jouir, et ils voyoient que lorsque je serois débarrassé des grandes occupations que j'avois, ils seroient bientôt obligés de rendre ce qu'ils avoient pris, conquis et usurpé sur la Suède et sur ses alliés.

Dans ces désordres j'étois tranquille, et ne voyois que du bien pour moi, soit que la guerre continuât ou que la paix se fît: l'agitation et le trouble des autres augmentoient ma joie, et je jouissois pleinement et de ma bonne fortune et de ma bonne conduite, qui m'avoient fait profiter de toutes les occasions que j'avois trouvées d'étendre les bornes de mon royaume aux dépens de mes ennemis.

La négociation étoit vive à Nimègue, la Hollande étoit agitée, le blocus de Mons continuoit, mon armée d'Allemagne avoit passé le

Rhin, Strasbourg s'étoit quasi déclaré, les deux armées étoient voisines, mais l'ancienne fut la plus heureuse, et le maréchal *de Créqui*, qui la commandoit, obligea le duc *de Lorraine* de se retirer et attaqua le fort de Kehl, le prit, le rasa et brûla une partie du pont de Strasbourg; il prit aussi des forts qui étoient dans les isles et les démolit.

J'avois appris la prise de Puy-Cerda par le maréchal *de Noailles*, qui commandoit l'armée que j'avois en Roussillon. Les Espagnols étoient venus pour secourir cette place, mais ils ne purent rien faire, et ne parurent que pour avoir la honte de la voir prendre et la douleur de se retirer.

Le prince *d'Orange*, désespéré de ce que la paix s'alloit conclure malgré lui, résolut de faire un dernier effort pour troubler les négociations et agiter la Hollande; il marcha pour s'approcher de Mons. Le duc *de Luxembourg* voyant l'armée des ennemis s'ébranler, s'en approcha aussi, et se reporta à un lieu qui s'appelle Saint-Denis.

Dans ce même temps la paix fut conclue à Nimègue, mes plénipotentiaires m'en donnèrent avis, et le mandèrent aussitôt au maréchal *de Luxembourg*, qui en reçut la nouvelle

le 14 août au matin. Le prince *d'Orange* étant plus près, en fut apparemment plutôt averti par les ambassadeurs de Hollande qui l'avoient signée; cependant il ne laissa pas de marcher au duc *de Luxembourg*, et de faire avancer à grandes journées les troupes angloises pour le joindre, et sachant bien ce qui étoit conclu à Nimègue, il voulut voir ce qu'un coup de désespoir pouvoit faire, et attaqua le duc *de Luxembourg*, quoiqu'il sût ce qui avoit été conclu.

Il vint à des postes que l'armée de France gardoit à la tête de son camp; le combat fut grand et opiniâtre; mais la nuit le finit, et le *Prince d'Orange* fut obligé de se retirer avec une perte considérable. Celle des François fut assez grande; le duc *de Luxembourg* entra dans les lignes devant Mons, croyant que l'ennemi les pourroit attaquer en se retirant s'il les trouvoit dégarnies.

Le *Prince d'Orange* se voyant hors d'état de rien faire, demanda une trève, et avoua qu'il avoit eu avis de la signature de la paix; il y eut des pour-parlers de part et d'autre, chacun s'alloit visiter dans les deux camps, et peu de jours après on se retira; les troupes qui étoient devant Mons quittèrent leurs postes ainsi que

le traité le portoit, et je fis voir en tout combien j'étois religieux à tenir mes paroles à mes ennemis dès qu'ils croyoient pouvoir prendre leurs avantages.

J'eus le plaisir de voir approuver ma conduite toute franche et désintéressée, pendant qu'ils joignoient à leur malheur la honte d'être blâmés de tout le monde. Les armées ne songèrent plus qu'à vivre commodément le reste de la campagne dans les lieux où le traité leur en laissa la liberté.

Les négociations se faisoient avec grand empressement, soit dans les lieux d'assemblées publiques, soit dans les cours particulières; personne ne vouloit la paix en Allemagne, mais il falloit la faire; les Hollandois n'étoient plus pour eux, en qui étoient leurs plus grandes ressources, soit par leur armée, soit par les autres assistances qu'ils en pouvoient attendre.

Du côté d'Allemagne les armées étoient quasi toujours en présence, quand on apprit la conclusion de la paix avec les Espagnols qui s'étoit faite, en dépit d'eux-mêmes, pour éviter leur ruine entière (2).

Je n'entre point dans les conditions, elles sont publiques, et font voir l'avantage que la France en a tiré, tant pour les places qui lui

sont demeurées, que par les provinces entières qui ont été réunies au royaume.

Les Impériaux sembloient vouloir s'approcher du Brisgaw, et donnoient jalousie au maréchal *de Créqui*; voyant qu'il falloit faire quelque diversion pour attirer les ennemis, il marcha vers les villes forestières; il détacha un corps qui battit quelques troupes qui étoient au bout du pont de Rheinfeldt, il suivit avec toute l'armée, et fit mine d'attaquer cette place; mais il ne put passer le Rhin, il se contenta de ce qu'il avoit fait, et d'avoir troublé les desseins du duc de Lorraine qui s'avança sur cette marche. Le maréchal *de Créqui* voyant qu'il ne pouvoit rien faire se retira et repassa le Rhin. Il prit les forts de Strasbourg qui sont du côté de la ville, acheva de rompre le pont, laissa garnison dans ces mêmes forts, et alla tenir la campagne vers Landau.

Enfin, l'Empereur, les Princes et Etats de l'Empire signèrent la paix d'une manière qui ne fut pas moins glorieuse pour moi et pour la France : en échange de quelques lieux dont ils étoient en possession, ils me cédèrent des postes plus considérables, et ce fut l'abandon de leurs alliés qui les y fit consentir : le soin que j'avois pris de les détacher les uns des autres, les acca-

bla de telle sorte qu'ils furent contraints de se soumettre aux conditions dont je m'étois déclaré dès le commencement de mes négociations

La guerre du Nord duroit encore, et l'on avoit peine à croire qu'elle finît de la manière que je me l'étois proposé : mais par mon application, mes soins, mes forces et mon argent, je surmontai les difficultés : la négociation dura long-temps; les allées et venues furent fréquentes; beaucoup d'ambassadeurs furent envoyés; enfin, je vis les choses en état de se terminer, dans la fin de l'année 1678, à ma satisfaction, à celle de mes alliés, et j'eus le bonheur de finir cette année aussi heureusement par les négociations que je l'avois commencée par la guerre.

Fin de l'année 1778, *et des Mémoires militaires.*

RÉFLEXIONS

SUR LE MÉTIER DE ROI (*a*).

LES Rois sont souvent obligés à faire des choses contre leur inclination, et qui blessent leur bon naturel. Ils doivent aimer à faire plaisir, et il faut qu'ils châtient souvent, et perdent des gens à qui naturellement ils veulent du bien. L'intérêt de l'Etat doit marcher le premier. On doit forcer son inclination, et ne pas se mettre en état de se reprocher, dans quelque chose d'importance, qu'on pouvoit faire mieux. Mais quelques intérêts particuliers m'en ont empêché, et ont déterminé les vues que je devois avoir pour la grandeur, le bien et la puissance de l'Etat. Souvent il y a des endroits qui font peine; il y en a de délicats qu'il est difficile de démêler : on a des idées confuses. Tant que cela est, on peut

(*a*) Propre expression de Louis XIV.

demeurer sans se déterminer; mais dès que l'on se fixe l'esprit à quelque chose, et qu'on croit voir le meilleur parti, il le faut prendre. C'est ce qui m'a fait réussir souvent dans ce que j'ai entrepris. Les fautes que j'ai faites et qui m'ont donné des peines infinies, ont été par complaisance et pour me laisser aller nonchalamment aux avis des autres. Rien n'est si dangereux que la foiblesse, de quelque nature qu'elle soit; pour commander aux autres, il faut s'élever au-dessus d'eux; et après avoir entendu ce qui vient de tous les endroits, on se doit déterminer par le jugement qu'on doit se faire sans préoccupation, et pensant toujours à ne rien ordonner ni exécuter qui soit indigne de soi, du caractère qu'on porte, ni de la grandeur de l'Etat. Les Princes qui ont de bonnes intentions et quelque connoissance de leurs affaires, soit par expérience, soit par étude et une grande application à se rendre capables, trouvent tant de différentes choses par lesquelles ils se peuvent faire connoître, qu'ils doivent avoir un soin particulier et une application universelle à tout. Il faut se garder contre soi-même, prendre garde à son inclination, et être toujours en garde contre son naturel. Le métier de Roi est grand,

noble, flatteur, quand on se sent digne de bien s'acquitter de toutes les choses auxquelles il engage; mais il n'est pas exempt de peines, de fatigues, d'inquiétudes. L'incertitude désespère quelquefois; et quand on a passé un temps raisonnable à examiner une affaire, il faut se déterminer à prendre le parti qu'on croit le meilleur.

Quand on a l'Etat en vue, on travaille pour soi; le bien de l'un fait la gloire de l'autre : quand le premier est heureux, élevé et puissant, celui qui en est cause en est glorieux, et par conséquent doit plus goûter que ses sujets, par rapport à lui et à eux, tout ce qu'il y a de plus agréable dans la vie. Quand on s'est mépris, il faut réparer sa faute le plutôt qu'il est possible, et que nulle considération n'en empêche, pas même la bonté.

En 1671, un homme mourut qui avoit la charge de Secrétaire d'état, ayant le département de l'Etranger. Il étoit homme capable, mais non pas sans défaut : il ne laissoit pas de bien remplir ce poste qui est fort important.

Je fus quelque temps à penser à qui je ferois avoir cette charge; et après avoir bien examiné, je trouvai qu'un homme qui avoit

long-temps servi dans des ambassades, étoit celui qui la rempliroit le mieux (*a*).

Je lui fis mander de venir. Mon choix fut approuvé de tout le monde; ce qui n'arrive pas toujours. Je le mis en possession de cette charge à son retour; je ne le connoissois que de réputation et par les commissions dont je l'avois chargé, et qu'il avoit bien exécutées; mais l'emploi que je lui ai donné s'est trouvé trop grand et trop étendu pour lui. Je n'ai pas profité de tous les avantages que je pouvois avoir, et tout cela par complaisance et bonté. Enfin il a fallu que je lui ordonnasse de se retirer, parce que tout ce qui passoit par lui, perdoit de la grandeur et de la force qu'on doit avoir en exécutant les ordres d'un Roi de France. Si j'avois pris le parti de l'éloigner plutôt, j'aurois évité les inconvéniens qui me sont arrivés, et je ne me reprocherois pas que ma complaisance pour lui a pu nuire à l'Etat. J'ai fait ce détail pour faire voir un exemple de ce que j'ai dit ci-devant.

(*a*) M. de Pompone.

INSTRUCTION

A PHILIPPE V (*a*).

1°. Ne manquez à aucun de vos devoirs, surtout envers Dieu.

2°. Conservez-vous dans la pureté de votre éducation.

3°. Faites honorer Dieu partout où vous aurez du pouvoir ; procurez sa gloire ; donnez-en l'exemple : c'est un des plus grands biens que les rois puissent faire.

4°. Déclarez-vous en toute occasion pour la vertu contre le vice.

5°. N'ayez jamais d'attachement pour personne.

6°. Aimez votre femme ; vivez bien avec

(*a*) Louis XIV donna cette instruction à Philippe V le 3 décembre 1700, au moment où ce prince partoit pour Madrid.

elle ; demandez-en une à Dieu qui vous convienne : je ne crois pas que vous deviez prendre une autrichienne.

7°. Aimez les Espagnols et tous vos sujets attachés à vos couronnes et à votre personne. Ne préférez pas ceux qui vous flatteront le plus ; estimez ceux qui, pour le bien, hasarderont de vous déplaire : ce sont-là vos véritables amis.

8°. Faites le bonheur de vos sujets ; et dans cette vue, n'ayez de guerre que lorsque vous y serez forcé, et que vous en aurez bien considéré et bien pesé les raisons dans votre conseil.

9°. Essayez de remettre vos finances ; veillez aux Indes et à vos flottes ; pensez au commerce. Vivez dans une grande union avec la France, rien n'étant si bon pour nos deux puissances que cette union, à laquelle rien ne pourra résister.

10°. Si vous êtes contraint de faire la guerre, mettez-vous à la tête de vos armées.

11°. Songez à rétablir vos troupes partout ; et commencez par celles de Flandres.

12°. Ne quittez jamais vos affaires pour

votre plaisir ; mais faites-vous une sorte de règle qui vous donne des temps de liberté et de divertissement.

13°. Il n'y en a guère de plus innocens que la chasse et le goût de quelques maisons de campagne, pourvu que vous n'y fassiez pas trop de dépenses.

14°. Donnez une grande attention aux affaires quand on vous en parle ; écoutez beaucoup dans le commencement, sans rien décider.

15°. Quand vous aurez plus de connoissance, souvenez-vous que c'est à vous à décider ; mais quelque expérience que vous ayez, écoutez toujours tous les avis, et tous les raisonnemens de votre conseil, avant que de faire cette décision.

16°. Faites tout ce qui vous sera possible pour bien connoître les gens les plus importans, afin de vous en servir à propos.

17°. Tâchez que vos vice-rois et gouverneurs soient toujours espagnols.

18°. Traitez bien tout le monde ; ne dites

jamais rien de fâcheux à personne ; mais distinguez les gens de qualité et de mérite.

19°. Témoignez de la reconnoissance pour le feu roi, et pour tous ceux qui ont été d'avis de vous choisir pour lui succéder.

20°. Ayez une grande confiance au cardinal Porto-Carrero, et lui marquez le gré que vous avez de la conduite qu'il a tenue.

21°. Je crois que vous devez faire quelque chose de considérable pour l'ambassadeur qui a été assez heureux pour vous demander et pour vous saluer le premier en qualité de sujet.

22°. N'oubliez pas Bedmar qui a du mérite, et qui est capable de vous servir.

23°. Ayez une entière créance au duc d'Harcourt ; il est habile et honnête homme, et ne vous donnera de conseils que par rapport à vous.

24°. Tenez tous les François dans l'ordre.

25°. Traitez bien vos domestiques, mais ne leur donnez pas trop de familiarité, et encore moins

moins de créance. Servez-vous d'eux tant qu'ils seront sages; renvoyez-les à la moindre faute qu'ils feront, et ne les soutenez jamais contre les Espagnols.

26°. N'ayez de commerce avec la reine douairière que celui dont vous ne pouvez vous dispenser. Faites en sorte qu'elle quitte Madrid, et qu'elle ne sorte pas d'Espagne. En quelque lieu qu'elle soit, observez sa conduite, et empêchez qu'elle ne se mêle d'aucune affaire. Ayez pour suspects ceux qui auront trop de commerce avec elle.

27°. Aimez toujours vos parens; souvenez-vous de la peine qu'ils ont eue à vous quitter; conservez un grand commerce avec eux dans les grandes choses et dans les petites. Demandez-nous ce que vous auriez besoin ou envie d'avoir, qui ne se trouve pas chez vous; nous en userons de même avec vous.

28°. N'oubliez jamais que vous êtes françois, et, ce qui peut vous arriver; quand vous aurez assuré la succession d'Espagne par des enfans, visitez vos royaumes; allez à Naples et en Sicile; passez à Milan, et venez en Flandres: ce

sera une occasion de nous revoir. En attendant visitez la Catalogne, l'Arragon et autres lieux. Voyez ce qu'il y aura à faire pour Ceuta.

29°. Jettez quelque argent au peuple quand vous serez en Espagne, et sur-tout en entrant à Madrid.

30°. Ne paroissez pas choqué des figures extraordinaires que vous trouverez; ne vous en moquez point; chaque pays a ses manières particulières, et vous serez bientôt accoutumé à ce qui vous paroîtra d'abord le plus surprenant.

31°. Evitez autant que vous pourrez, de faire des grâces à ceux qui donnent de l'argent pour les obtenir. Donnez à propos et libéralement; et ne recevez guère de présens, à moins que ce ne soit des bagatelles. Si quelquefois vous ne pouvez éviter d'en recevoir, faites en de plus considérables à ceux qui vous en auront donné, après avoir laissé passer quelques jours.

32°. Ayez une cassette pour mettre ce que vous aurez de particulier, dont vous aurez seul la clef.

33°. Je finis par un des plus importans avis

que je puisse vous donner : Ne vous laissez pas gouverner ; soyez le maître ; n'ayez jamais de favori ni de premier ministre ; écoutez, consultez votre conseil, mais décidez. Dieu qui vous a fait roi, vous donnera les lumières qui vous sont nécessaires tant que vous aurez de bonnes intentions.

LETTRES

De Louis XIV au Roi d'Espagne, Philippe V, son petit-fils.

A Marly, le 27 juin 1701.

Vous verrez par ce que le courier vous dira de ma part, ce que je pense et ce que j'ai fait sur votre mariage et sur bien d'autres affaires, c'est pourquoi je ne vous en dirai rien dans cette lettre ; les deux que j'ai reçues de vous sont du 2 et du 10 juin ; je suis bien aise que vous ayez fait tout ce que je vous avois mandé, et vous verrez par ce qu'on vous dira de ma part ce que je crois utile au bien de vos affaires ; j'attends avec impatience ce que vous m'avez promis de faire pour le marquis *de Castel-Dolriol* ; ne perdez pas de temps pour me satisfaire sur ce que je vous demande ;

j'ai fait partir un homme très-habile pour travailler à vos finances, j'espère qu'il vous sera utile dans les suites; je ferai partir incessamment le *comte de Marsin* (*a*) pour soulager le *duc d'Harcourt* (*b*) et pour travailler conjointement avec lui pour le bien de vos affaires communes. Vous pourrez vous fier à lui et croire qu'il ne vous dira rien que je ne pense. Je suis bien en peine de ce que vous me mandez de votre conseil; je crois que *d'Harcourt* et *Marsin* vous seront d'un grand secours : vous devez vous fier à eux puisque je m'y fie, les connoissant comme je fais. Finissez le plutôt que vous pourrez, le rang des ducs et des grands : cela sera d'une grande commodité. On travaille aux carosses, on les fait comme le *comte Daten* dit qu'ils doivent être, je crois qu'ils ne seront pas trop beaux; pour ceux de la Reine, vous ferez de votre mieux; on ne peut pas vous en en-

(*a*) Ferdinand, comte de Marsin, d'une famille liégeoise, mourut en 1706 de la suite des blessures qu'il reçut à la bataille de Turin, où il fut fait prisonnier.

(*b*) Henri, duc d'Harcourt, né en 1654. Il avoit été envoyé ambassadeur en Espagne en 1697.

voyer assez à temps pour servir à votre mariage ; je crois qu'il ne sera pas retardé bien long-temps par ce qu'on est obligé de faire pour obliger le duc de Savoye à exécuter son traité. Il ne me reste qu'à assurer V. M. de la tendre amitié que j'ai pour elle ; la suite du temps vous la fera encore mieux connoître.

Signé LOUIS.

A Meudon, le 13 juillet 1701.

Je vous envoie *Marsin* (2) pour demeurer auprès de vous ; il vous dira beaucoup de choses importantes dont je l'ai chargé, donnez-lui une entière créance, je me fie à lui, vous pouvez en faire de même et être persuadé qu'il ne vous proposera rien qui ne soit utile à nos intérêts communs. Je ne saurois finir sans assurer V. M. de ma tendresse, et lui dire que je souhaite avec toute l'ardeur dont je suis capable, de vous voir un aussi grand roi que vous pouvez l'être, si vous le voulez.

Signé LOUIS.

A Marly, le 22 juillet 1701.

J'ai appris avec grand plaisir ce que vous avez fait pour le marquis de *Castel-Dolrios*, je vous en suis très-obligé ; je lui ai donné la nouvelle avec joie que vous l'avez fait Grand ; il a reçu cet honneur comme il le devoit. *Durasse* s'en va pour instruire le *duc d'Harcourt* de plusieurs affaires utiles à nos intérêts communs ; donnez attention à ce qu'il vous proposera, tâchez d'en profiter et me croyez plus tendre et plus plein d'amitié que jamais pour vous : j'oubliois de vous dire que le portrait que vous désirez est fait : vous devez m'être obligé du temps que j'ai donné pour vous plaire ; quand le tableau sera achevé on vous l'enverra sans perdre de temps.

Signé LOUIS.

A Marly, le 29 juillet 1701.

J'ai cru devoir différer votre mariage sur les avis que j'ai reçus du peu de sincérité du duc de Savoye (*a*) ; vous connoissez son ca-

(*a*) Philippe V épousa cependant Louise-Marie-Gabrielle de Savoye.

ractère ; j'avois écrit au marquis de *Castel-Rodrigue* de suspendre la négociation, j'ai appris depuis qu'elle étoit déjà finie ; ne vous étonnez pas cependant s'il fait naître quelque difficulté nouvelle à l'exécution ; je souhaite qu'il en trouve les moyens ; je n'ai d'autres vues que le bien de V. M., et de lui donner des marques de mon amitié en retardant de quelques mois, pour la rendre plus heureuse, la satisfaction qu'elle croit trouver dans son mariage ; il me paroît que vous ne devriez rien changer à votre départ de Madrid.

Signé LOUIS.

A Versailles, le 7 août 1701.

Vous jugez parfaitement du duc *Darcos* ; il est de votre autorité de soutenir ce que vous avez réglé pour les honneurs réciproques entre les ducs et les grands. *Belecourt* vous dira mon avis à l'égard de celui qui vous a présenté ce mémoire ; il faut un exemple ; celui que vous avez fait sur un de vos grands est très-à-propos : le refus de l'investiture a dû vous faire de la peine, mais le ressentiment

ne doit paroître que quand le bien de l'Etat le demande, il faut l'éteindre ou le témoigner suivant les circonstances; si l'effet ne suit immédiatement les menaces, elles sont presque inutiles; il n'y a pas d'apparence que le Pape donne l'investiture de Naples à l'Archiduc; il ne vient point en Italie; j'avoue que la pensée que vous aviez me fait un sensible plaisir, elle est digne de votre sang et je souhaiterois que l'état de vos affaires et la saison vous eussent permis de l'exécuter, mais il ne faut pas y songer pour cette année; non seulement je consentirai que vous passiez au printems en Italie si la guerre dure encore, mais dès-à-présent je vous le conseille indépendamment de ce que l'Archiduc ou le Roi des Romains pourront faire: rien ne vous donnera plus de réputation et plus de gloire dans le monde, particulièrement dans vos royaumes; gardez le secret de cette résolution si vous voulez qu'elle réussisse quand vous l'exécuterez; vous gagnerez le cœur de vos sujets, vos ennemis seront forcés à vous estimer et à vous rendre justice; que je serai heureux quand je vous verrai dans le haut point de gloire où j'espère que votre courage vous élevera; je vous en aimerai davantage,

et mon estime se fortifiant, ma tendresse augmentera en vous voyant tel que je vous désire et que je me persuade que vous serez.

Signé LOUIS.

A Versailles, le 21 août 1701.

Je renvoye votre courier et j'ai écrit à *Castel-Rodrigue* de conclure votre mariage ; vous apprendrez les raisons, le détail en seroit trop long à vous expliquer ; votre déférence à mes conseils augmente encore mon attention à vous les donner conformes à vos intérêts : celui d'aller en Italie au printemps prochain sera certainement de votre goût, je crois ce voyage nécessaire si la guerre continue ; mais je souhaite en même-temps qu'elle y soit terminée cette campagne ; je l'espère si le Maréchal de *Villeroi* exécute mes ordres comme j'ai lieu de le croire (*a*).

La guerre ne recommencera pas apparemment en Flandres cette année ; je vois avec

---

(*a*) Il les exécuta fort mal, puisqu'il fut fait prisonnier à Crémone le 1er. février 1702.

plaisir l'effet de votre amitié pour votre frère ; rien ne me peut toucher davantage que la continuation de cette union ; décidez en faveur de *Fernanonnes*, son zèle vous est connu, c'est une qualité principale et que vous devez fortifier dans le commencement de votre règne; je comprends que l'affaire du duc de *Monteleon* vous embarrasse : laissez agir le cardinal (*a*) comme archevêque de Tolède ; ne compromettez point votre autorité, on l'a trop engagée ; que cet incident vous serve à prendre du temps pour examiner ce qu'on veut vous faire signer dans votre despascho, hors les expéditions ordinaires ; je serai bien aise d'apprendre que *Marsin* y soit entré en l'absence du duc *d'Harcourt* ; vous jugez bien que je souhaite que votre voyage soit heureux et que les prospérités de V. M. répondent aux vœux que ma tendresse me fait faire pour vous.

Signé LOUIS.

(*a*) Le cardinal Porto-Carrero, Archevêque de Tolède, qui avoit puissamment secondé Louis XIV dans l'affaire de la succession.

A Fontainebleau, le 2 octobre 1701.

Je persiste toujours dans la pensée que vous devez passer en Italie au printemps prochain ; je suis persuadé que l'idée seule de ce voyage vous fait plaisir ; j'aurai soin, puisque vous le souhaitez, de régler dans le temps tout ce que je croirai nécessaire pour la descente et pour la commodité de V. M. ; il conviendra peut-être de publier bientôt votre passage ; la nouvelle en sera vraisemblablement bien reçue et produira de bons effets en Italie ; je vous avertirai quand je croirai qu'il sera temps de déclarer cette résolution qui vous fait honneur ; vous pourrez l'exécuter dès le mois de mars ; je crois vous faire plaisir en avançant le terme de deux mois ; vous aurez apparemment attendu plusieurs jours la Reine à Barcelonne ; j'espère que vous serez content de *Marsin* ; il a vu que je préférois ses services auprès de vous à ceux qu'il me rendoit dans mes armées. La santé de la *duchesse de Bourgogne* est entièrement rétablie : je ne douterai jamais de votre bon naturel, je suis très-sensible aux sentimens que vous témoignez à l'égard de ceux que vous devez aimer ; les miens pour vous sont tels que vous les méritez, et

je ne puis vous exprimer plus fortement ma tendresse et mon amitié qui dureront toujours pour vous.

Signé LOUIS.

A Fontainebleau, le 12 obtobre 1701.

La navigation des galères a paru si fatigante à la Reine d'Espagne, et même si dangereuse dans cette saison, qu'elle souhaite d'achever son voyage par terre, depuis Marseille jusqu'à Barcelonne; j'y ai consenti, *Marsin* vous en rendra compte, et des ordres que j'ai donnés dans une conjoncture aussi imprévue. Vous serez peut-être bien aise de vous avancer, pour la recevoir, jusques à Geronne. Si vous voulez passer jusqu'à Perpignan, vous en serez le maître; il n'y a point de lieu dans mon royaume où V. M. ne soit regardée comme un fils que j'aime tendrement, et je suis persuadé qu'en cette qualité l'empressement de mes sujets vous fera plus de plaisir que les traitemens dus à votre rang.

Signé LOUIS.

A Versailles, le 6 février 1702.

J'ai reçu vos deux lettres du 7 et du 24 janvier. Quoique j'aie parlé à Louville (*a*) de plusieurs détails dont il vous rendra compte, je ne puis m'en rapporter uniquement à lui pour vous assurer de la joie que j'ai du parfait rétablissement de votre santé, et de la conclusion des états de Catalogne. Il étoit nécessaire de les terminer avant que de songer à passer en Italie. Vous laissez présentement l'Espagne tranquille; j'espère que Dieu bénira vos desseins, et vous fera trouver dans le cœur de vos sujets en Italie le même amour et le même empressement que les Catalans témoignent présentement à V. M. Il est inutile de vous dire combien je le souhaite, et vous devez croire qu'indépendamment de mon intérêt, je regarderois votre satisfaction et vos prospérités comme les miennes propres, par l'unique motif de tendresse que j'ai pour vous.

Je reçois encore votre lettre du 29; je n'ai

(*a*) Eugène d'Allonville, chevalier de Louville, né au château de ce nom, en Béarn, l'an 1671; il avoit suivi Philippe V en Espagne. Il fut brigadier de ses armées; il se retira en France, près d'Orléans, et y mourut en 1732.

qu'à louer les dispositions que vous faites pour la défense de vos états. Songez aux Indes; je me rapporte à ce que *Marsin* vous en dira de ma part.

Signé LOUIS.

A Versailles, le 26 février 1702.

Vous souhaitez avec trop d'empressement de passer en Italie, pour me laisser douter de la joie que mon consentement à ce voyage vous a donné. Le projet, le désir que vous avez conservés de l'exécuter, et la justice de votre cause, me font espérer que le succès en sera heureux. Vous n'oublierez rien pour la sûreté et pour le bon gouvernement de vos Etats; je le vois par les dispositions que vous faites et par les ordres que vous avez donnés. Les représentations que vous avez reçues lors de votre passage doivent être regardées comme un effet du zèle que les sujets de V. M. ont pour elle; mais elles ne contiennent aucune raison qui n'ait été bien examinée avant la résolution que vous avez prise. J'espère que votre dernière indisposition étant présentement finie,

vous jouirez désormais d'une parfaite santé; on m'a épargné l'inquiétude que cette maladie m'auroit causée, en m'apprenant en même-temps votre guérison. Je suis également sensible à tout ce qui vous regarde, et ma tendresse particulière pour vous se fait connoître en toutes occasions.

Signé LOUIS.

A Marly, le 3 mars 1702.

J'ai considéré votre seule satisfaction, lorsque j'ai approuvé le dessein que vous avez de conduire avec vous la Reine à Naples; mais mon amitié pour vous ne me permet pas de vous taire les inconvéniens que je prévois à lui faire entreprendre ce voyage. Si je vous aimois moins, ma complaisance n'auroit point de bornes; je supprimerois les conseils de père, lorsqu'ils seroient contraires à ce que vous désirez. La tendresse que vous avez pour la Reine vous fait désirer de ne vous point séparer d'elle mais vous devez, par la même raison, considérer à quelles incommodités vous l'exposez, en lui faisant entreprendre un trajet de mer aussi considérable que celui qu'il faut faire pour passer

passer à Naples. Si son amitié pour vous lui ferme les yeux sur les suites fâcheuses qu'elle en doit craindre, vous êtes obligé d'y faire encore plus d'attention, et d'assurer votre commun bonheur, en songeant à la conservation de sa santé. Vous savez combien elle a souffert des fatigues de la mer, seulement depuis Nice jusqu'à Toulon ; vous pouvez juger de celles d'un voyage infiniment plus long, où la commodité de se rendre tous les jours à terre est absolument interdite. Au lieu de la satisfaction que vous vous proposez l'un et l'autre à faire ensemble ce voyage, vous vous préparez des sujets continuels de tourmens et d'inquiétude. Je les borne sur mer à la mauvaise santé de la Reine, et j'espère que vous n'essuyerez aucun péril ; mais après votre arrivée à Naples, vous regretterez bien des fois d'avoir pris la résolution de l'y conduire. Si les esprits sont encore agités, que ne craindrez-vous pas pour elle, et pourrez-vous la laisser dans cette ville pour aller vous mettre à la tête des armées en Lombardie? demeurerez-vous à Naples uniquement pour la Reine, quand vous passez en Italie pour la defense de vos Etats?

Si tout est tranquille à Naples, il ne vous convient pas d'y faire un long séjour ; la Reine

aura fait un voyage très-pénible pour demeurer seulement peu de jours avec vous ; vous la laisserez ensuite exposée à tous les périls que vous craindrez pour elle pendant le cours de la campagne, ou du soulèvement des peuples, ou des entreprises des Anglois et des Hollandois dans la Méditerranée. Que V. M. fasse réflexion sur la juste inquiétude qu'elle auroit si leur flotte venoit à bombarder Naples. Si la Reine étoit obligée d'en sortir, que n'auriez-vous pas à craindre pour elle de l'émotion des peuples dans une pareille conjoncture? Considérez l'embarras où vous serez, après la campagne finie, pour retourner avec elle en Espagne. Il est impossible de juger certainement du temps que vous serez obligé de demeurer en Italie. Vous ne quitterez apparemment l'armée que lorsque la saison sera contraire à toute navigation, principalement à celle des galères. Il vous seroit également difficile de passer à Naples pour aller chercher la Reine, et de la faire venir à Milan pour retourner ensemble en Espagne. Le seul parti que vous auriez à prendre seroit de la renvoyer en Espagne dans le temps que vous partiriez de Naples ; ainsi, vous l'auriez obligée à un voyage aussi fatigant qu'inutile, pour demeurer seulement

quelque temps de plus avec vous ; et vous serez contraint d'employer pour son retour, les mêmes vaisseaux dont vous pourrez vous servir utilement à Naples.

Le projet que V. M. entreprend est trop grand pour embarrasrer son exécution par de nouvelles difficultés ; il vous convient de passer sans beaucoup d'équipages lorsque vous allez vous-même défendre vos états ; mais il est contre la bienséance que la Reine marche sans l'accompagnement nécessaire à son rang. Le dessein de la mener avec vous est regardé à Madrid comme l'effet d'une résolution prise d'abandonner l'Espagne à la maison d'Autriche. Cette raison seule suffiroit pour vous obliger à laisser la Reine dans ce royaume ; elle vous donnera des marques bien plus sensibles de son amitié, en contenant, par sa présence, les peuples d'Espagne dans le devoir, qu'en s'exposant, pour vous suivre, aux périls et aux incommodités de la mer ; elle a trop de raison pour ne le pas comprendre lorsque vous lui montrerez ma lettre. Vous devez avoir assez de force sur vous-même pour lui demander, comme une preuve essentielle de sa tendresse, ce que vous pourriez obtenir par autorité. Vous consolerez vos fidèles sujets d'Espagne ; ils at-

tendront votre retour avec confiance ; les artifices de vos ennemis ne pourront ternir votre gloire, en faisant regarder comme une fuite votre départ pour aller défendre vos états. Vous savez apparemment que c'est ainsi qu'ils en parlent.

On diroit inutilement que l'espérance d'une prochaine succession vous oblige à mener la Reine avec vous. On sait qu'elle n'est pas encore en état que nous puissions nous en flatter ; si elle pouvoit bientôt vous donner des enfans, seroit-il de la prudence de l'exposer pendant une grossesse aux fatigues d'un long voyage par mer, et conviendroit-il que l'héritier de vos royaumes naquît hors de l'Espagne. J'entre dans ces détails, persuadé qu'il faut des raisons bien pressantes pour surmonter la peine que la Reine et vous aurez à vous séparer. Je n'espérerois pas même de la convaincre, si son esprit solide n'étoit aussi avancé qu'il l'est au-dessus de son âge ; elle doit s'en servir pour se dire elle-même qu'ayant autant d'années que vous en avez vraisemblablement à passer ensemble, ce n'est pas un malheur d'être séparés pour quelques mois, quand il y va de votre gloire, de la consolation de vos peuples, et de la conservation de vos Etats.

Je crois que pendant votre absence vous devez fixer le séjour de la Reine à Saragosse comme à Madrid ; *Marsin* vous en parlera de ma part. Je souhaite que Dieu, en bénissant vos justes desseins, elle vous revoie bientôt plein de gloire, et victorieux de vos ennemis.

Ce que je vous marque est le pur effet de mon amitié, et vous devez suivre mes conseils : il vaut mieux encore que vous n'alliez point en Italie que d'y mener la Reine ; vous en voyez les raisons, je les ai toutes pesées. J'espère que vous prendrez le bon parti, et que vous passerez seul.

Signé LOUIS.

A Versailles, le 20 avril 1702.

La nouvelle que vous me donnez de votre départ me fait espérer d'en recevoir bientôt de votre arrivée à Naples ; je l'attends avec impatience ; et je ne puis être indifférent à la gloire et à la satisfaction de V. M. Elle sait que le cardinal *de Janson* (*a*) doit se rendre auprès

---

(*a*) Toussaint de Forbin, connu sous le nom de Cardinal de Janson. Il avoit été d'abord Ambassadeur

d'elle; il l'informera de l'état des affaires de Rome, vous connoissez la liaison qu'elles ont avec celles de l'Italie; je m'en rapporte à ce qu'il vous en dira, et je vous assurerai seulement que ma tendresse pour vous est telle que vous la méritez et que vous pouvez la désirer.

Signé LOUIS.

A Versailles, le 24 avril 1702.

J'ai examiné les différentes propositions que l'on vous a faites sur la manière d'établir la régence de la Reine pendant votre absence. La meilleure de toutes me paroît être celle de laisser la junte telle que vous l'avez formée, avec la seule différence que la Reine présidera avec la voix d'honneur, et que les expéditions se feront en son nom seul, quoique les résolutions ayent été prises à la pluralité des voix. Je le marque plus en détail à *Marsin*, à *Blecour*, et l'on en instruit aussi madame la marquise

---

en Pologne où il décida l'élection de Jean Sobieski qui en retour lui fit avoir le chapeau. Le cardinal de Janson fut Grand-Aumonier de France en 1706. Il mourut en 1725 à 83 ans.

des Ursins. J'ai fait écrire au sieur *de Baville* (*a*) d'acheter en Languedoc les mulets; le cardinal Porto Carrero a pris les mesures nécessaires pour fournir régulièrement à la dépense de votre maison; je ne doute pas qu'il n'exécute ce qu'il vous promet. Pressez de veiller attentivement à la sûreté de vos côtes d'Espagne et à celle de Cadix; le principal objet de vos ennemis est de les attaquer. Je crois que vous êtes présentement en mer; je prie Dieu de bénir votre voyage. Comme vous n'avez en vue que le bien de vos peuples, j'espère que les succès seront tels que vous le souhaitez encore plus pour la tendre amitié que j'ai pour vous, que par l'étroite union de nos intérêts.

Je reçois encore votre lettre du premier du mois; j'apprends avec plaisir la résolution que vous avez prise d'envoyer la toison au duc *d'Harcourt* et au comte *d'Ayen*, et vous devez être bien assuré du zèle de vos sujets pour le service de V. M. J'espère que ce voyage augmentera les raisons que j'ai de vous estimer, mais elles ne peuvent rien ajouter à ma tendresse pour vous.

Signé LOUIS.

(*a*) Intendant de Languedoc.

A Marly, le 1er. mai 1702.

J'ai appris avec beaucoup de joie votre heureuse navigation, et le duc *de Descalone* m'a fait un sensible plaisir de m'annoncer la nouvelle de votre arrivée à Naples : un passage aussi prompt est un commencement de bonheur, qui sera suivi de succès encore plus heureux, au moins je l'espère des bénédictions que Dieu répandra sur V. M., et je souhaite que ses sujets pensent de même. Je suis persuadé qu'elle se fera aimer de manière qu'ils ne désireront ni le roi des Romains, ni l'Archiduc, et que les peuples seront fidèles, autant par inclination que par devoir.

Vous devez être assuré de l'égard que j'aurai à la recommandation que vous me faites en faveur des officiers généraux qui ont servi à votre passage ; vous savez, comme Roi, ce que je peux accorder aux demandes que vous me faites comme mon petit-fils. Si je consulte seulement ma tendresse pour vous, il n'y aura rien que je puisse refuser à la qualité que votre naissance vous donne. J'ai permis au comte *d'Estrées* d'accepter la grâce que vous lui voulez faire ; elle m'est très-sensible, il la mérite,

et pour ses services et pour ceux de sa maison, et j'ordonne à *Marsin* de vous en remercier de ma part. Je me rapporte à ce qu'il vous dira sur l'état présent des affaires, et je vous assurerai seulement de la tendre amitié que j'ai pour vous.

Signé LOUIS.

A Versailles, le 21 juin 1702.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite en partant de Naples, et j'attends avec impatience la nouvelle de votre arrivée à Gênes ou à Final; je devrois même l'avoir reçue si votre navigation a été aussi heureuse que j'avois lieu de le croire suivant les dernières lettres; j'apprends avec plaisir que V. M. soit contente des troupes françoises que j'ai envoyées à Naples, et que les Napolitains se louent de leur conduite. Je souhaiterois que vous fussiez aussi assuré de vos sujets que vous le devez être des miens dans les lieux où ils seront employés, mais ne vous étonnez pas du désordre que vous trouvez dans vos troupes, et du peu de confiance que vous pouvez prendre en elles : il faut un long règne et de grands soins pour éta-

blir l'ordre et assurer la fidélité de différens peuples éloignés et accoutumés à obéir à une maison ennemie de la vôtre ; il est essentiel pour vous de connoître leurs dispositions, et il est de votre prudence de vous mettre en état de corriger le mal avant que de faire voir que vous le savez ; vous avez raison de compter sur les François plus que sur toute autre nation, mais ne le témoignez pas de manière que vous éloigniez encore les Espagnols par la jalousie qu'ils auroient de cette préférence : il faut beaucoup de sagesse, et vous avez besoin de bien des grâces de Dieu pour conduire des peuples de génie différent, et tous difficiles à gouverner. Il faut que la campagne soit glorieuse pour obliger le Pape à vous donner l'investiture ; vous avez parfaitement bien fait de n'en rien dire au légat, il ne vous convient pas de la solliciter : l'intelligence n'en paroîtra pas moins bonne entre le Pape et vous ; je crois que vous avez bien vu l'importance dont il est que vos sujets soient persuadés qu'elle est très-étroite. Je vous remercie de la statue que vous me destinez ; quand la beauté ne répondroit pas à la réputation, il me suffiroit qu'elle vient de vous.

Signé LOUIS.

A Versailles, le 29 décembre 1702.

Tout ce que le comte *de Marsin* m'a dit de vous m'a fait un extrême plaisir, car je sais que, quelque reconnoissance qu'il aye de la manière dont vous l'avez traité, il ne vous auroit jamais loué aux dépens de la vérité; il ne pouvoit me rendre des services plus agréables que ceux qu'il m'a rendus auprès de V. M., et la satisfaction qu'elle en témoigne, sera toujours la plus forte recommandation qu'il puisse avoir.

J'ai reçu les lettres que vous m'avez écrites, et par votre nourrice et par le sieur *Candau;* je suis très-sensible aux assurances que vous me donnez en toutes occasions de votre tendresse, et je crois que vous ne doutez pas que celle que j'ai pour vous ne soit aussi vive.

Signé LOUIS.

Je ferai *Marsin* chevalier de l'ordre.

A Versailles, le 29 décembre 1702.

Mon m'a rendu votre lettre du 1er. de ce mois; il ne peut avoir de plus forte recom-

mandation auprès de moi que la satisfaction que vous temoignez de ses services; je l'ai entretenu, et vous devez croire que je parle toujours avec plaisir à ceux que je sais être particulièrement instruits de ce qui vous regarde; j'approuve le dessein que vous avez d'augmenter le nombre de vos mousquetaires, rien ne vous doit empêcher de l'exécuter. Il ne faut pas que V. M. diffère à l'armer de toutes manières : c'est l'unique moyen d'établir votre autorité, mais soutenez-la, je vous prie, en décidant et en faisant voir que vous êtes le maître; parlez aussi s'il est possible plus que vous ne faites à vos sujets, c'est un effort qu'il est essentiel que vous fassiez sur vous-même : je ne vous en avertirois pas si la tendre amitié que j'ai pour vous, ne me donnoit une attention très-vive à tout ce qui a rapport à vous.

Signé LOUIS.

A

J'ai pu douter de votre fermeté, sans rien diminuer de la bonne opinion que j'ai de vos sentimens; je sais quelle est votre tendresse pour

la Reine; j'ai compris la peine que vous auriez à vous séparer d'elle, votre amitié doit être encore augmentée par les marques qu'elle vous donne de la sienne; c'est vous aimer véritablement que de préférer votre gloire à sa propre satisfaction: la résolution que vous prenez l'un et l'autre mérite autant de louanges qu'elle est conforme à vos intérêts. Regardez présentement votre mariage comme le plus grand bonheur de votre vie: la complaisance de la Reine, la force de sa raison ne sont pas moins rares, qu'il est extraordinaire de trouver toutes ces qualités dans une personne de son âge. Vous ne pouviez m'apprendre des nouvelles plus agréables, et j'avoue que ma tendresse, déjà si vive pour V. M. et pour elle, est encore augmentée. La lettre que vous avez écrite au cardinal Porto est admirée. Je ne crains point de vous donner trop bonne opinion de vous-même, je souhaite au contraire que vous l'ayez telle que vous le devez et que je l'ai de vous. Quelque particulière que soit mon amitié pour vous, je sais qu'elle ne m'aveugle point, et je vois avec un sensible plaisir, pour toutes vos actions, que je vous rends justice; je prie Dieu qu'il vous comble de toutes ses

bénédictions ; je le remercierai comme répandues sur moi-même.

Je reçois encore votre lettre du 14, il est nécessaire que vous conserviez le prince de *Vaudemont* gouverneur du Milanois. Je me rapporte à ce que *Marsin* vous en dira ; ainsi je ne donnerai aucun ordre au sieur *Bonchu* pour vos équipages.

Signé LOUIS.

LETTRE

De madame de Maintenon à Philippe V.

JE suis confuse et bien reconnoissante de la bonté de V. M., d'avoir donné un moment de son attention à la maladie que j'ai eue, et de vouloir m'assurer elle-même quelle est bien aise du retour de ma santé. Je puis bien dire avec vérité à V. M. qu'elle n'a personne plus attaché à elle que je le suis, et que je m'intéresse dans les grandes affaires de V. M., et dans les plus petites. Son divertissement ne m'est point indifférent, et j'avois pris de grands soins de bien instruire madame la maréchale *d'Harcourt* pour qu'elle y contribuât de tout son pouvoir: j'espère que V. M. trouvera de la joie avec la Reine qu'on dit être pleine d'esprit, et madame la princesse *des Ursins* est très-propre à aider V. M. à la former. Il ne faut pas que la bonté de V. M. l'abandonne à faire sa volonté, comme

la bonté du roi a abandonné madame la princesse de *Bourgogne* qui a tant mangé et tant veillé qu'elle en a été à la mort; je me souviens que V. M. disoit un jour dans mon cabinet, qu'il falloit contraindre la jeunesse : voici le temps de mettre cette maxime en pratique ; ces deux princesses ont été très-bien élevées et fort retenues, de sorte que la nôtre s'est livrée à la liberté qu'on lui a laissée, et a abusé de son bon tempérament; mais, Sire, si sa maladie a dû être regardée comme un effet du déréglement de la vie qu'on faisoit, elle a d'ailleurs été bien honorable à notre princesse qui y a fait voir toute la religion qu'on peut désirer; elle voulut se confesser, et le fit dans des dispositions et avec un courage et une résignation qui n'est pas de son âge; sa raison et sa patience n'étoient pas moins surprenantes dans un naturel si vif : mais il ne faut pas parler de mort sans dire à V. M., qui l'aura bien appris d'ailleurs, que nous en venons de voir une qui a réjoui le ciel, et édifié tous ceux qui en ont été témoins; je ne parle pas seulement des gens de bien, mais les plus libertins de la cour ne voyoient point le roi d'Angleterre sans étonnement; il a été six jours sans qu'on pût rien espérer pour

sa

sa vie, tout le monde le voyoit, il communia deux fois, il parla à son fils, à ses domestiques catholiques, aux protestans, à notre Roi, à la Reine, et à toutes les personnes de sa connoissance; mais tout cela avec une présence d'esprit, une paix, une joie, un zèle, une fermeté, une simplicité dont tout le monde revenoit charmé. Quand on ouvrit son corps les médecins et les chirurgiens prenoient quelque chose pour en faire des reliques; les gardes trempoient leurs mouchoirs dans son sang, les autres faisoient toucher leurs chapelets. Je crains d'abuser de la patience de V. M. à qui on a peut-être mandé toutes ces particularités; votre piété, Sire, vous les fera goûter, nous savons qu'elle la conserve, et qu'elle ne perd pas d'occasion d'en donner des marques. Je n'ai point d'avis à donner à V. M., il ne revient d'elle qu'une conduite qui passe ce qu'on pouvoit en attendre; nous n'avons à lui souhaiter que plus de secours jusqu'à ce qu'elle puisse faire par elle-même; le roi voit avec beaucoup de peine que le maréchal *d'Harcourt* ne revient point de sa maladie, c'est un homme à conserver, et qui peut rendre de grands services à V. M. J'espère que le portrait du roi partira bientôt; nous n'en avons

point ici qui en approche ; tout le monde, Sire, vous porte ici dans son cœur ; on passe bien des heures à parler de V. M., et on envie le bonheur de l'Espagne ; Dieu veuille qu'elle le connoisse, et combler V. M. de toutes sortes de bénédictions.

Signé MAINTENON.

LETTRE

A M. SEIGNELAY.

Si les ennemis vouloient faire une descente en Normandie, Picardie et Boulonnois, en ce cas seul je vous permets de faire entrer mes vaisseaux dans la Manche, pour les combattre et pour empêcher leur dessein, à quelque prix que ce soit.

Mandez-moi souvent des nouvelles ; quoiqu'elles ne soient pas toutes importantes, elles ne laissent pas de me faire plaisir.

Si vous vous mettez en mer, envoyez-moi souvent des nouvelles par des barques qui pourront venir aux côtes voisines.

Faites tout avec prudence, patience et sagesse, et ne précipitez rien dont on puisse se repentir.

Montrez cette lettre à *Tourville*, afin qu'il ne puisse douter de mes intentions, et que cela

lui serve pour la conduite qu'il devra tenir quand vous ne serez plus sur mes vaisseaux.

Demeurez tant que vous croirez être nécessaire, et voyez ce qui se passera d'important pour me rendre un compte exact de ce que chacun aura fait.

Vous n'avez rien à craindre de l'absence ; soyez assuré que je suis très-content de vous, et que je compte plus sur les services que vous me rendez où vous êtes, que si vous étiez auprès de ma personne.

PROJET DE HARANGUE.

J'ai soutenu cette guerre avec la hauteur et la fierté qui convient à ce royaume ; c'est par la valeur de ma noblesse et le zèle de mes sujets que j'ai réussi dans les entreprises que j'ai faites pour le bien de mes états. J'ai donné tous mes soins et toute mon application pour y parvenir. Je me suis aussi donné les mouvemens que j'ai crus nécessaires pour remplir mes devoirs, et pour faire connoître l'amitié et la tendresse que j'ai pour mes peuples, en leur procurant par mes travaux une paix qui les mette en repos le reste de mon règne, pour ne penser plus qu'à leur bonheur.

Après avoir étendu les limites de cet empire, et couvert mes frontières par ces importantes places que j'ai prises ; j'ai écouté les propositions de paix qui m'ont été faites, et j'ai peut-être passé en ce rencontre les bornes de la sagesse, pour parvenir à un aussi grand ouvrage. Je

puis dire que je suis sorti de mon caractère, et que je me suis fait une violence extrême pour procurer promptement le repos à mes sujets, aux dépens de ma réputation, ou du moins de ma satisfaction particulière, et peut-être de ma gloire, que j'ai bien voulu hazarder pour l'avantage de ceux qui me l'ont fait acquérir. J'ai cru leur devoir cette reconnoissance. Mais voyant à cette heure que nos ennemis les plus emportés n'ont voulu que m'amuser, et qu'ils se sont servis de tous les artifices dont ils sont capables pour me tromper, aussi bien que leurs alliés, les obligeant à fournir aux dépenses immenses que demande leur ambition déréglée, je ne vois plus de parti à prendre, que celui de songer à nous bien défendre, en leur faisant voir que la France bien unie est plus forte que toutes les puissances rassemblées avec tant de peine par force et par artifice pour l'accabler. Jusqu'à cette heure j'ai mis en usage les moyens extraordinaires dont en pareilles occasions on s'est servi, pour avoir des sommes proportionnées aux dépenses indispensables pour soutenir la gloire et la sureté de l'Etat. Présentement que toutes les sources sont quasi épuisées, je viens à vous pour vous demander vos conseils et votre assistance en

ce rencontre, où il ira de notre salut pour les efforts que nous ferons pour notre union ; nos ennemis connoîtront que nous ne sommes pas en l'état qu'ils veulent faire croire, et que nous pourrons par le secours que je vous demande, le croyant indispensable, les obliger à faire une paix honorable pour nous, durable pour notre repos et convenable à tous les princes de l'Europe. C'est à quoi je penserai jusqu'au moment de la conclusion, même dans le plus fort de la guerre, aussi bien qu'au bonheur et à la félicité de mes peuples qui ont fait et feront jusqu'au dernier moment de ma vie ma plus grande et ma plus sérieuse application (*a*).

(*a*) Ce projet de harangue est écrit sans aucune indication d'époque.

NOTES.

ANNÉE 1667.

(1) Pour remédier aux désordres qui arrivoient ordinairement dans Paris, j'eu voulus rétablir la police, etc.

Paris, à l'époque où Louis XIV prit le gouvernement, étoit presque sans police. Il s'y faisoit un nombre infini de vols ; et comme les rues n'étoient point éclairées, il n'y avoit aucune sûreté à sortir le soir. Le pavé négligé depuis long-temps étoit rompu dans beaucoup d'endroits, ce qui joint au peu de pente qu'avoient les rues, empêchoit l'écoulement des eaux, et rendoit la ville extrêmement boueuse.

En 1664, on commença à paver avec des pierres plates, ce qui coûta des sommes immenses. Auparavant, le pavé n'étoit formé que de cailloux posés en pointe. Les rues furent

éclairées par un très-grand nombre de lanternes ; on doubla le guet, et on établit un réglement très-sévère sur le port d'armes et sur les gens sans aveu ; mais ce qui contribua surtout à établir l'ordre, ce fut la création d'un magistrat particulier pour la police. Louis XIV sépara la charge de lieutenant civil de celle de lieutenant de police, qu'il créa en faveur de Nicolas-Gabriel de la Reynie, homme vigilant et ferme, qui remplit si habilement sa charge, que peu de temps après on put marcher en sûreté dans les rues, à toute heure de nuit. On sait que le successeur de M. de *la Reynie* fut un homme du plus grand mérite. M. *d'Argenson* perfectionna ce que M. de *la Reynie* avoit créé, et la police de Paris devint le modèle des autres polices.

(2) A l'égard du réglement général pour la justice dont je vous ai déjà parlé, voyant un bon nombre d'articles rédigés dans la forme que j'avois désirée, je ne voulus pas priver plus long-temps le public de ce soulagement, etc.

L'année 1667 fut à-la-fois l'époque de ses premières loix et de ses conquêtes. L'ordonnance civile parut d'abord ; ensuite le code des eaux et forêts, puis des statuts pour toutes les

manufactures ; l'ordonnance criminelle ; le code du commerce ; celui de la marine : tout cela suivit d'année en année.

Une connaissance approfondie de la jurisprudence (ajoute Voltaire) n'est pas le partage d'un souverain ; mais le Roi était instruit des loix principales ; il en possédait l'esprit, et savait ou les maintenir ou les mitiger à propos. Il jugeait souvent les causes de ses sujets, non-seulement dans le conseil des secrétaires d'état, mais dans celui qu'on appelle le conseil des parties. Il y a de lui deux jugemens célèbres, dans lesquels sa voix décida contre lui-même.

Dans le premier, en 1680, il s'agissait d'un procès entre lui et des particuliers de Paris, qui avaient bâti sur son fonds. Il voulut que les maisons leur demeurassent avec le fonds qui lui appartenait, et qu'il leur céda.

L'autre regardait un persan nommé *Roupli*, dont les marchandises avaient été saisies par les commis de ses fermes, en 1687. Il opina que tout lui fût rendu, et y ajouta un présent de trois mille écus.

VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, tome III.

Me souvenant de ce que *la Feuillade* avoit fait en Hongrie, je consentis à faire passer en sa personne la qualité de duc de Roannois, etc.

Léopold ayant demandé du secours à Louis XIV contre les Turcs, il lui envoya quatre mille hommes de pied et deux mille chevaux. Le marquis de *Coligni* commandoit ces troupes, et le comte de *la Feuillade* étoit son maréchal de camp. Ils joignirent l'armée de l'Empereur au mois de juin 1664. *La Feuillade* se distingua particulièrement à la journée de Saint-Godard où il enfonça les janissaires. Il décida du gain de cette bataille, où les Turcs perdirent plus de huit mille hommes.

M. de *la Feuillade* fut comblé des grâces de *Louis XIV*. Il avoit été long-temps sans lui plaire, et plus long-temps encore sans en rien obtenir. En voici une preuve assez curieuse; c'est M. l'abbé de *Choisy* qui parle.

Je vais rapporter ici une chose assez singulière de M. de *la Feuillade ;* il étoit fort ami de ma mère, et en lui parlant il l'appeloit toujours ma bonne amie. Un jour, à Saint-Germain, ma mère étant logée à l'hôtel de Richelieu, *la Feuillade* entra dans sa chambre;

j'étois au chevet du lit de ma mère, qui me faisoit écrire à la reine de Pologne. Il fit sortir *Marion* sa femme de chambre, ferma la porte et commença à se promener à grands pas, comme un furieux; il jeta son chapeau par terre, et disoit tout haut, non, je n'y puis plus tenir, je suis percé de coups; j'ai eu trois frères tués à son service; il sait que je n'ai pas un sol, et que c'est *Prudhomme* qui me fait subsister, et il ne me donne rien. Adieu, ma bonne amie, disoit-il en s'adressant à ma mère qui étoit dans son lit: adieu, je m'en vais chez moi, et j'y trouverai encore des choux. Ma mère lui dit: Vous êtes fou, ne connoissez-vous pas le Roi? c'est le plus habile homme de son royaume; il ne veut pas que les courtisans se rebutent; il les fait quelquefois attendre longtemps, mais heureux ceux dont il exerce la patience, il les accable de bienfaits: attendez encore un peu, et il vous donnera assurément, puisque vos services méritent qu'il vous donne. Mais au nom de Dieu, redoublez d'assiduité, paroissez gai, demandez tout ce qui vaquera. Si une fois il rompt sa gourmette de politique, s'il vous donne une pension de mille écus, vous êtes grand-seigneur avant qu'il soit deux ans. Il la crut, fit sa cour à l'ordinaire et

s'en trouva bien ; sa fortune égala celle de monsieur de la Rochefoucault.

(4) Je leur voulus donner une égale terreur de tous côtés, afin qu'étant obligés de partager dans un grand nombre de garnisons le peu de forces qu'ils avoient, ils demeurassent partout également foibles.

Le Roi ne communiqua son dessein à Turenne que quelques jours avant son départ. Son armée étoit nombreuse, celle d'Espagne étoit très-foible ; à peine M. *de Marsin* qui la commandoit put-il mettre cinq ou six mille hommes sur pied.

Charleroy fut pris le 2 juin, Bergues se rendit le 6 au maréchal *d'Aumont* qui commandoit un camp volant ; Furnes tint trois jours et se rendit le 12 au même ; Ath fut pris le 18.

Le Roi prit le 24 la ville de Tournay ; la citadelle se rendit le lendemain ; Douay et le fort de Scarpe tombèrent en son pouvoir le 6 juillet ; le 18 la citadelle de Courtray se rendit au maréchal *d'Aumont* après trente heures de tranchée ouverte ; le 31 Oudenarde se rendit.

Le 17 août le Roi prit Lille après neuf jours

de tranchée ouverte ; ce fut l'action la plus remarquable de la campagne ; cette place avoit une garnison de plus de six mille hommes ; quelques jours auparavant il avoit été repoussé devant Dendermonde, et il l'avoit abandonné par les raisons qu'il développe ici.

Le 31 août, Mrs. *de Créqui* et *de Bellefonds*, détachés de l'armée du Roi, attaquèrent et mirent en déroute, près du canal de Bruges, six mille chevaux ennemis commandés par le comte *de Marsin* et par le prince *de Ligne* qui s'étoient avancés pour tenter de secourir Lille ; on leur tua peu de monde, mais on leur fit beaucoup de prisonniers ; M. *de Marsin* se sauva à pied au travers des marais.

Cette campagne, dit Voltaire, faite au milieu de la plus grande abondance, parut le voyage d'une cour ; la bonne chère, le luxe et les plaisirs s'introduisirent alors dans les armées, dans le même temps que la discipline s'affermissait ; les officiers faisaient le devoir militaire beaucoup plus exactement, mais avec des commodités plus recherchées ; le maréchal *de Turenne* n'avait eu long-temps que des assiettes de fer en campagne; le marquis *d'Humières* fut le premier, au siége d'Arras en

1667, qui se fit servir en vaisselle d'argent, à la tranchée, et qui fit manger des ragoûts et des entremets ; mais dans cette campagne de 1667 où un jeune Roi, aimant la magnificence, étalait celle de la cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde se piqua de somptuosité et de goût dans la bonne chère, dans les habits, dans les équipages.

(*Siècle de Louis XIV.*)

(5) Je résolus d'attaquer aussitôt après une de leur meilleures places, et je me déterminai, par mon propre sentiment, à choisir Lille.

Louis XIV s'exposa beaucoup à ce siége ; un page de la grande écurie fut tué derrière lui dans la tranchée. Un soldat le voyant exposé le prit brusquement par le bras et le retira en arrière en lui disant : Est-ce-là votre place ? Le vieux *Charost*, capitaine des gardes, croyant s'apercevoir qu'il hésitoit, lui ôta son chapeau garni de plumes et trop remarquable ; puis lui mettant le sien sur la tête et se penchant vers son oreille lui dit : Sire, le vin est tiré, il faut le boire. Le Roi l'entendit, demeura dans la tranchée et lui en sut toujours gré.

Le gouverneur de Lille sachant qu'il n'y

avoit point de glace au camp, en envoyoit tous les jours au Roi, qui dit au gentilhomme qui venoit en présenter : priez monsieur le gouverneur de m'en envoyer un peu davantage. Sire, répondit gravement l'Espagnol, il la ménage, parce qu'il espère que le siége sera long, il apréhende que V. M. n'en manque; et il tira sa révérence. *Dites à M. de Brouay*, lui cria Charost, *qu'il n'aille pas faire comme le gouverneur de Douay qui s'est rendu comme un coquin. Etes-vous fou, Charost,* lui dit le Roi. *Comment Sire*, répliqua-t-il, *Brouay est mon cousin.*

(6) Mais il arriva dans le même temps que la flotte des Hollandois entra dans la Tamise.

Le 22 juin, les Hollandois sous les ordres de *Ruyter* et de *Corneille de With*, entrèrent dans la Tamise avec 70 vaisseaux de guerre et 16 brûlots, ayant su que les Anglois avoient abandonné le fort de Sheerness, situé sur la pointe de la rivière de Chatam, où il y avoit 50 pièces de canon, des mâts, des vergues et des antennes pour plus de trois ou quatre tonnes d'or (dit le père d'Avrigny); ils brûlèrent ce qui ne put être emporté. Le lendemain ils attaquèrent

quèrent les vaisseaux qui étoient sur la rivière; ils en prirent cent et en brûlèrent dix ou douze.

(7) Vers la fin de cette année, il arriva, dans cet Etat, une révolution qui rompit toutes mes mesures.

Don Alphonse, roi de Portugal, avoit épousé en 1666 Marie-Françoise-Isabelle de Savoye, qu'on appeloit alors Mlle. d'Aumale. Ce prince qui étoit impuissant, avoit formé le projet de prostituer la Reine à un de ses favoris. Cette princesse ayant eu connoissance de ce dessein, se retira le 11 novembre 1667, au couvent de l'Espérance, d'où elle écrivit à don Alphonse pour lui déclarer l'intention où elle étoit de retourner en France, et pour lui redemander ses biens, ajoutant qu'il savoit très-bien qu'elle n'étoit pas sa femme. Alphonse fut d'abord furieux; mais le lendemain la Reine ayant déclaré publiquement la cause de sa retraite, les grands résolurent de déposséder Alphonse; on l'arrêta dans sa chambre, et autant il avoit montré d'emportement la veille, autant alors il se montra lâche et pusillanime. Il signa sur-le-champ, sans résistance, son abdication en faveur de don Pèdre son frère, qui prit seulement le titre de Régent du royau-

me ; mais qui, peu de temps après, épousa Mlle. *d'Aumale*, dont le mariage avec *Alphonse* fut déclaré nul. Don *Alphonse* fut confiné aux îles Tercères.

ANNÉE 1778.

(1) Et attaqua le duc de Luxembourg, quoiqu'il sût ce qui avoit été conclu, etc.

Le prince d'Orange attaqua le maréchal de Luxembourg à Saint-Denis, près de Mons. Il étoit déjà maître de Casthone, qu'on ne savoit encore rien de sa marche dans l'armée du maréchal. Il força ensuite Saint-Denis ; mais nos troupes s'étant mises en bataille le chassèrent de ces deux postes, après un combat fort opiniâtre, qui dura jusqu'à dix heures du soir, avec une très-grande perte de part et d'autre.

On accusa le prince d'avoir voulu empêcher par cette action qui paroissoit contre toutes les règles, l'exécution du traité de paix qu'il avoit inutilement traversé. Son historien assure que le pensionnaire Fagel avoit différé de lui donner avis de la conclusion du traité, et

qu'il ne lui en écrivit que le 13. D'autres disent qu'à la vérité le pensionnaire lui en avoit envoyé une copie, mais qu'elle fut interceptée par le marquis de Grana, qui la cacha au prince dans l'espérance qu'un combat donné dans la conjoncture allumeroit la guerre : il faut avouer que tout cela n'est guères probable.

Le chevalier *Temple* prétend que M. de *Luxembourg* fut mis en désordre, et que si le prince d'*Orange* avoit eu la liberté de l'attaquer le lendemain, avec sept ou huit mille Anglois qui étoient à portée de le joindre, non-seulement il auroit fait lever le blocus de Mons, mais il auroit pu même pénétrer en France. Samson a dit à-peu-près la même chose ; de Richemont au contraire ; le P. *du Londel*, dans ses Fastes, et la plupart de nos relations donnent la victoire complette au général françois. La gloire qu'on ne peut lui disputer, c'est d'avoir repris deux postes considérables, et de n'avoir pas perdu un pouce de terrain, après s'être laissé surprendre, en se reposant sur la foi d'un traité solennel signé depuis quatre jours, et dont il ne pouvoit douter que le prince *d'Orange* qui étoit si

proche de Nimègue, et où il avoit tant de relations, ne fût aussi instruit que lui.

Mémoires chronologiques de d'Avrigny.

Au reste, dit M. de *la Fare*, le prince d'*Orange*, qui ne pouvoit consentir à la paix, fit une chose qui découvrit bien son génie élevé et entreprenant. Il avoit la paix signée dans sa poche; mais il la cacha à son armée, et alla attaquer M. de *Luxembourg* sous Mons. Il pensa le battre; mais ce général qui ne s'y attendoit point, se défendit bien, et le lendemain la paix fut publiée.

(2) *La paix entre la France et la Hollande fut signée à Nimègue, le* 10 *août* 1678. *Le Roi leur rendit Maëstricht.*

La paix avec l'Espagne fut signée le 17 septembre suivant. Voici les conditions prescrites par Louis XIV. Il promit de rendre Charleroy, Binch, Ath, Oudenarde, Courtray et dépendances, à l'exception de Menin et de la ville de Condé, quoique tous ces lieux lui eussent été cédés par la paix d'Aix-la-Chapelle, et de plus la ville, le duché de Limbourg, Gand, le pays de Woës, Lewe, Saint-Guillonin les fortifi-

cations rasées, Puy-Cerda et les autres places occupées de ce côté-là. Le Roi garda la Franche-Comté, Valenciennes, Condé, Bouchain, Cambray, Aire, Saint-Omer, Ypres, Warwick, Warneton, la Lys, Poperingue, Bailleul, Cassel, Menin, Bavoy et Maubeuge avec leurs dépendances, et Charlemont ou Dinan. (Charlemont fut réuni à la France). Le traité fut ratifié à Saint-Germain-en-Laye, le 28 du même mois, et le 14 de novembre à Madrid.

Le chevalier Temple dit qu'il n'a jamais vu ni lu qu'aucune négociation ait été maniée avec autant d'habileté et d'adresse, que celle-là le fut de la part des plénipotentiaires françois.

(1) Et j'eus le bonheur de finir cette année aussi heureusement par les négociations, que je l'avois commencée par la guerre.

On s'assembla à Nimègue, dit M. de *la Fare*, et l'on peut dire que ce fut là où le Roi parut le maître en Europe. Il pouvoit presque choisir entre l'asservir ou lui donner la paix, et il étoit au comble de sa gloire, dont il est bien tombé depuis, pour avoir écouté et suivi de méchans conseils. Il préféra pour lors la paix à la guerre, car il la fit en maître; mais

parce que l'Angleterre commençoit à se mouvoir, et à ne pouvoir consentir que toutes les conquêtes du roi lui demeurassent par la paix, on résolut, au commencement de la campagne de 1678, d'aller prendre Gand, et il faut dire à l'honneur de *Louvois*, que toutes les mesures pour cette importante conquête furent si bien prises et si bien exécutées, que ce grand coup réussit, et ensuite la prise d'Ypres : si bien que dès que *Barillon*, ambassadeur en Angleterre, eut le pouvoir d'offrir à *Charles II* de rendre Gand par le traité de paix, il fut bientôt conclu et signé à Nimègue. Par ce traité, dit M. de *la Fare*, le plus glorieux que la France ait peut-être jamais fait, le roi se chargea de faire rendre à la Suède tout ce que l'électeur de Brandebourg lui avoit pris pendant cette guerre, où elle avoit été presque entièrement chassée de l'Allemagne. Et en effet, les armes du roi la rétablirent dans tous ses états, ce qui donna le dernier titre à cette glorieuse paix de Nimègue, que le roi et les François peuvent regarder comme l'époque de leur grandeur, n'ayant rien fait depuis qui ne les ait conduit à leur ruine et à l'état pitoyable où ils sont tombés et tomberont, à

moins, comme l'on dit, que Dieu ne s'en mêle.

NOTES DES LETTRES.

(1) Je vous enverrai *Marsin* pour soulager le duc d'*Harcourt*. LETTRE Ire.

Henri, duc *d'Harcourt*, fut envoyé ambassadeur en Espagne, en 1697, il s'y conduisit en homme habile, et à son retour le roi le récompensa en érigeant son marquisat de Thury en duché sous le titre d'*Harcourt*. Ce duché fut érigé en pairie en 1709.

Voici le portrait que M. de *Saint-Simon* fait du duc *d'Harcourt*.

C'étoit un beau et vaste génie d'homme, un esprit charmant, mais d'une ambition sans bornes, d'une avarice sordide, et quand il pouvoit prendre le montant, une hauteur, un mépris des autres, une domination insupportable, tous les dehors de la vertu, tous les langages; mais au dedans rien ne lui coûtoit pour arriver à ses fins, toutefois plus honnêtement corrompu qu'*Huxelles*, et même que *Tallart* et *Tessé*; le plus adroit de tous les hommes en ménage-

mens et en souterrains, et à se concilier l'estime et les vœux publics sous une écorce d'indifférence, de simplicité, d'amour de sa campagne et des soins domestiques, et de faire peu ou point de cas de tout le reste. Il étoit assez supérieur à lui-même pour sentir ce qui lui manquoit du côté de la guerre, quoiqu'il en eût des parties; mais pour les grandes il n'y atteignit pas. Aucun seigneur n'eut le monde et la cour aussi généralement pour lui ; aucun n'étoit plus tourné à y faire le premier personnage, peu ou point de plus capable pour le soutenir ; avec cela beaucoup de hauteur et d'avarice, qu'il avoit même portée au point d'avoir avancé son dîné à onze heures du matin, pour en mieux bannir la compagnie ; il mêloit avec grâce un air de guerre à un air de cour, d'une façon tout-à-fait noble et naturelle. Il étoit gros, point grand, et d'une laideur particulière, et qui surprenoit; mais avec des yeux si vifs et un regard si perçant, si haut et pourtant doux, et toute une physionomie qui pétilloit de tant d'esprit et de grâces, qu'à peine le trouvoit-on laid. Il s'étoit démis une hanche d'une chûte qu'il fit du rempart de Luxembourg en bas, où il commandoit alors, qui ne fut jamais bien remise, et qui le fit demeurer fort boiteux et

fort vilainement, parce que c'étoit en arrière; naturellement gai, et aimant à s'amuser; il prenoit autant de tabac que le maréchal *d'Huxelles*, mais non pas aussi salement que lui, dont l'habit et la cravate en étoient toujours couverts. *Harcourt* s'aperçut de la répugnance que le roi avoit pour cette poudre, il la quitta tout-à-coup: on attribua à cela les apoplexies qu'il eut dans la suite, et qui lui causèrent une fin terrible.

(2) Je vous envoie *Marsin* pour demeurer auprès de vous. LETTRE 2e.

M. l'abbé *de Saint-Pierre* parle de M. *de Marsin* comme d'un homme ardent, généreux, médiocre général, dérangé dans ses affaires.

C'étoit, dit M. *de Saint-Simon*, un très-petit homme, vif, sémillant, ambitieux, bas complimenteur sans fin, babillard et dévot, qui ne manquoit ni d'esprit ni de manège. Il ne laissoit pas, ajoute-t-il, malgré ce flux de bouche, d'être de bonne compagnie, d'être mêlé à l'armée avec la meilleure, et toujours bien avec le général sous lequel il servoit. Tout cela le fit choisir pour remplacer *Harcourt* (dans l'ambassade d'Espagne), dont la santé

le mettoit hors d'état de supporter aucune fatigue, ni aucun travail : cette ambassade étoit fort au-dessus de la capacité de *Marsin* et de son maintien.

Le roi voulut que *Marsin* eût les mêmes appointemens et les mêmes traitemens que *Harcourt*. Il voulut même qu'il eût en tout une maison et un équipage pareils, et lui ordonna en conséquence de les commander, et paya tout.

(*St.-Simon, Supplém., tome* 3.)

A la fin de son ambassade, M *de Marsin* refusa la grandesse que *Philippe V* lui offrit. « Etant absolument nécessaire (écrivoit-il à » *Louis XIV*) que l'ambassadeur de V. M. » en Espagne ait un crédit sans bornes auprès » du roi son petit-fils, il est aussi absolument » nécessaire qu'il n'en reçoive jamais rien sans » exception, ni biens, ni honneurs, ni dignités; parce que c'est un des principaux moyens » pour faire recevoir au conseil du roi catholique toutes les propositions qui viendront de » la part de V. M. » Il ajouta modestement : « que n'ayant point de famille, et n'ayant pas » dessein d'en avoir, ce sacrifice apparent ne » devoit lui être compté pour rien. » — Quoi-

que je ne sois pas surpris de votre désintéressement, lui répondit le Roi, je ne le loue pas moins, et plus il est rare, plus j'aurai soin de faire voir que j'en connois le prix, et que je suis sensible aux marques d'un zèle aussi pur que le vôtre. Peu de temps après M. *de Marsin* eut le cordon bleu.

On sait qu'il fut blessé à mort, en 1706, à la bataille de Turin.

(3) Elle sait que le cardinal de *Janson* doit se rendre auprès d'elle. LETTRE 12e.

M. *de Saint-Simon* rapporte au sujet du cardinal *de Janson*, une anecdote curieuse qu'on ne sera pas fâché, je pense, de retrouver ici.

Le Roi voyant au conseil des dépêches de Rome qui ne ressembloient pas à celles qu'il avoit accoutumé de recevoir du cardinal *de Janson* qui, après sept ans de séjour fort utile ne faisoit que d'en arriver, S. M. se mit sur ses louanges, et ajouta qu'elle regardoit comme un vrai malheur de ne pouvoir pas le faire ministre. *Torcy* qui avoit apporté les dépêches, mais sans s'asseoir ni opiner encore, crut faire sa cour de dire, entre haut et bas, qu'il n'y

avoit personne plus propre aux affaires que le cardinal, et ajouta que puisqu'il avoit le bonheur d'en être estimé capable par le Roi, il ne voyoit pas ce qui pouvoit l'empêcher d'être nommé ministre. Le roi qui l'entendit, répondit que lorsqu'à la mort du cardinal *Mazarin* il avoit pris le timon de ses affaires, il avoit été en grande connoissance de cause bien résolu de n'admettre aucun ecclésiastique dans son conseil, et moins encore un cardinal que les autres; qu'il s'en étoit bien trouvé, et qu'il ne changeroit pas; il ajouta qu'il étoit bien vrai qu'outre la capacité, le cardinal *de Janson* n'auroit pas les inconvéniens des autres, mais que ce seroit un exemple qu'il ne vouloit pas faire; ce qui ne l'empêchoit pas de regretter de ne l'y pouvoir faire entrer. Je l'ai su de *Torcy* même, et long-temps auparavant de *Beauvilliers* et de *Pontchartrain* père. (*Saint-Simon, supplément*, *tome* 3).

Fin de la deuxième partie.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
S 4852 bis
1437659